This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Palat, B. E.

L'Inde et la question anglo-russe.

STANFORD LIBRARIES

D378
P154

THE HOOVER LIBRARY
ON
WAR, REVOLUTION, AND PEACE
STANFORD LIBRARIES

THE HOOVER LIBRARY
ON
WAR, REVOLUTION, AND PEACE

STANFORD LIBRARIES

L'INDE

ET

LA QUESTION ANGLO-RUSSE

ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET MILITAIRE

(SIX CARTES DANS LE TEXTE)

Par le Commandant PALAT

CHEF DE BATAILLON BREVETÉ AU 55e RÉGIMENT D'INFANTERIE

PRÉCÉDEMMENT AU 2e BUREAU DE L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

PARIS
11, PLACE DU [illegible]

LIMOGES
[illegible] NOUVELLE ROUTE D'ARNAC [illegible]

HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
Éditeur militaire.

HOOVER
LIBRARY

L'INDE

ET

LA QUESTION ANGLO-RUSSE

L'INDE

ET

LA QUESTION ANGLO-RUSSE

DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS.

L'INDE

ET

LA QUESTION ANGLO-RUSSE

ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET MILITAIRE

Par le Commandant PALAT

Chef de Bataillon breveté au 54e Régiment d'Infanterie

précédemment au 2e bureau de l'état-major de l'armée

(Extrait de la *Revue Militaire Universelle.*)

PARIS
11, Place Saint-André-des-Arts.

LIMOGES
46, Nouvelle Route d'Aixe, 46.

Henri CHARLES-LAVAUZELLE
Éditeur militaire.

1895

THE HOOVER LIBRARY

D 378
P154

220900

INTRODUCTION

Dans un discours prononcé en 1889 (1), un ancien vice-roi de l'Inde, le marquis de Dufferin et d'Ava, faisait ressortir éloquemment l'importance pour l'Angleterre de ses magnifiques possessions indiennes. Il affirmait hautement « l'absolue nécessité de toujours maintenir sur elles la suprématie britannique ». A l'appui de cette thèse facile, il citait des chiffres; il rappelait qu'en 1888 l'ensemble du commerce anglais avec l'Inde avait représenté une somme de 1.600 millions de francs, supérieure à la valeur des échanges entre l'Angleterre et tout autre pays, les Etats-Unis exceptés. Le même fait s'est produit pour les exportations anglaises à destination de l'Inde : elles ont dépassé 850 millions en 1888, alors qu'elles n'excédaient pas 600 millions avec la France et 675 avec l'Allemagne. En réalité, le commerce de l'Inde représente près d'un dixième de l'ensemble des échanges du Royaume-Uni.

L'importance de ces chiffres tient en grande partie aux relations politiques qui existent entre l'Angleterre et l'empire indien. La meilleure preuve en est que le commerce des Anglais avec une autre contrée asiatique, la Chine, dont la population dépasse de beaucoup

(1) Au mois d'octobre, dans un banquet donné par la chambre de commerce de Londres. Le marquis de Dufferin est actuellement ambassadeur à Paris.

celle de l'Inde, est très sensiblement moins actif. En effet, la valeur des échanges entre la Grande-Bretagne et la Chine, Hong-Kong compris, n'atteignait en 1888 que 425 millions de francs; elle est presque quadruple pour l'Inde.

Mais les avantages que les Anglais tirent de cette possession ne ressortent pas tous de ces chiffres. L'Inde est pour eux un vaste pays de production, toujours prêt à fournir au marché britannique des denrées qui lui sont indispensables. Ainsi, en 1884-1885, années où la récolte du froment fut peu abondante en Russie, l'Inde envoya en Angleterre 600.000 tonnes de grain, qui empêchèrent le prix du pain de dépasser certaines limites. Vingt ans auparavant, lors de la guerre de Sécession, les cotons indiens avaient à peu près seuls alimenté les fabriques du Lancashire; de 1.750.000 quintaux, en 1860, leur exportation avait atteint 5.500.000 en 1866.

De plus, l'Inde est l'un des meilleurs clients des usines anglaises. En 1888, sur une exportation totale de 1.800 millions de francs en cotonnades, elle en a reçu plus de 525 millions; la part de l'Allemagne et celle des Etats-Unis ne dépassaient guère 50 millions pour chacun de ces pays.

On pourrait reproduire des chiffres analogues au sujet des principaux articles d'exportation du marché britannique. Ceux qui précèdent suffisent à montrer combien la prospérité de l'Angleterre est étroitement liée à la possession de l'Inde. Il n'est pas exagéré de dire avec lord Dufferin que, si les événements venaient à la compromettre, « pas un cottage de la Grande-Bretagne, ou tout au moins des régions industrielles du

pays, ne serait à l'abri des conséquences de ce malheur public ».

L'importance prépondérante de l'Inde pour l'Angleterre explique l'attention de plus en plus grande que les Anglais consacrent aux progrès de la Russie dans l'Asie centrale. Le nombre des volumes, des brochures, des articles de revues ou de journaux publiés sur cette question défie tout recensement. Pourtant, pendant des années, l'opinion publique avait paru ne point s'émouvoir des craintes manifestées par quelques officiers généraux, par des hommes d'Etat au courant des affaires indiennes. On tournait volontiers en ridicule leur *Mervomanie*, leur *Russophobia tremens*. On répétait qu'il y aurait assez de fosses creusées dans le Pandjab ou sur les bords de l'Indus pour engloutir tous les Russes qu'il plairait au czar d'y envoyer. On admettait que « l'Inde est un baril de poudre autour duquel des étincelles volent constamment; tout au plus le voisinage de la Russie en ajoute-t-il quelques-unes » (1).

Dès 1875, le nombre des russophobes s'était accru, mais ils avaient encore de nombreux adversaires. Ceux-ci affectaient la plus grande confiance en l'avenir : « Une chose absolument certaine, c'est que le temps travaille pour nous; c'est que chaque année rend la situation de l'Angleterre relativement plus forte et celle de la Russie plus faible (2) ».

Aujourd'hui, la politique de *masterly inactivity*, si

(1) *A Political Surwey*, par M. M. E. Grant-Duff, membre de la chambre des communes, 1868.

(2) *Fortnightly Review* de novembre 1875 : réponse de M. Grant-Duff à sir H. Rawlinson.

fort prônée vers 1870 par le vice-roi sir John Lawrence, a perdu le plus grand nombre de ses partisans. Depuis la construction du chemin de fer transcaspien surtout, les alarmistes sont devenus légion, et la plupart des publications qui touchent à la défense de l'Inde portent les traces de leurs préoccupations. Pour beaucoup d'Anglais, la question d'Orient s'est déplacée : elle n'est plus sur les bords de la mer Noire ou du Bosphore, mais bien au Turkestan, en Afghanistan, dans le nord du Baloutchistan et la partie orientale de la Perse, c'est-à-dire dans la vaste région qui s'étend de l'Indus à l'Amou-Daria, à l'Atrek et à la Caspienne. C'est celle qui fait l'objet du présent travail : on s'est proposé d'y exposer la situation actuelle des Anglais sur la frontière nord-ouest de l'Inde, et les conditions dans lesquelles ils auraient à s'y défendre, le cas échéant.

Est-il nécessaire de dire que les intérêts de la France sont engagés, beaucoup plus qu'il ne semblerait à première vue, dans le problème qui vient d'être effleuré? Sans doute l'Inde est bien loin de nous; notre pavillon, si vaillamment tenu par Dupleix au siècle dernier, n'abrite plus dans la péninsule que quelques kilomètres de terres éparses le long de l'Océan Indien ou du golfe du Bengale. Nous sommes simplement tolérés par les Anglais, dans la vaste contrée où nous fûmes jadis leurs rivaux. Mais, pour la France, l'alliance russe a son contre-coup ailleurs qu'en Europe. Partout, au Japon, en Chine, en Corée, dans l'Asie centrale, dans l'Asie mineure, les intérêts des Russes, opposés par essence à ceux des Anglais, sont devenus les nôtres. En établissant entre la Russie

et la France des liens toujours plus étroits, en créant entre notre armée et celle du czar une véritable fraternité d'armes, la Triple-Alliance nous a peu à peu éloignés de l'Angleterre. Une étude, même superficielle, de la presse anglaise suffit à montrer que, de plus en plus, la crainte de la Russie attire la Grande-Bretagne dans l'orbite des trois grandes puissances de l'Europe centrale. Malgré sa répugnance traditionnelle à intervenir dans un conflit européen, notre voisine d'outre-Manche croit que ses intérêts dans la Méditerranée comme dans l'Inde seraient compromis par le triomphe des armées franco-russes sur celles de la Triplice. Elle est bien loin de désirer la guerre; elle sait que, quoi qu'il advienne, une grande lutte serait désastreuse pour son commerce et son industrie, qu'elle profiterait uniquement à sa jeune et entreprenante rivale, les Etats-Unis. Mais, en gens pratiques qu'ils sont avant tout, les Anglais entendent prendre leurs précautions pour l'avenir. De là les coquetteries constantes du *Times*, de tant de journaux anglais à l'égard de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie. De là aussi les ouvertures significatives que la presse et les gouvernements de la Triple-Alliance font constamment à la Grande-Bretagne (1). Si l'empereur Guillaume II n'avait risqué, à plusieurs reprises, des excentricités de langage et de conduite sévèrement jugées en Angleterre, les sympathies allemandes d'une grande partie des Anglais se seraient peut-être encore plus nettement affirmées.

---

(1) Voir, notamment, un article de l'*Internationale Revue* de Rathenow, mai 1892 : *Englands Machtstellung und ihre Vertheidigung.*

menacés nous-mêmes. Loin d'être en sûreté, la longı frontière maritime qui va de Dunkerque à Bayonne de Port-Vendres à Nice sera complètement découvert L'accession de l'Angleterre à la Triple-Alliance sera pour nous un coup difficile à parer.

Mais un moyen s'offre de contraindre à la neutrali notre ancienne alliée de Crimée. Si l'Asie russe devie pour l'Inde une menace sérieuse, si, à une attaq contre Toulon, Brest, Cherbourg ou Cronstadt, l Russes peuvent répondre par une marche sur Ka dahar ou sur Kaboul, les Anglais se rendront comp qu'ils sont devenus, bien malgré eux, une puissan continentale; que loin d'être, comme jadis, inacce sibles dans leurs îles, derrière le « ruban d'argent qui les sépare de la terre française, ils prêtent un fla toujours découvert à une attaque mortelle. En ı mot, ils comprendront la nécessité de demeurer ina tifs en Europe, sous peine d'être grièvement attein en Asie. C'est en cela que la question anglo-russe, grande par les conséquences qu'elle peut entraîn pour des millions d'êtres humains, touche, elle aus à nos intérêts les plus vitaux, à nos espérances les pl chères. A ce titre, il serait coupable de l'ignorer.

L'INDE

ET

LA QUESTION ANGLO-RUSSE

I

DESCRIPTION GÉNÉRALE — OROGRAPHIE (1)

Turkestan oriental. — Pamirs. — Ensemble de l'Afghanistan. — Hindou-Kouch. — Kafiristan. — Paropamisus. — Khorassan. — Séistan. — Soulaïman-dagh. — Baloutchistan. — Thar. — Rann de Catch. — Radjpoutana. — Marwar, Pandjab. — Kashmir. — Vallée de Gilgit.

Dans son ensemble, le Turkestan oriental ou Tartarie chinoise constitue une vaste dépression, dont la partie centrale est occupée par des étendues sablonneuses et dé-

(1) Pour cette description, on a surtout consulté les cartes suivantes :

Carte de la province transcaspienne et du chemin de fer (1887), publiée par l'Institut cartographique de Saint-Pétersbourg 1/2.520.000;

Afghanistan and adjoining countries (1885), publié par le *Survey of India Office*, 1/3.041.280;

Afghanistan, 1891, même office;

Railway map of India, 1889, feuilles I et III, 1/2.027.520;

India Shewing Railways, mars 1890, 1/6.082.560;

Central Asia, par Keith Johnston, 1/4.979.779;

Persia and Afghanistan, par Keith Johnston, 1/4.311.000;

Special Karte der Landschaft zwischen Kabul und den Indus, par H. Kiepert, 1878, 1/600.000;

An atlas of India, par Trelawney Saunders, 1889;

Cartes jointes à la *Géographie universelle* de M. E. Reclus, t. VI, VIII et IX.

sertes, sans accidents de terrain, presque sans végétation. De puissants massifs montagneux le limitent au nord et au sud : la chaîne des Thian-Shan ou monts Célestes, qui le séparent de la Sibérie, et la double barrière des Kara-Koroum et de l'Himalaya, qui sert de rempart à l'Hindoustan (1).

Les directions générales de ces deux systèmes montagneux diffèrent sensiblement : les Thian-Shan vont du nord-est au sud-ouest, tandis que les Kara-Koroum et l'Himalaya se développent tous deux du sud-est au nord-ouest. Il en résulte qu'ils se confondent à l'ouest en un ensemble de hauts plateaux, qui forment le principal nœud orographique de l'ancien monde : le Bam-i-Douniah (Toit du Monde) ou Pamir.

Cette dernière région, très peu accessible, présente pourtant un intérêt particulier, en raison même de sa situation aux limites du Turkestan chinois, de l'Asie russe, de l'Afghanistan et du Kashmir. Elle a la forme d'un socle élevé, sur lequel courent des chaînes de montagnes dont la direction générale est de l'est à l'ouest et dont le sommet principal, le pic Kauffmann, atteint 7.500 mètres. Quatre grands systèmes hydrographiques prennent naissance dans le Pamir : l'Ab-i-Pendjeh et l'Ak-sou, qui forment, par leur réunion, l'Amou-daria, l'ancien Oxus ; le Kashkar, principal affluent de la rivière de Kaboul, tribu-

---

(1) Au cours de cette description, on retrouvera souvent les mots suivants, employés comme noms de lieux :

Persan ou pouchtou : *ab*, eau; *daria, roud*, rivière; *poul*, pont; *koh*, chaîne de montagnes; *kala, kila* ou *kelat*, château; *sufeïd* ou *sefid*, blanc; *siah*, noir; *sourkh*, rouge; *ghour*, montagne; *sir*, crête, sommet; *kotal*, col; *tangi*, défilé; *bahar*, étendue d'eau; *kour*, lac; *dara*, vallée; *dasht*, steppe; *abad, pour, poura, poor, deh*, ville; *kichlak*, village; *hissar*, château; *dar*, porte; *kheil, zaï*, tribu.

Turc : *sou*, eau; *tchaï*, rivière; *dagh*, montagne; *tepe*, colline, sommet; *boughaz*, défilé; *dere*, vallée; *tekke*, monastère musulman; *ak*, blanc; *kara*, noir; *kizil*, rouge; *derbend*, porte; *kourgan*, amas, monticule, tombeau; *tach*, pierre; *art*, passage de montagne.

taire elle-même de l'Indus; le Zerafchan ou Yarkand, qui coule vers le nord-est, à travers le Turkestan chinois; enfin, le Sir-Daria, qui arrose le Ferghana avant de finir dans la mer d'Aral.

Malgré sa situation centrale aux confins de l'Hindoustan, de la Chine et de l'Asie russe, l'altitude de cette région, qui est, dit-on, de 4.000 mètres en moyenne, c'est-à-dire sensiblement supérieure à celle de la crête des Pyrénées, sa population clairsemée, le manque de ressources de tout genre, rendent son importance stratégique sensiblement moindre qu'il paraîtrait à première vue. Plus à l'est, la chaîne des monts Célestes, les vastes étendues désertes du Turkestan chinois, le double rempart des Kara-Koroum et de l'Himalaya, couvrent encore plus efficacement les approches de l'Inde. Il s'en suit que, pour se rendre de l'Europe ou de l'Asie septentrionale dans les plaines de l'Indus et du Gange, les grandes migrations humaines ont presque toujours dû traverser la région, moins difficile d'accès, qui limite le Pamir à l'ouest, c'est-à-dire l'Afghanistan. L'extrême importance militaire et politique de ce pays résulte donc, avant tout, des facilités qu'il offre au passage des armées, comparé aux régions situées plus à l'est. Jadis il séparait l'Iran, le Touran et l'Inde, trois parties de l'ancien continent qui ont joué un rôle capital dans l'histoire. En 1602, l'historien d'Akbar, Abou 'l Fazel, écrivait : « Depuis l'antiquité la plus reculée, Kaboul et Kandahar sont considérées comme les portes de l'Hindoustan; l'une conduit de là dans le Touran, l'autre dans l'Iran ». Aujourd'hui la Perse, l'ancien Iran, est tout à fait déchue; la Russie a soumis les tribus des steppes touraniennes; seul, l'Afghanistan sépare les possessions russes et anglaises, deux foyers opposés de civilisation et de conquête (1).

(1) E. Reclus, *Géographie universelle*, t. VIII, p. 26.

Considéré dans son ensemble, l'Afghanistan est un plateau faiblement peuplé, puisque la population est au plus de 6,6 habitants par kilomètre carré. Il est traversé par de nombreuses chaînes de montagnes, qui se rattachent à deux systèmes nettement indiqués : l'Hindou-Kouch et le Soulaïman-dagh. Son altitude, considérable au nord et au nord-est, tend à s'abaisser quand on descend vers le sud-ouest. De ce côté, les derniers contreforts de ses chaînes intérieures se perdent dans les étendues sablonneuses et désertes du Seïstan, à la limite du Baloutchistan, de l'Afghanistan et de la Perse.

Le premier des systèmes montagneux qui viennent d'être indiqués, l'Hindou-Koh ou l'Hindou-Kouch (Meurtrier des Hindous), ainsi nommé à cause de ses tourmentes de neige, affecte en général une direction nord-est-sud-ouest, parallèle à celle des monts Célestes. Avec les chaînes secondaires qui le prolongent vers l'ouest, le Koh-i-Baba, le Sefid-Koh et le Paropamisus, il limite la partie nord du plateau afghan.

Contrairement à ce qu'on pourrait supposer, les plus hautes cimes de l'Hindou-Kouch ne s'élèvent pas dans le voisinage du nœud montagneux qui le relie aux Kara-Koroum et à l'Himalaya. Au contraire, il est interrompu, au nord des hautes vallées du Kashkar et du Yasin, par un large seuil herbeux, celui de Baroghil, qui établit des communications relativement faciles entre le haut Oxus et les vallées de Mastoudj ou de Gilgit. De ces dernières, l'une conduit à la rivière de Kaboul et à la partie nord de l'Afghanistan, l'autre à l'Indus et au Kashmir, c'est-à-dire aux avant-postes nord-ouest de l'Inde. Le rameau secondaire des monts Lahori, qui sépare le Kashkar du Yasin et de l'Indus, dépasse l'altitude de cette fraction de l'Hindou-Kouch; l'un de ces pics atteint même 6.836 mètres.

Quant à la chaîne principale, elle se relève vers l'ouest et l'un de ses sommets, le Tiritch-Mir, dépasse 7.500 mè-

tres. Les passes avoisinantes, qui conduisent du Kashkar sur le haut Oxus, sont presque toujours obstruées par les neiges.

A l'ouest de la Dora-pass, entre Faïzabad et Tchitral, la partie de l'Hindou-Kouch qui sépare le Badakshan et le Kataghan du Kafiristan est, dit-on, assez facilement franchissable. Du moins, on assure que les bestiaux du Kafiristan passent fréquemment au nord des montagnes; mais aucun Européen n'a encore exploré cette région.

Plus à l'ouest, au col d'Andjouman, la chaîne dessine un arc de cercle long de 200 kilomètres, dont la convexité est tournée vers le nord. Une vingtaine de brèches s'y ouvrent à des altitudes comprises entre 3.500 et 4.500 mètres. Quelques-unes sont aisément accessibles, même pour des caravanes de chameaux. C'est la partie de l'Hindou-Kouch que traversèrent Alexandre, Timour et le sultan Baber, dans leurs marches célèbres de la Bactriane vers l'Inde. Elle renferme encore des sommets d'une grande élévation, l'Hindou-Koh, par exemple, qui domine de près de 6.000 mètres la passe de Koushan, la plus fréquentée de cette région.

L'angle compris entre l'Hindou-Kouch et les montagnes de Lahori, c'est-à-dire la zone qui constitue le Kafiristan et le Kashmir, est occupée entièrement par des chaînes secondaires qui en rendent l'accès des plus difficiles. Beaucoup de cimes y dépassent 4.000 mètres; leurs contreforts, qui vont en s'abaissant vers le sud, se prolongent jusqu'à la rivière de Kaboul. Avec ceux des Montagnes Blanches (Sefid-Koh), qui sont situées au sud de la même rivière, ils forment une série de cluses, au travers desquelles le Kaboul-daria (rivière de Kaboul) et la route de Pechaver à Kaboul par le Khaïber se frayent péniblement passage.

Les monts Paghman, que franchit la voie historique de Kaboul à Balkh par le col de Bamian, font partie des con-

treforts de l'Hindou-Kouch. Ils dominent à l'est la pla fertile connue sous le nom persan de Daman-i-Koh (P des montagnes, Piémont) (1) et qui s'étend jusque v Kaboul. Le nombre des cols qui y donnent accès au trav de l'Hindou-Kouch n'est pas inférieur à dix-huit. En rais de son altitude relativement faible (environ 2.000 mètre le Daman-i-Koh est couvert de la végétation des zo tempérées. C'est là, au confluent du Ghorband et Pandjhir, à l'emplacement actuel de Tcharikar, qu lexandre fonda une ville, *Alexandria ad Caucasum*, pc surveiller la Bactriane et les passes menant dans l'In C'est là également, au débouché des cols d'Irak et d'Oun que s'élève Kaboul, la ville la plus importante de ce région.

Au sud du col d'Irak, l'Hindou-Kouch change de nom de direction générale : d'une part il se prolonge vers l'ou par une chaîne qui porte le nom de Koh-i-Baba (Père d Monts); de l'autre il détache à l'est le rameau secondai du Sefid-Koh, dont on a parlé plus haut. L'orientation ces deux massifs est celle de l'est à l'ouest.

Le Sefid-Koh (Montagnes Blanches) ou Spin-ghour e parallèle dans son ensemble à la rivière de Kaboul. S altitude dépasse généralement 3.800 mètres, et le plus hâ de ses sommets, le Sikaram, qui domine au nord la pas de Peïwar, atteint même 4.671 mètres. Sauf pendant que ques mois, d'août à la fin de décembre, ses crêtes co vertes de neige constituent une barrière à peu près i franchissable entre la route du Kourram et celle Khaïber.

Ainsi qu'on l'a dit plus haut, de nombreux contrefor se détachent au nord de cette chaîne et forment, avec ce

(1) Nom qui se retrouve fréquemment en Orient; nous serons ame à citer trois plaines du même nom : l'une en Turkestan, l'autre dans Kashmir et la troisième entre l'Indus et le Soulaïman-dagh.

de l'Hindou-Kouch, des cluses traversées par la rivière de Kaboul. Le principal de ces chaînons secondaires, le Karkatscha, est traversé, à l'altitude de 2.400 mètres, par l'une des deux routes venant de Kaboul à Pechaver (passe de Karkatscha); il est prolongé par un massif qui porte le nom générique de Siah-Koh (Montagnes Noires). Une autre brèche, haute de 1.640 mètres seulement, est franchie plus au nord par la meilleure des deux routes de Kaboul : c'est la passe de Djakdalak que suivirent en 1842, dans leur retraite, les débris de la garnison anglaise de Kaboul, avant d'être détruits près de Gandamak.

A l'extrémité orientale de la chaîne, d'autres contreforts s'épanouissent largement vers le nord-est, dans le pays des Afridi. La route de Kaboul à Pechaver y traverse le col bien connu du Khaïber. Entre cette région accidentée et le Siah-Koh, le pied des Montagnes Blanches est occupé par la plaine de Nangnahar (des Neuf-Rivières). Sa fertilité donne à la vieille place afghane de Djellalabad, qui en commande les débouchés vers le nord, une certaine importance comme centre de ravitaillement. D'ailleurs, cette partie de l'Afghanistan est mieux arrosée, par suite plus fertile que le reste du pays.

A l'extrémité ouest de l'Hindou-Kouch, la chaîne qui sépare les plateaux afghans du versant de la mer Caspienne porte le nom de Koh-i-Baba, puis ceux de Sefid-Koh et de Paropamisus. Ses chaînons parallèles courent de l'est à l'ouest en formant une zone montagneuse, d'abord large de 200 kilomètres et qui va en se rétrécissant vers l'ouest. Elle est habitée par des tribus d'origine mongole, les Hazareh, demeurées à peu près indépendantes de l'émir de Kaboul.

L'altitude moyenne de cette région est encore très considérable, et le pic de Koh-i-Baba, qui domine la haute vallée de l'Helmend, atteint, dit-on, 5.486 mètres. Entre le Mourgh-ab et le Heri-roud, d'autres sommets couverts de

neiges éternelles ont valu à cette partie de la chaîne nom de Sefid-Koh ou Montagnes Blanches.

Un système secondaire, qui se détache du Koh-i-B vers le nord, sépare la haute vallée du Mourgh-ab celle de l'Amou-daria. Sa direction générale est à près parallèle à celle de la chaîne principale. A son ex

Frontière nord-ouest de l'Inde. (Echelle approchée : 1/1.750.000.)

mité ouest, il porte le nom de Tirband-i-Turkestan. Le plateau des Kara-Bel, qui domine au nord le point historique de Dach-Kepri (1), sur le Mourgh-ab, peut être considéré comme l'épanouissement du Tirband-i-Turkestan vers le désert des Tekke.

A l'ouest du méridien de Herat, le prolongement occidental de l'Hindou-Kouch affecte une direction sensiblement différente. Au lieu de courir du nord-est au sud-ouest, puis de l'est à l'ouest comme les massifs précédents, il s'incline du sud-est au nord-ouest, parallèlement au cours supérieur de l'Atrek, et se rattache ainsi au système montagneux du Caucase. Quant à son altitude moyenne, elle va en décroissant vers l'ouest et ses cols deviennent de plus en plus abordables. Au nord-est de Herat, la route de Maïmene franchit le col de Mazret-i-Baba, où la neige ne séjourne que durant cinq mois. Plus à l'ouest, le massif montagneux qui sépare l'Iran du Touran, la Russie de l'Afghanistan et de la Perse, est d'un relief encore moins accusé. Les monts Barkhout, que traverse la meilleure des routes de Merv à Herat, celle du col de Tchechmeh-selz ou de Khoumbou, ne dépassent pas une altitude absolue de 300 mètres : il donnent passage à l'une des voies naturelles d'invasion dans l'Inde.

Une autre chaîne, parallèle à celles qu'on vient de citer, longe la vallée du Heri-roud au sud. La couleur foncée de ses roches lui a valu le nom de Siah-Koh (Montagnes Noires), par opposition au Sefid-Koh, dont l'altitude est sensiblement supérieure. Avec ses prolongements, les montagnes du pays de Ghour au nord de Herat, les monts Doushak et le Koh-Bogharz qui s'étendent dans le territoire persan, elle forme le faîte de séparation entre le versant de la Caspienne et celui du plateau de l'Iran. La route la

(1) Combat des Russes et des Afghans, le 30 mars 1885.

plus directe de Herat au grand fleuve afghan. l'Helmend traverse cette chaîne par un col d'une altitude supérieure à 2.000 mètres; mais les passages à l'ouest sont beaucoup moins élevés, et la route de Herat à Kandahar franchit un seuil dont l'accès est des plus faciles.

Après avoir coulé de l'est à l'ouest, entre la double chaîne du Sefid Koh et du Siah-Koh, le Heri-roud rivière de Herat se détourne brusquement au nord pour aller se perdre, sous le nom de Tedjend, dans les sables des Akkal-Tekke. Au delà de cette grande coupure naturelle, le système du Paropamisus se prolonge dans la même direction jusqu'à la Caspienne. Ses deux branches principales encadrent les vallées opposées de l'Atrek, tributaire de cette mer, et du Kashar-roud, affluent de la rivière de Herat. La chaîne du nord a une importance spéciale, parce que, seule, elle alimente les cours d'eau qui entretiennent un peu de végétation sur la marge du désert des Kara-Koum (Sables Noirs), dans les oasis des Akkal-Tekke. Les maîtres de ces montagnes peuvent à leur gré en retenir les eaux, c'est-à-dire condamner à la stérilité les terres des habitants de la plaine. Jusqu'à une date récente, cette opposition d'intérêts, jointe aux différences de races, se traduisait par des guerres continuelles. Les Persans du Khorassan redoutaient si fort les *alamanes* (incursions) de leurs voisins du nord qu'ils osaient à peine faire mine de résister, même avec une grande supériorité numérique. Dès l'approche de l'ennemi tant redouté, ils s'enfuyaient dans leurs villages fortifiés ou dans des tours de refuge, encore semées de distance en distance. Depuis que les Russes se sont fortement établis sur les frontières persanes, la tranquillité de celles-ci est beaucoup plus rarement troublée.

La zone arrosée et fertile qui sépare le Paropamisus des déserts turkmènes porte le nom persan déjà mentionné de Daman-i-Koh. De Doushak à Michaëlovsk, elle est traversée par le chemin de fer transcaspien, parallèle lui-même aux

crêtes du Khorassan et à la direction générale du cours de l'Atrek.

La chaîne qui se dresse entre le Turkestan et le Khorassan est d'altitude assez uniforme : 2.400 à 3.150 mètres environ. Elle porte différents noms : Kara-dagh (Montagne Noire), Hazar-Masdjid (Cent-Mosquées). L'un de ses contreforts forme, à l'ouest de Doushak, en territoire persan, une sorte de forteresse naturelle dont l'importance a souvent été signalée ; le château de Kelat-i-Nadir et plusieurs fortins en commandent les accès.

A l'ouest, s'étend la fertile vallée du Dereghez, que doit suivre, en partie, un chemin de fer projeté d'Askabad à Meched.

Au delà du col de Germ-ab, les deux versants de ces montagnes font partie du territoire russe. L'ensemble du massif porte différents noms : Kopet-dagh, Kouren-dagh, Petit ou Grand Balkan, Kourani-Kari. Leur altitude décroît graduellement jusqu'à ce qu'elles disparaissent sous les eaux de la Caspienne, au nord de Krasnovodsk. Toutefois, un seuil facile à reconnaître les prolonge jusqu'à la péninsule d'Apchéron, de l'autre côté de cette mer intérieure, en les rattachant au puissant système montagneux du Caucase (1).

La vallée de l'Atrek, dont la partie inférieure forme la limite entre le territoire russe et la Perse, n'est séparée de celle du Kashar-roud, qui conduit à Meched et à la rivière de Herat, que par un haut plateau de 1.350 mètres d'altitude. Avant la construction du chemin de fer trans-

(1) E. Reclus. — Au contraire, d'après le docteur Heyfelder (*Transkaspien und seine Eisenbahn*), le Petit et le Grand Balkan, ainsi que les chaînes qui les prolongent au nord de la baie de Michaëlovsk, se rattacheraient seuls au Caucase par leur direction et leur constitution géologique. Le Kouren-dagh et le Kopet-dagh appartiendraient à un système particulier, de même que leurs prolongements jusqu'au Heriroud.

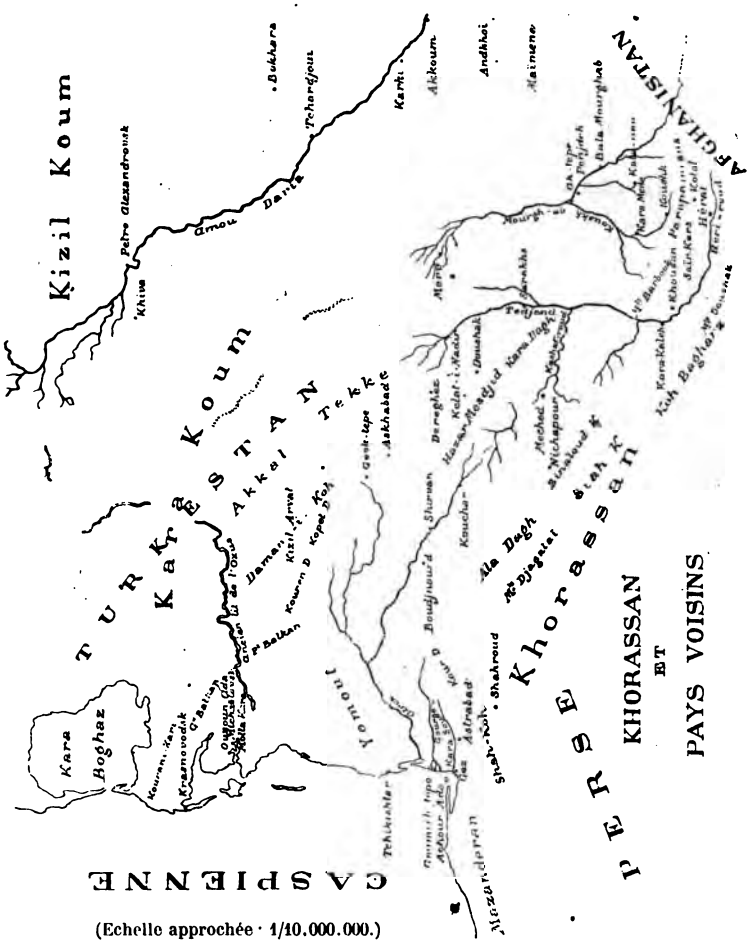
caspien, on considérait ces deux vallées comme la plus courte et la plus facile des routes conduisant de la Caspienne à Herat, c'est-à-dire d'Europe en Afghanistan. Sans doute cette raison avait contribué à la création, en 1838, d'une petite station navale russe dans l'île d'Achour-Ade, au sud de l'embouchure de l'Atrek.

La partie méridionale de cette dernière vallée est limitée par des montagnes parallèles aux précédentes, mais moins élevées en général; quelques-uns de leurs sommets atteignent pourtant 3.500 mètres. Elles forment un rempart moins régulier, coupé d'un plus grand nombre de brèches; les eaux et les cultures y sont rares, la population très clairsemée. La largeur de cette zone montagneuse décroît à mesure qu'on marche vers l'ouest. Au sud de Meched, qui est à 930 mètres d'altitude, on compte successivement douze chaînons parallèles, uniformément dirigés du nord-ouest au sud-est, c'est-à-dire affectant la même orientation que le Caucase des Turkmènes. Ils couvrent un espace large de plus de 200 kilomètres. Au contraire, entre Astrabad et Shahroud, le massif montagneux n'a plus qu'une largeur totale de 40 kilomètres environ. Sous le nom de Shah-Koh, il se relie alors aux montagnes du Mazanderan en décrivant une large courbe au sud de la Caspienne.

L'intervalle des montagnes du Khorassan est presqu toujours rempli par des plaines sablonneuses dont l'aspec est analogue à celui du plateau central de la Perse, ce pay qu'un Anglais a spirituellement, sinon très exactemen divisé en deux parties distinctes : « Un désert sans sel un désert avec sel (1) ». Tout l'espace situé au sud du Kh rassan et à l'est de l'Afghanistan n'est guère qu'une in mense solitude, où des plaines d'argile durcie, de vast

(1) E. M. Grantduff, *Afghanistan and Central Asia.* De Kourrat

étendues couvertes de sables et de cailloux, des sebkhas desséchées, alternent avec de rares oasis. Au sud-est, vers



à Teheran, sur une distance de 1.600 kilomètres en droite ligne, on peut franchir tous les cours d'eau sans se mouiller les genoux. (E. Reclus, t. IX.)

les confins de l'Afghanistan, du Baloutchistan et de la Perse, s'étend une vaste dépression dont l'altitude ne dépasse pas 370 à 470 mètres. C'est une plaine que recouvraient jadis les eaux d'une mer intérieure, aujourd'hui à peu près complètement desséchée, quoiqu'elle reçoive encore la majeure partie des eaux pluviales de l'Afghanistan. Les chaînes de dunes, les déserts sablonneux, les marécages aux limites indécises, s'y succèdent. Longtemps, cette vaste région est restée contestée entre l'Afghanistan et la Perse. En 1872, un jugement arbitral du général anglais Goldsmid la partagea entre ces deux pays, non sans mécontenter l'un et l'autre, ainsi qu'il est d'usage.

Des plaines du Seïstan au Sefid-koh et à l'Hindou-Kouch, l'Afghanistan présente l'aspect d'un plateau traversé par des chaînes de montagnes presque toutes dirigées du nord-est au sud-ouest, suivant la pente générale du sol. Dans sa partie occidentale surtout, toutes les vallées, plus régulièrement dessinées que celles de l'est, affectent la direction qui vient d'être indiquée. Le tracé des massifs montagneux qui les séparent est également très net d'ordinaire : c'est le cas du Koh-Pandj-Angoucht (montagne des Cinq-Doigts) à l'est de Farah, entre le Farah-roud et le Kash-roud. D'autres chaînons parallèles séparent l'Helmend, le grand fleuve afghan, de ses affluents : le Kash-roud, le Kila-Mousa, le Khoud-roud, l'Argand-ab et le Tarnak. Le Goul-koh, entre l'Helmend et l'Argand-ab, et le Souhrtak, entre le Tarnak et cette dernière rivière, sont les plus importantes de ces chaînes secondaires, qui atteignent une assez grande hauteur dans leur partie nord. Ainsi le col de Sher-i-Dahan (Mâchoire-de-Lion), au nord de Ghazi traverse les monts Souhrtak à l'altitude de 2.750 mètre Vers la plaine de Kandahar, les sommets ne dépasse guère une hauteur absolue de 2.000 mètres, encore att nuée par celle du plateau qui leur sert de socle; Kandah est en effet à 1.100 mètres d'altitude environ. Les difficult

qu'opposent ces chaînes transversales vont donc en diminuant à mesure qu'on se rapproche du Seïstan et du Baloutchistan.

A l'est du Tarnak, les lignes de hauteurs qui sillonnent le plateau afghan sont moins nettement indiquées, surtout dans les parties nord et ouest. On donne parfois le nom de Soulaïman-dagh (montagnes de Salomon) occidental aux sommets les plus éloignés vers l'ouest; cependant ils ne constituent pas un système orographique nettement déterminé.

Au contraire à l'ouest de l'Indus et en particulier au sud du Gomoul, le Soulaïman-dagh forme une chaîne véritable, dont les terrasses successives s'étagent de l'est à l'ouest, en atteignant une hauteur toujours croissante. Leurs pentes les plus rapides font face à l'est; elles élèvent leurs escarpements au-dessus des plaines hindoues, comme le Jura domine le plateau de la Suisse centrale. Ce n'est pas la seule analogie que les monts Soulaïman présentent avec ce système montagneux : les cours d'eau s'y sont presque tous ouvert passage au travers de cluses ou *darah*, disposées à angle droit avec la direction générale des crêtes. C'est là que s'engagent les routes conduisant de l'Inde aux plateaux afghans.

Les rivières du Soulaïman-dagh ne sont que des torrents, tantôt à sec, tantôt roulant un énorme volume d'eau. Presque tous s'épuisent et finissent par disparaître dans les sables ou les amoncellements de gravier de la plaine du Derajat, sans même avoir pu atteindre l'Indus; seul le Kourram apporte en tout temps ses eaux à ce grand fleuve.

L'ensemble que les géographes désignent sous le nom de Soulaïman-dagh occidental commence au sud du col de Shoutar-Gardan (Cou-de-Chameau), qui le sépare du Sefid-koh. Il se dirige ensuite vers le sud-ouest, mais sans former un obstacle continu. Vers son extrémité sud, il se rattache à la chaîne du Khodja-Amran, la plus élevée de

celles qui séparent Kandahar de l'Indus. Il s'épanouit enfin dans le pays montueux de Shorawak, qui domine au loin les déserts situés dans la partie nord-ouest du Baloutchistan.

Le Soulaïman-dagh occidental limite le territoire soumis à l'émir de Kaboul; à l'est de cette ligne vivent un grand nombre de peuplades guerrières que les Anglais ont souvent eu à combattre et qui, aujourd'hui, sont plus ou moins sous leur dépendance.

La lisière orientale des hauts plateaux afghans est formée par une chaîne beaucoup plus nettement accusée, le Mihtar-Soulaïman. Très irrégulière dans sa partie nord, elle couvre d'un réseau inextricable le pays des Ouaziri, entre la passe du Kourram et celle du Gomoul. Vers le sud, au contraire, malgré les nombreux torrents qui la coupent, elle prend l'aspect d'un rempart à peu près continu. Ses chaînons parallèles sont dirigés du nord au sud ou du nord-est au sud-ouest, et leur nombre s'accroît en allant vers le sud; au lieu de sept qui s'étagent près de Gomoul, il y en a douze vers Dera-Ghazi-Khan. Le plus éloigné, vers l'est, se nomme Siah-Koh (Montagnes-Noires) celui de l'est le Koh-i-Sourkh (Montagnes-Rouges).

La partie la plus élevée du Soulaïman est au nord; le Pirgoul ou Sommet-Bleu du Ouaziristan y atteint 3.560 mètres; au sud du Gomoul, le Takht-i-Soulaïman (Trône de Salomon) est à peine moins élevé (3.343^{m}).

Vers son extrémité méridionale, cette longue chaîne de 600 kilomètres s'abaisse graduellement; elle perd peu à peu la régularité de ses contours et se prolonge par des plateaux couverts de gravier ou d'argile rouge. Au nord de Jacobabad, dans le Gandawa, elle se replie vers l'ouest, laissant entre elle et l'Indus une plaine d'argile durcie (*pat*), qui est un véritable désert, celui de Katchi. Le chemin de fer et la route de Soukkour à Quetta s'y engagent, pour remonter ensuite, par les passes de Bolan (1.769^{m}) et

de Harnaï (2.013m), vers le plateau de Pishin, à 1.600 mètres d'altitude environ.

Au sud de la coupure du Bolan s'étend un réseau inextricable de montagnes et de ravins profonds, où les eaux sont rares et chargées de magnésie. Puis, plusieurs chaînes se dégagent de cet enchevêtrement, pour courir avec une extrême régularité du nord au sud. Leurs murailles parallèles, composées de roches calcaires, généralement nues, laissent entre elles des bassins lacustres, presque tous desséchés. Elles portent différents noms : Chiltan, Gindari, Hala, Brahouï ou Khirtar, Pabb et Loukki. Leur altitude au-dessus de l'Indus ne dépasse guère 1.500 à 1.800 mètres, quoique, dans la partie nord, quelques sommets isolés atteignent 3.500 mètres. Ces montagnes, qui vont toujours en s'abaissant vers le sud, se terminent par un simple renflement du sol au cap Monze ou Ras-Mouari, la limite ethnologique et politique de l'Inde sur la mer d'Arabie.

Malgré leurs pentes ardues et leur altitude, l'ensemble de ces montagnes est assez aisément franchissable. Il suffit de remonter le lit des torrents qui descendent vers l'Indus. Pareil fait se présente en Espagne, quand on passe de la vallée du Guadalquivir sur le plateau de la Manche.

Quoique moins accessibles que les Brahouï, le Soulaïman-dagh oriental est traversé par un grand nombre de passes, une cinquantaine, dit-on. Avec ses prolongements méridionaux, il constitue donc une ligne frontière d'une valeur très problématique. Au point de vue de la défensive pure, le cours majestueux de l'Indus lui serait de beaucoup supérieur. Nous reviendrons plus loin sur ce thème.

Dans leur ensemble, l'Afghanistan et le Baloutchistan sont très faiblement arrosés, malgré la proximité de la mer d'Arabie. Les vents alisés du sud-ouest, qui y dominent, traversent seulement deux golfes, trop peu étendus pour qu'ils puissent y puiser une grande proportion d'hu-

midité. En raison de ce fait et aussi de son altitude, cette région appartient à la zone des climats continentaux. Les différences de température y sont extrêmes. La neige tombe parfois à Kandahar, par 31° 30' de latitude; dans le nord de l'Afghanistan, près de Khousan, l'armée d'Ahmed-Shah perdit 18.000 hommes, par le froid, en une seule nuit. Au contraire, on a observé jusqu'à + 55° centigrades à l'ombre à Ghazni, malgré une altitude de 2.356 mètres. Le désert de Katchi, entre Sibi et Jacobabad, est l'une des régions les plus brûlantes de la terre.

Pour mieux résister aux effets de vents chauds qui rappellent le simoun, les Afghans sont obligés d'irriguer leurs champs au moyen de canaux souterrains nommés *karez* ou *khariz*. Certains atteignent une longueur de 30 à 40 kilomètres, et les points qui y donnent accès ont, parfois, plus de cent mètres de profondeur. Le docteur Lenz a signalé le même mode d'irrigation au Maroc, sur les pentes de l'Atlas (1).

Le Baloutchistan est plus aride encore que l'Afghanistan méridional. Les solitudes, les plaines de sables, d'argile durcie, de gravier ou de roches nues y dominent. Au nord-ouest, un espace de plus de 70.000 kilomètres carrés, à peu près désert, s'étend sur les deux rives de l'Helmend. Le Baloutchistan et l'Afghanistan s'y touchent suivant une ligne frontière qu'aucun accident du sol n'indique et qui a souvent été contestée. De grands marais, le Tabb-Hamoun et le Mashkel, situés près de la frontière persane, absorbent les eaux pluviales de ces vastes plateaux sans aucun écoulement vers l'Océan.

Au-dessus de la mer d'Arabie, la côte baloutche forme une série de terrasses étagées jusqu'à 1.200 mètres d'alti-

---

(1) *Timbouctou*, traduction du voyage du docteur Lenz, par P. Lehautcourt.

tude. Quoique ce littoral soit découpé par des baies assez nombreuses, le défaut de profondeur des eaux marines et le violent ressac occasionné par la mousson du sud-ouest le rendent difficilement abordable, du moins de mars à septembre.

La région comprise entre les plateaux afghans et baloutches à l'ouest, les monts Abou et Aravali à l'est, l'Himalaya au nord et la mer d'Arabie au sud diffère entièrement de celle qui vient d'être décrite. Dans son ensemble, c'est une plaine basse, qui a été baignée par la mer à une époque géologique récente. Aujourd'hui, elle est peu arrosée et, par suite, faiblement peuplée. Ces caractères sont surtout ceux de la zone qui s'étend immédiatement à l'est du cours inférieur de l'Indus. Jadis, le vaste espace, à peu près sans eau courante, connu sous le nom de Thar, était arrosé par de nombreuses rivières descendues du nord. Il n'en reste plus que des traces, sous la forme de lits desséchés, de chapelets d'étangs ou de marécages, bordés parfois de dunes amoncelées en rangées rigoureusement parallèles. Dans le cours des siècles, le climat de cette région est sans doute devenu plus sec; les cultures, les lieux habités ont disparu sous l'invasion lente des sables. D'ailleurs, l'horizontalité du sol est presque absolue; les rivières se déplacent aisément et ouvrent des dérivations latérales au moment des crues. L'importance de ces mouvements a parfois été considérable; ainsi la Djoumna, au lieu de se diriger sur le Gange, arrosait autrefois une partie du Radjpoutana et coulait vers l'Indus. De même, la Sarasvati, qui se perd aujourd'hui dans les sables entre la Djoumna et la Satledj, atteignait selon toute vraisemblance l'Indus (1).

Au sud-ouest, le désert du Thar confine au Rann (solitude) de Catch, vaste dépression, complètement nue et à

(1) E. Reclus.

peu près horizontale, puisque les différences de niveau n'y dépassent pas 60 centimètres. Pendant la mousson du sud-ouest, les eaux de la mer couvrent cet espace d'une couche de près d'un mètre, ce qui n'empêche pas cependant le passage des caravanes. La Louni, qui se jetait autrefois dans l'Indus, aboutit au Rann de Catch.

A l'est, au pied des monts Aravali, le Marwar est encore très faiblement peuplé et des famines trop fréquentes lui ont valu son nom significatif de « pays de la Mort ». Mais la fertilité du sol et la densité de la population s'accroissent à mesure qu'on s'approche de l'Himalaya; de 18 habitants par kilomètre carré dans les provinces du littoral, on passe à 61 dans le Pandjab (1). Aussi le réseau des voies de communication est-il beaucoup moins complet dans le Radjpoutana que dans la plus grande partie de l'Inde. Presque toujours, les invasions ont évité les déserts, les plaines faiblement peuplées, sans ressources naturelles, qui s'étendent au nord du Rann de Catch, pour suivre à travers le Pandjab une direction à peu près parallèle à celle de l'Himalaya. C'est là, encore aujourd'hui, que sont concentrées les voies de communication, les villes les plus importantes, les garnisons les plus considérables.

Le Pandjab ou pays des Cinq-Rivières (Pandschanada en sanscrit) a toujours eu une très grande importance. Lui seul, en effet, relie l'Hindoustan aux plateaux afghans. Plus au sud, les solitudes, les vastes espaces faiblement peuplés, presque sans cultures, des provinces radjpoutes ou du Sind, isolent complètement la péninsule des hautes terres de l'ouest. Il est naturel que la plupart des invasions aient évité ces régions inhospitalières pour traverser la zone du nord, infiniment moins difficile d'accès. C'est

(1) Elisée Reclus, *Géographie universelle,* tome VIII : Pandjab, 61 habitants par kilomètre carré; Sirhind, Kapourtala, Bahawalpour, 48; Radjpoutana occidental (Marwar et Bikanir), 36; Sind, Khairpour et Catch, 18.

là que sont les principaux centres militaires des Anglais; c'est là, sans doute, qu'ils chercheraient leurs points d'appui si la barrière de l'Indus était forcée.

Du Rann de Catch aux avant-monts de l'Himalaya, les immenses plaines d'alluvions du Radjpoutana et du Pandjab ne sont traversées par d'autres obstacles naturels que des chaînes de dunes ou des lits de rivières, dont la plupart, épuisées par les irrigations, vont se perdre dans les sables ou dans des chapelets de marécages sans écoulement. L'altitude du sol, qui mesure 220 mètres environ à Djeïsoulmir, au centre du désert du Thar, est encore à peu près la même à Lahore, dans le voisinage des montagnes. Pourtant, entre les avant-monts de l'Himalaya et le Soulaïman-Dagh, la partie nord du Pandjab est occupée par des plateaux peu élevés et par de petits chaînons montagneux, disposés du nord-est au sud-ouest, perpendiculairement à l'axe de la grande chaîne hindoue. Leur sommet principal, le mont Mari, au nord-ouest de Rawal-Pindi, s'élève déjà à 2.272 mètres, mais les plateaux au sud ne dépassent guère 500 mètres, et les collines qui les dominent n'atteignent qu'une altitude deux fois supérieure. Parmi ces massifs secondaires, le Salt-Range (chaîne Saline), qui va du Djhilam au pays des Ouaziri, où il se relie au Soulaïman-Dagh, est le plus nettement indiqué. Il élève au-dessus des plaines du sud des escarpements en forme de falaise, que la mer baignait à une date relativement récente.

La région qui relie le Pandjab et l'Inde au Kafiristan afghan, au Pamir, au Turkestan chinois, est le Kashmir. Sur une étendue supérieure à celle de la France (600.000 kilomètres carrés environ), elle est presque entièrement couverte de hautes montagnes qui dépendent du système des Kara-Koroum, « les Eboulis-Noirs », de l'Himalaya, « le Séjour de la Neige », ou de l'Hindou-Kouch. En dehors de quelques plaines, anciens bassins lacustres comme celle de

Srinagar, à part des gorges ou des vallées profondes, tout ce pays n'est qu'un labyrinthe montagneux, difficilement accessible et très peu peuplé (1). Néanmoins, on y peut distinguer quatre zones différentes : la plaine du sud-ouest ou Daman-i-Koh, qui longe le pied des montagnes, comme l'indique son nom, et prolonge simplement le Pandjab à une altitude moyenne de 300 mètres environ; puis une lisière de collines parallèles, sur lesquelles d'épais buissons alternent avec des rochers nus et qui ne dépassent guère 1.000 mètres : c'est la région des avant-monts (*outer-hills*, collines extérieures, Sub-Himalaya) que les indigènes désignent du nom expressif de Rebord (***Kandi***).

La troisième zone est d'une altitude encore supérieure : c'est le Pahar, pays des montagnes moyennes, couvert de pâturages et de forêts. Les sommets dépassent déjà 3.000 mètres. Enfin, toute la partie nord du Kashmir n'est qu'un haut plateau, d'une altitude supérieure à 5.000 mètres, et qui se rattache géographiquement au Tibet. Il est traversé par de puissants massifs montagneux, uniformément dirigés du sud-est au nord-ouest, qui appartiennent aux systèmes de l'Himalaya, du Trans-Himalaya, des Kara-Koroum et des Kouen-loun. Leurs pics les plus élevés atteignent près de 9.000 mètres d'altitude. Quant à la hauteur moyenne de l'ensemble du Kashmir, elle dépasse, dit-on, 4.000 mètres (2). On conçoit qu'une pareille région offre peu de ressources au passage des armées. Jusqu'ici, la plupart des invasions venues de l'ouest dans l'Inde ont donc suivi une route plus méridionale, à travers le Pandjab.

Vers le Turkestan oriental, le Kashmir est très peu accessible; à part le col de Kara-Koroum (6.100 mètres), qui unit la haute vallée du Chayok, affluent de l'Indus, à celle du Kara-Kash, qui coule sur le versant chinois, toute la

(1) 8,6 habitants au kilomètre carré (1872). (E. Reclus.)
(2) E. Reclus.

frontière nord-est est fermée par des glaciers à peu près infranchissables. Sur une longueur de 300 kilomètres, ils descendent souvent vers le sud à 40 ou 50 kilomètres des crêtes.

Cette partie des frontières politiques de l'Inde est absolument close aux invasions. Les indigènes eux-mêmes peuvent difficilement dépasser les barrières des Kara-Koroum : un col situé à l'ouest du plus haut de ces pics inaccessibles, le Dapsang, a été franchi pour la dernière fois en 1863, par des habitants du Baltistan; aucun Européen n'a encore traversé ces régions inexplorées (1).

Vers le Pamir, le Kashmir est plus abordable; la vallée de Gilgit (Guilguit), qui prolonge en droite ligne, vers l'ouest, celle du haut Indus, peut être aisément remontée jusqu'à Gakouch, aux confins des territoires habités par les peuplades indépendantes du nord-est de l'Afghanistan. La petite ville de Gilgit, qui est, depuis 1889, la résidence d'un agent politique anglais, n'a qu'une altitude de 1.515 mètres. De là, l'influence britannique rayonne sur le Yasin, au nord-ouest; sur le Hounza, le Nagar et le Kandjout, au nord, petits États situés dans le bassin de la rivière de Gilgit (2).

---

(1) *The Jummoo and Kashmir territories*, F. Drew, 1877. Le Dapsang atteint 8.660 mètres; c'est la seconde montagne du globe, jusqu'ici du moins.

(2) Le pays de Gilgit a été occupé en 1842 par les Sikhs, à la suite de leur conquête du Kashmir. Il fut ensuite repris par le Yasin, et sa prise de possession définitive par le Kashmir date seulement de 1860. (Drew, ouvrage cité.)

Depuis 1890, le Kashmir entretient à Gilgit une garnison relativement importante (trois bataillons et une batterie de montagne), qui a été renforcée en 1891 par des troupes indigènes de l'Inde. On s'occupe actuellement de construire une bonne route de Rawal-Pindi à Srinagar et à Gilgit. La presse anglaise annonçait, en juillet 1890, l'envoi à Gilgit d'un officier du génie chargé d'étudier la défense de cette vallée. Enfin, une expédition partie de Gilgit à la fin de 1891 a provoqué l'entière soumission du Hounza et du Nagar à l'influence britannique.

II

HYDROGRAPHIE — POINTS REMARQUABLES

L'Indus. — Les rivières du Pandjab. — La rivière de Kaboul. — Kaboul. — Djellalabad. — Pechaver. — Quetta. — Ghazni. — L'Helmend. — Kandahar. — Le Heri-roud. — Herat. — Meched. — L'Atrek. — Astrabad. — Le Mourgh-ab. — L'Amou-daria.

Le plus important des cours d'eau de toute cette région, celui qui pourrait jouer le principal rôle dans la défense de l'Inde, est l'Indus, l'un des fleuves les plus majestueux de l'ancien monde. En Asie, la longueur de son cours, le volume d'eau qu'il roule, le rangent immédiatement au dessous du Yang-tse-Kiang, du Mekong, du Brahmapoutre et du Gange.

Dans sa partie supérieure, il se dirige presque en ligne droite du sud-est au nord-ouest, au fond d'une étroite vallée, parallèle à la direction générale des crêtes de l'Himalaya. En aval de son confluent avec le Chayok, il se détourne brusquement au sud-ouest, reçoit la rivière de Gilgit, qui vient d'une direction entièrement opposée, et descend vers le Pandjab à travers une série de gorges profondes, creusées dans la région peu connue qui sépare le Kashmir et le Hazara du Kafiristan afghan. Il sort des montagnes par un dernier défilé, qui porte le nom turc de Derbend (porte) et qui passait autrefois pour cacher ses sources. C'est là, il est vrai, que commence la partie vraiment importante de son cours. Déjà la majesté de son aspect justifie son nom hindi d'Aba-Sind, Père des Rivières; il s'élargit encore après avoir reçu la rivière de Kaboul, à peu près aussi importante que lui. Mais bientôt une chaîne rocheuse

rétrécit son cours en un point nommé Attok (Arrêt), gardé par une vieille citadelle. C'est là que les Anglais ont construit l'un des deux ponts permanents qui traversent aujourd'hui l'Indus; il est utilisé par la route et le chemin de fer de Lahore à Pechaver. Malgré la largeur du fleuve, les crues, encore très fortes à Attok, dépassent de seize mètres le niveau des basses eaux.

En aval de ce point, l'Indus traverse une nouvelle série de gorges creusées dans les Montagnes Salines et les contreforts du Sefid-Koh, sur une étendue de 160 kilomètres. Il passe à Kouchalgarh (pont de bateaux), où aboutit un embranchement de la ligne ferrée Lahore-Pechaver, et sort définitivement des montagnes à Kalabagh. Il s'étale alors largement dans les plaines du Sind-Sagar-Doab (1) et du Sind, où ses inondations ont laissé de nombreuses traces sous la forme de lits abandonnés et de dérivations latérales. Sa largeur moyenne est de 8 kilomètres.

Le seul affluent permanent qu'il reçoive du Soulaïmandagh, le Kourram, ne suffirait pourtant pas à combattre les effets de l'évaporation, si le Pandjnad ne venait lui apporter les eaux des cinq rivières du Pandjab en amont de Mitankot.

Avant d'atteindre ce confluent, l'Indus passe à proximité de deux points importants, Dera-Ismaïl-Khan et Dera-Ghazi-Khan, où existent des ponts de bateaux. Dera-Ismaïl surtout possède une importance particulière, en raison du voisinage de la passe du Gomoul. Deux fois par an il s'y forme de grandes caravanes destinées à l'Afghanistan. Récemment encore, avant l'amélioration des routes du Khaïber et du Bolan, il y passait chaque année jusqu'à 30.000 hommes et 75.000 chameaux.

Après avoir reçu le Pandjnad, l'Indus continue vers le

---

(1) Dans l'Inde, le nom de doab s'applique à l'espace compris entre deux rivières, *entr'aygues*. (E. Reclus.)

sud-ouest jusqu'à Rohri. En ce point une chaîne calcaire venue du nord paraît l'avoir arrêté autrefois, en le forçant à couler directement au sud, suivant le cours actuel de la Nara. Depuis des siècles, il s'est ouvert un passage vers l'ouest, en laissant subsister une île rocheuse, récemment utilisée pour la construction du magnifique pont-viaduc de lord Lansdowne, à Soukkour. La ligne ferrée de Rohri à Sibi, à Quetta et à Tchaman, dont on signalera plus loin l'importance, emprunte ce passage, le dernier qu'on rencontre sur l'Indus.

Ce fleuve longe ensuite, à distance, les plateaux du Baloutchistan et vient finir dans la mer d'Arabie, sous la forme d'un vaste delta de 150 kilomètres de longueur, incessamment modifié par les dépôts d'alluvions. Des barres couvertes de un à deux mètres d'eau seulement, à marée basse, le rendent difficilement abordable. Aussi le principal port du bas Indus n'est-il pas sur le fleuve même, mais à Kourratchi, à l'ouest du delta; c'est le point terminus de la voie ferrée qui longe sa rive droite à partir de Ruk-Junction, entre Soukkour et Shikarpour; c'est, en outre, le port de l'Inde le moins éloigné du Royaume-Uni, ce qui lui assurerait une haute importance au cas d'une grande guerre sur les frontières nord-ouest de l'empire anglo-indien. Depuis quelque temps, le gouvernement de l'Inde l'utilise, concurremment avec Bombay, comme point d'arrivée et de départ des bâtiments destinés au transport des troupes venant d'Angleterre ou inversement.

L'Indus est sujet à des crues formidables, dues aux éboulements, aux avalanches qui se produisent dans la partie supérieure de sa vallée, et qui occasionnent parfois des arrêts momentanés du courant, suivis d'effrayantes débâcles (1). D'autre part, les torrents, généralement à sec, qui

(1) En 1841, l'une de ces débâcles enleva plusieurs centaines de soldats sikhs campés près du fleuve.

descendent du Soulaïman-dagh, lui apportent, à la suite des pluies, des masses d'eau très considérables. La rivière du Gomoul, par exemple, atteint en temps de crue une largeur de 16 kilomètres; pareil phénomène se produit sur la rive droite du Rhône, pour les torrents descendus des Cévennes dans des conditions analogues.

En outre, le lit de l'Indus est sujet à des déplacements continuels qui s'opèrent en général vers l'ouest, probablement par suite de la rotation de la terre (1). Devant Dera-Ghazi-Khan, par exemple, le fleuve coulait autrefois à 19 kilomètres de la ville; en 1884, il n'en était plus qu'à 3 kilomètres. Aujourd'hui il en est encore plus rapproché. De même, Mitankot, récemment emporté par une crue, a dû être reconstruit à l'ouest de son emplacement primitif. Ces circonstances réunies rendent plus sérieux l'obstacle opposé par ce grand fleuve. Avant la construction des ponts d'Attok et de Soukkour, il n'était traversé que par des ponts de bateaux, qu'il fallait replier pendant cinq mois de l'année, au moment des crues. Aussi, dès 1849, le major Napier, qui devint plus tard le field-marshall lord Napier de Magdala, proposait-il la construction d'un pont permanent entre Pechaver et Lahore (2). Ce vœu n'obtint satisfaction que plus de trente ans après, quand les dernières campagnes d'Afghanistan eurent ouvert les yeux les plus obstinément fermés.

La plus considérable des cinq rivières du Pandjab, le Satledj, sort de l'Himalaya dans le voisinage des sources de l'Indus et du Gange. Elle reçoit le Bias, passe près de Firozpour (3) « la ville de la victoire », à Bahawalpour, l'une des stations de la ligne de Moultan à Soukkour,

---

(1) E. Reclus.

(2) W. P. Andrew, *Our scientific frontier*, 1880.

(3) Jusqu'en 1868, cette ville qui contenait un important dépôt de matériel, n'était même pas reliée au réseau télégraphique de l'Inde. Elle n'a été rattachée à son réseau ferré qu'à une date récente.

s'unit ensuite au Trimab, pour former le Pandjnad (les Cinq fleuves), et se jette en amont de Mitankot dans l'Indus, dont elle double le volume.

Le Trimab (les Trois Rivières) est lui-même formé de trois grands cours d'eau à peu près parallèles au Satledj : le Tchinab, le Djhilam, et la Ravi.

La ville la plus importante près de laquelle passe la Ravi est Lahore, le chef-lieu du Pandjab, le centre administratif de tout le nord-ouest de l'Inde. C'est un point stratégique de premier ordre, à la bifurcation des lignes ferrées de Moultan-Soukkour-Kourratchi et de Delhi-Pechaver. C'est également l'un des points de passage du *trunk,* la route militaire qui traverse tout le nord-ouest de l'Inde, de Delhi à Pechaver.

La grande ville d'Amritsar, également située sur le *trunk,* à l'est de Lahore, s'élève à la jonction de trois voies ferrées, l'une se dirigeant vers Lahore, l'autre vers Patankot et la frontière du Kashmir, la troisième vers Oumballa et Delhi.

Le Tchinab arrose Moultan, ville importante située à hauteur de Dera-Ghazi-Khan, en face des débouchés de plusieurs passes du Soulaïman-dagh ; entre le Tchinab et la Ravi, le poste de Sialkot surveille les frontières sud du Kashmir.

Quant au Djhilam, il traverse sous le nom de Veyout une grande partie du Kashmir ; la Cité du Soleil, Srinagar ou Kashmir, résidence d'été du maha radja (grand roi), est située sur ses bords. Il passe ensuite près de la vieille place de Mouzaferabad, qui défendait autrefois la sortie nord des gorges de Baramoula, vers le Pandjab. A l'ouest s'élèvent Abbotabad, ville de garnison anglaise, qui surveille le pays des belliqueux Hazara, puis Rawal-Pindi, l'un des points les plus importants de la frontière. Un embranchement de la ligne Lahore-Pechaver s'en détache

auprès de Rawal-Pindi pour déboucher sur l'Indus à Kouchalgarh, au sud d'Attok.

Dans ces derniers temps, on s'est occupé d'organiser un camp retranché à Rawal-Pindi. Cependant, il n'y existe jusqu'ici qu'un fort détaché, dominé à courte distance, et ne commandant pas les approches de la ville vers l'ouest. Il a été question de fortifier, en outre, les hauteurs dominantes situées sur la route de Pechaver.

Toutes les rivières du Pandjab ont à peu près les mêmes caractères : très importantes au moment des crues, elles s'affaiblissent au point de ne plus même être flottables dans la saison sèche. D'ailleurs, chaque année, les irrigations leur enlèvent un volume d'eau plus considérable ; leur importance diminue donc à mesure qu'on s'éloigne des montagnes. La Ravi, par exemple, roule deux fois plus d'eau à son entrée dans le Pandjab qu'à Lahore et trois fois plus qu'à Moultan. Par leur direction générale du nord-est au sud-ouest, les cinq fleuves n'en constituent pas moins des lignes de défense naturelles qu'aurait à franchir une invasion venant de l'ouest (1).

Sur la rive droite de l'Indus, le seul affluent qui, en dehors du Yasin ou rivière de Gilgit, ait une réelle importance, est la rivière de Kaboul (Kaboul-daria, Kophen ou Kophès). Elle sort des monts Paghman, dans l'Hindoukouch, passe à Kaboul, s'unit au Logar, plus abondant qu'elle et qui ouvre plusieurs communications avec

---

(1) Population en 1885 des principales villes citées :

	Habitants.		Habitants
Amritsar	151.896	Shikarpour	42.496
Lahore	149.369	Bikanir	42.283
Pechaver	79.982	Djaïsoulmir	10.965
Moultan	68.674	Kourratchi	73.560
Oumballa	67.463	Srinagar	132.681
Firozpour	39.570	Djammou	41.817
Dera-Ismaïl-Khan	22.164	Adjmir	48.735
Dera-Ghazi-Khan	22.309	Djaïpour	142.578

(Trevelyan Saunders, atlas cité.)

Ghazni et l'Afghanistan central. Après avoir reçu le Pandjhir, qui lui amène les eaux d'une grande partie de l'Hindou-kouch, elle passe à Djellalabad et enfin reçoit le Kounar (Kashkar ou Yarkhoun), qui fait plus que doubler son volume; c'est dans la haute vallée du Kounar que débouchent les passes venant du Pamir et de l'Oxus supérieur. Les communications sont d'ailleurs très difficiles le long de ces vallées, inexplorées pour la plupart et habitées par des peuplades à peu près indépendantes; Mastoudj et Tchitral (1) en sont les points principaux.

La rivière de Kaboul pénètre sur le territoire indien au nord-est de Pechaver et va se jeter dans l'Indus en amont d'Attok, après avoir reçu le Swat ou Lundi-Sind (petit Indus) descendu des montagnes du nord.

Kaboul, l'ancienne Caboura de Ptolémée, la capitale du sultan Baber au XVe siècle, est aujourd'hui la résidence de l'émir d'Afghanistan, Abdourrhaman. Elle s'élève à une altitude de près de 1.900 mètres, dans une plaine ondulée qui, malgré sa latitude (34° nord environ), jouit d'un climat comparable à celui de l'Europe méridionale. La ville proprement dite n'a pas d'enceinte; elle est protégée par une vieille citadelle connue sous le nom générique de Bala-Hissar (Vieux Château) et que les Anglais avaient en partie détruite en 1880; les Afghans l'ont améliorée depuis. Pendant l'occupation britannique, la garnison occupait les cantonnements fortifiés de Shikarpour, au pied des collines situées vers le nord et qui dominent sensiblement la citadelle et la ville.

Dans son état actuel, Kaboul n'a sans doute qu'une très faible valeur défensive. Cependant, par sa situation au centre des débouchés de l'Hindou-kouch, sur la voie

(1) Les Anglais ont entrepris récemment une expédition dans le pays de Tchitral; elle se rattache évidemment aux opérations exécutées ces derniers temps sur la frontière nord-ouest de l'Inde. Le voisinage des Russes n'y est pas étranger.

maintes fois suivie par les invasions allant de la Bactriane vers l'Inde, cette ville a une importance particulière. Elle commande la plus directe, sinon la plus facile, des routes qui mènent de l'Asie russe à l'Inde anglaise. Sa position lui assignerait, encore aujourd'hui, un rôle dans toutes les opérations ayant pour théâtre le nord de l'Afghanistan, même si elle n'était pas la capitale du pays (1).

Djellalabad, située à 600 mètres d'altitude, dans une vaste plaine au pied du Sefid-koh, est une vieille place afghane formant un quadrilatère d'environ deux kilomètres de développement et dominée à moins de 400 mètres au sud-ouest. Le principal intérêt qu'elle présente est de commander une région des plus fertiles et des mieux cultivées, où les fourrages, l'orge, le riz, le maïs sont en abondance; les Ghilzaï, qui habitent les montagnes des environs, ont de nombreux troupeaux. Djellalabad serait un centre de ravitaillement tout indiqué pour une armée.

C'est dans cette petite place que sir Robert Seale soutint un siège de six mois en 1841-1842, au moment où fut détruite la garnison anglaise de Kaboul. La *bull-dog tenacity* toute britannique dont il fit preuve permit aux secours d'arriver en temps opportun.

Enfin Pechaver, à 355 mètres d'altitude, est la tête de pont des Anglais en face de Kaboul et leur principal point d'appui au nord-ouest de l'Hindoustan.

La ville n'est entourée que d'un mur d'enceinte en pisé, commandé par une vieille citadelle, le Bala-Hissar. Mais des forts détachés couvrent ses approches vers l'ouest. Celui de Jung est à 32 kilomètres au nord-est de l'enceinte; celui d'Abazaï défend le débouché des gorges du Swat; le fort d'Aloumzaï ou de Shankarghar est situé entre le Swat

(1) La presse anglaise annonce, de temps en temps, que des travaux de fortification ont été entrepris à Kaboul et à Herat, que des ingénieurs indigènes ont été envoyés par le gouvernement indien pour les diriger.

et la rivière de Kaboul; le fort de Michni bat la vallée de cette dernière; ceux de Djamroud et de Bara commandent deux vallées vers l'ouest; enfin le fort Mackeson est situé au sud, sur la route menant vers Kohat, à travers le Sefid-koh.

Au sud-est de Kohat, point important parce que l'une des branches de la route du Kourram y aboutit, est situé Bannou (Edwardesabad ou Dhoulipnagar), où convergent plusieurs des passages conduisant aux plateaux afghans. Au sud, la zone étroite qui sépare l'Indus du Soulaïman-dagh ne contient d'autre localité marquante que Shikarpour sur la ligne ferrée de Soukkour à Kandahar; c'est le centre commercial de la région comprise entre les cinq fleuves et le delta de l'Indus. La ville militaire de Jacobabad est située plus au nord, sur les frontières du Baloutchistan.

A 333 kilomètres au nord-ouest de Shikarpour et à 1.700 mètres d'altitude, s'élève la forteresse de Quetta, qui constitue actuellement le second point d'appui des Anglais pour la défense de la frontière afghane. L'importance de cette place résulte de sa situation à proximité du centre de convergence des passes de Bolan et de Harnaï, qui descendent vers l'Indus, et de celle du Khodjak, qui remonte vers Kandahar. Plusieurs cols aboutissent également de Quetta à Kelat, la capitale du Baloutchistan, et à l'Indus moyen, vers Dera-Ghazi-Khan et Dera-Ismaïl-Khan; Quetta est donc un point stratégique de premier ordre.

Depuis longtemps, on avait proposé de fortifier cette ville (1). Toutefois, il fallut les événements de la guerre d'Afghanistan en 1878-1881 et surtout les progrès incessants de la Russie dans l'Asie centrale pour y décider le gouvernement indien. Les travaux, poussés avec énergie depuis 1885, sont, paraît-il, à peu près terminés. Toute-

(1) *Memorandum* de 1868, par le major général sir H.-C. Rawlinson, plus tard membre du conseil de l'Inde.

fois, d'après des renseignements autorisés, les défenses de Quetta, excellentes par elles-mêmes, auraient le grave défaut de ne pas couvrir la station de Bostan, à la bifurcation de la ligne ferrée du Harnaï et de celle de Mashkef. Elles ne protégeront pas davantage la ligne de la vallée du Zhob quand celle-ci sera terminée. Ainsi Quetta peut être masquée et tournée par une armée marchant de Kandahar vers l'Indus, ce qui réduit singulièrement son importance (1).

Kelat, la capitale du Baloutchistan, est, comme son nom l'indique, une vieille place forte située au point de croisement des sentiers qui parcourent les plateaux baloutches. En raison de son altitude, qui est supérieure à 2.200 mètres, et malgré sa latitude (29° nord environ), le climat y est plus rude que celui des Iles britanniques.

En dehors de Kelat, le seul point du Baloutchistan qui ait une importance relative, est le médiocre port de Sonmiani, à l'ouest de Kourratchi. Il est relié à Kelat par une route longue de 550 kilomètres, presque partout dépourvue d'eau (2).

Une grande partie des plateaux du Baloutchistan, de la Perse et de l'Afghanistan constituent des bassins fermés, sans communication avec la mer; le seul qui soit compris en entier sur le territoire afghan est celui de la rivière de Ghazni, qui mesure 17.000 kilomètres carrés.

La rivière de Ghazni a ses sources au sud de celles du Kaboul-daria; après avoir passé au pied de Ghazni, elle va se perdre dans le lac d'Ab-Istadeh (l'Eau Dormante). La direction générale de son cours est parallèle à celle de la route de Kandahar-Ghazni-Kaboul, elle-même dirigée du sud-ouest au nord-est.

---

(1) *Quarterly Review*, octobre 1892.

(2) Population approximative de Kelat, 14.000 habitants; de Sonmiani, 1.500. (E. Reclus.)

Ghazni est une vieille place, de forme quadrangulaire et dominée par une citadelle. Ses fortifications n'ont plus aucune valeur; dans leurs guerres en Afghanistan, les Anglais n'ont jamais éprouvé la moindre difficulté à s'en emparer.

Quoique bien déchue de son importance d'autrefois, alors qu'elle était la capitale d'un empire s'étendant de Delhi à la mer Noire (1), Ghazni est encore la principale ville que l'on rencontre de Kandahar à Kaboul. L'altitude de cette partie de l'Afghanistan, qui dépasse 2.000 mètres, y rend le climat particulièrement rude.

Un autre bassin fermé, beaucoup plus étendu que celui de Ghazni, a pour centre le Seïstan ; il couvre en Afghanistan, en Perse, dans le Baloutchistan, une étendue supérieure à 500.000 kilomètres carrés, c'est-à-dire presque aussi grande que la France. Son principal cours d'eau est l'Helmend, long de plus de 1.000 kilomètres et qui, par suite de sa direction générale du nord-est au sud-ouest, était devenu la frontière de l'empire indien au temps de la dynastie mongole.

L'Helmend prend sa source à 60 kilomètres à l'ouest de Kaboul, non loin des passes d'Irak et de Shibr, et passe ensuite à l'ouest de Ghazni et de Kandahar. A hauteur de cette dernière ville, il coule, près de Girisk, ancienne place qui en défend le passage. Sa largeur varie, en cet endroit, de moins de 100 mètres en décembre à plus de 1.600 en mai; il est guéable en hiver, malgré la rapidité de son courant. Il décrit ensuite vers l'ouest une vaste courbe à travers les déserts du Garmsir et du Seïstan, et finit dans une vaste dépression occupée par les deux lacs de Dek-i-Tir et de Seïstan, ainsi que par une plaine basse, tantôt à sec, tantôt couverte d'eau, qui porte le nom générique d'Hamoun (Etendue). Un ancien lac, le God-i-Zirreh,

(1) Celui de Mahmoud-le-Ghaznévide, au XIe siècle.

qui s'étend au sud, n'est aujourd'hui qu'un désert couvert d'efflorescences salines. En descendant vers la mer d'Arabie, la partie ouest du Baloutchistan renferme d'immenses marécages de même nature : le Taleb-Hamoun et le Mashkel.

Malgré l'existence de ces vastes dépressions, le Seïstan est plus abordable que la plupart des régions voisines. Il produit des fourrages en abondance, surtout dans la partie qui appartient à la Perse et dont le chef-lieu est Nasirabad. Enfin, il serait possible d'en tirer un grand nombre de chameaux, indispensables pour une campagne en Afghanistan. Ces circonstances réunies donnent au Seïstan une importance généralement reconnue et le font considérer comme l'une des bases possibles d'opérations dirigées contre l'Inde (1).

Les affluents de l'Helmend ne sont que des torrents, presque toujours à sec en dehors de la saison des pluies; le principal est l'Argand-ab, qui vient des environs de Ghazni et passe à l'ouest de Kandahar. Il reçoit lui-même trois rivières dont les vallées convergent vers cette ville : le Kadanaï, l'Arghasan et le Tarnak. La situation de Kandahar (1.066 mètres d'altitude), à portée des débouchés de cinq vallées importantes, lui donne une valeur stratégique considérable. En outre, cette ville commande la zone fertile qui sépare les montagnes afghanes des déserts du sud-ouest, ainsi que le croisement des routes menant de l'Inde dans la Perse centrale et du bas Indus à Herat. Enfin, un autre chemin la relie à Ghazni et à Kaboul, en dominant le troisième côté du triangle stratégique dont Herat, Kaboul et Kandahar sont les sommets.

D'ailleurs Kandahar, l'ancienne Arachosia, a toujours été un point fort important. Au XVIIIe siècle, Nadir, le célèbre conquérant persan, y fixa sa résidence. De cette

(1) Général Rawlinson, *England and Russia in the East*, 2e édition.

époque, elle a conservé un mur d'enceinte en forme de quadrilatère irrégulier, entouré d'un fossé qui peut être rempli d'eau. En arrière de cette muraille, suivie par un chemin de ronde, s'élève un parapet en terre couronné d'un mur de 1m.80 de hauteur. Des tours assurent le flanquement de l'ensemble.

Quant à la citadelle située au nord, elle est dominée par des hauteurs voisines, qui vont en s'élevant graduellement jusqu'à une distance considérable, circonstance qui empêcherait de fortifier utilement les abords immédiats de la place (1).

A la suite de la dernière guerre d'Afghanistan, Kandahar a été quelque temps occupé par les Anglais, qui l'ont évacué lors de l'abandon de la frontière *scientifique* de lord Beaconsfield. Mais une route carrossable le relie à Quetta, et le chemin de fer de Soukkour à Quetta se prolonge aujourd'hui jusqu'à Tchaman, à l'ouest de la chaîne du Khodja-Amran, à 120 kilomètres seulement de Kandahar, dont aucun obstacle ne le sépare. Dès qu'ils en auront la volonté, les Anglais occuperont de nouveau cette ville, qu'ils considèrent comme l'une des « clés de l'Inde » et dont ils regrettent l'abandon quelque peu précipité en 1881.

L'un des affluents de l'Argand-ab, le Tarnak, passe à Kelat-i-Ghilzaï (Château de Ghilzaï), à 1,762 mètres d'altitude ; c'est une ancienne place, irrégulièrement construite sur une butte isolée et dominée à l'ouest, ce qui restreint encore son importance. Sa principale utilité est de défendre la route de Kaboul à Kandahar.

L'Helmend reçoit sur sa rive droite le Kila-Mousa et le Kash-roud ; d'autres torrents, qui coulent parallèlement à

(1) D'après le major général Biddulph (conférence du 16 juin 1880, à la Royal United Service Institution), il faudrait chercher sur la rive droite de l'Argand-ab les positions défensives destinées à couvrir Kandahar.

ceux-ci, le Farah-roud et le Ha-roud, confondent leurs eaux avec celles de l'Helmend dans le lac central du Seïstan. De vieilles places couvrent cette partie de l'Afghanistan : Lash, sur la frontière persane; Farah, dans un pays fertile, sur l'une des routes de Herat à Kandahar; Sebzar ou Sibzavar, qui est destiné à défendre la même voie (1).

Le versant nord de l'Afghanistan, au delà de l'Hindoukouch, fait également partie d'un bassin fermé, mais d'une étendue beaucoup plus considérable que celui de l'Helmend : le bassin de la Caspienne et de la mer d'Aral. Il est encore moins arrosé que les plateaux afghans. Aussi beaucoup de ses cours d'eau n'atteignent même pas ces deux mers intérieures et se perdent dans les sables du Turkestan. Tel est le cas du Heri-roud, la rivière de Herat. Formé de deux torrents sortis du Koh-i-Baba, le Tingal-ab et le Djangal-ab, le Heri-roud coule d'abord de l'est à l'ouest, passe près de Herat et de Khousan, coupe ensuite vers Kafir-Kala la route de Meched à Herat, et décrit un coude brusque vers le nord. Dans la deuxième partie de son cours, de la passe de Zulfikar à Sarakhs, le Heri-roud sert de limite entre la Perse et le Turkestan russe.

A mesure qu'il s'éloigne des montagnes, les irrigations jointes à l'évaporation naturelle lui font perdre une grande partie de son volume d'eau; il finit même par s'épuiser complètement et disparaît sous le nom de Tedjend (fleuve) dans les sables du pays des Tekke.

Herat est l'une des villes de l'Asie qui ont le plus attiré l'attention européenne dans ces dernières années. Située aux confins de l'Asie russe, de l'Afghanistan et de la Perse,

---

(1) Population approximative des principales villes afghanes :

	Habitants :		
Kaboul	75.000	Ghazni	8.000
Kandahar	60.000	Djellalabad	3.000
Herat	50.000		

(E. Reclus, tome IX).

elle est à mi-chemin de la Caspienne et de l'Inde, en un point où les routes allant du nord et du nord-ouest vers l'Helmend et l'Indus se croisent avec celles qui se dirigent à l'est. Elle ne défend qu'indirectement la trouée du Tedjend, qui met en communication sa vallée avec les plaines du Turkestan, mais elle sert de débouché à toutes les passes conduisant du bassin du Mourgh-ab dans celui du Heri-roud. Il serait difficile pour une armée de pénétrer en Afghanistan en la laissant sur son flanc (1).

L'importance de Herat tient également à la fertilité de sa vallée, fertilité qui a permis à des armées considérables d'y séjourner longuement aux temps des Timourides, des Sefevides et même de Nadir-Shah. Aussi l'ancienne Alexandria-Areion a-t-elle été cinquante-cinq fois assiégée et prise; presque tous les conquérants de l'Inde y ont fait passer leur base d'opérations. Nadir disait : « Le Khorassan est le sabre de la Perse. Quiconque possède Herat en possède la poignée, et il est maître également de l'Iran et du Touran ». D'après un proverbe persan, encore plus imagé, « la province du Khorassan est la coquille du monde et Herat en est la perle ». Dès 1840, l'envoyé anglais à la cour de Kaboul, Macnaghten, proposait au vice-roi de l'Inde, lord Auckland, d'annexer Herat; d'après lui, cette ville pouvait être considérée « comme le pivot de toutes les opérations intéressant la sûreté des possessions britanniques en Orient (2) ». En 1869, l'explorateur Vambéry voyait à son tour dans Herat « la porte d'entrée du péristyle des Indes », c'est-à-dire de l'Afghanistan. Le colonel anglais Malleson conclut de même : « Herat est la porte des Indes; il faut absolument que la clé de cette porte

---

(1) *Herat und die Afghane Grenzfrage, Allgemeine militar Zeitung,* 1885.

(2) *The Invasions of India from Central Asia,* 1879.

soit dans la poche des possesseurs de ce magnifique domaine (1) ».

Cette ville célèbre est située à 16 kilomètres au nord du Heri-roud, à 810 mètres d'altitude; elle est loin d'avoir les 444,000 maisons habitées, les 12,000 boutiques, les 6,000 bains publics ou caravansérails que lui attribuent les chroniqueurs du XIIe siècle. Ses 50,000 habitants occupent aujourd'hui une enceinte de 3 kilomètres carrés environ, entourée d'un rempart en terre très épais, haut de 6 à 7 mètres et revêtu d'une escarpe en briques. Cette muraille, flanquée de tours, est précédée d'un large fossé inondable. La citadelle d'Ekhtiar-Eddin, au nord-est, est commandée par une butte énorme, élevée, dit-on, par Nadir; elle est à moins d'un kilomètre de l'enceinte (2).

Ces fortifications, d'une nature toute primitive, ont été améliorées, dit-on. En 1886, un journal persan, le *Chems,* annonçait que 4,000 ouvriers travaillaient aux défenses de Herat et d'une place voisine. Plus récemment, on assurait que l'émir de Kaboul se rendrait prochainement à Herat pour examiner les moyens de fortifier les hauteurs qui dominent la ville (*Times* du 10 février 1890). Dans l'état actuel de l'Afghanistan, qui est strictement fermé à tout Européen, quelques Anglais exceptés, il est difficile d'en savoir davantage. Toutefois, on peut admettre que cette « clé de l'Inde » ne saurait résister longuement à des troupes européennes.

Le principal affluent de la rivière de Herat est le Kashar-roud, qui passe non loin de la « sainte » Meched, le tombeau de l'iman Reza, disciple d'Ali, la capitale religieuse de toute cette partie de la Perse, l'une des ancien-

(1) *Herat, the garden and granary of Central Asia.* Les estimations quant à la population de Herat varient de 7,000 à 50,000 habitants.

(2) Boulger, *England and Russia in Central Asia;* E. Reclus, *Géographie universelle,* tome IX.

nes résidences de Nadir-Shah. Elle est le but de pèlerinages constants (1) et communique, par d'assez bonnes routes, avec Kouchan, c'est-à-dire avec la vallée de l'Atrek et la Caspienne, avec Nichapour, Sebzewar, Tourshiz, Khef et Herat, toutes villes situées, à l'exception de la dernière, dans le nord-est de la Perse.

L'importance de Meched et celle de Nichapour tiennent également à la fertilité du sol avoisinant. Entre les déserts du Turkestan russe et ceux de la Perse centrale, la province persane du Khorassan établit un lien naturel de la Caspienne à l'Afghanistan, c'est-à-dire de l'Europe à l'Inde (2).

Après avoir dépassé Kouchan, l'Atrek, la « rivière des Turkomans », suit à l'ouest vers la Caspienne une direction inverse de celle du Kashar-roud. Elle décrit ensuite un coude au sud-ouest, en séparant le Turkestan russe de la Perse, et se jette dans la Caspienne au sud de Tchikichlar, non loin de l'île d'Achour-Ade. La ville persane la plus importante de cette région est Astrabad, dans une plaine fertile à l'angle sud-est de la Caspienne, près des confluents du Gourgen, l'ancienne Hyrcania, et de l'Atrek. Son port, sur la baie d'Astrabad, Bender-Gez, à l'embouchure du Kara-sou, est l'un des moins mauvais de cette mer, et les Anglais ont souvent prêté aux Russes l'intention de s'en emparer. Un fait récent semble confirmer cette supposition. En août 1892, un détachement de Cosaques s'est établi à Astrabad sous prétexte de réprimer une insurrection survenue à propos du choléra. D'après certains journaux anglais, il y serait resté depuis.

---

(1) On a l'habitude d'enterrer à Meched tous les musulmans chiites morts dans un rayon très étendu autour de cette ville.

(2) Populatiion d'après E. Reclus :

Meched	80.000	Sarakhs	2.000
Sebzewar	12.000	Kouchan	12.000
Nichapour	9.000	Boudjnourd	7.500
Nasirabad	6.000	Astrabad	8.000

Autrefois, une ligne fortifiée, le Kizil-alan ou Mur rouge, partait de l'embouchure du Gourgen, près de Goumich-Tepe, et allait jusqu'à Boudjnourd, sur une étendue de près de 350 kilomètres. Cette construction, qui rappelle, avec de moindres dimensions, la muraille de Chine, était destinée à protéger les Persans contre les Turkmènes.

Astrabad n'est séparée de l'importante ville de Shahroud que par la chaîne du Shah-koh; deux passes, dont l'une au moins pourrait devenir une excellente route, relient ces deux points. Shahroud est situé dans un district très fertile, capable, assure M. Curzon (1), d'alimenter, même en été, 50.000 hommes. C'est le centre où les routes du Khorassan et du Mazanderan se relient à celles de l'intérieur de la Perse. Il communique avec la frontière afghane, vers Herat, par les routes de Kouchan et de Meched, toutes deux assez faciles. Un proverbe du pays compare le nord de la Perse à une guêpe, dont la tête est à Teheran, la queue à Meched et la taille entre Gez et Shahroud. Si l'on coupait cette dernière, la tête deviendrait impuissante.

A l'est de la rivière de Herat coule le Mourgh-ab (Eau blanche), qui reçoit les eaux d'un grand nombre de torrents sortis du Sefid-koh et du Paropamisus. Il pénètre sur le territoire russe près de Pendjeh, point bien connu depuis l'échauffourée du 30 mars 1885, entre les Russes et les Afghans, reçoit le Koushk et va se perdre dans les sables du pays de Tekke, près de Merv, la Margiana-Antiochia de l'ancienne Bactriane, la « Reine du monde », détruite jadis par Djenghiz-Khan. Dans sa partie moyenne, le Mourgh-ab est profond de 3 ou 4 pieds en été, mais ses crues du printemps atteignent souvent 14 pieds.

L'Amou-daria ou Djihoun, l'Ak-sou (Eau blanche) des Khirgiz, l'Oxos ou Oxus des Grecs et des Romains, a beau-

(1) *Persia and Persian Questions*, 1891.

coup plus d'importance : il est formé de la réunion de trois torrents descendus du Pamir et du Ouakkan : l'Ab-i-Pendjeh, le Khound et l'Ak-sou. Sur une grande partie de son cours supérieur et moyen, il forme la limite entre le Turkestan afghan et le pays de Bokhara ; parmi les points qu'il arrose, se trouve le bourg fortifié de Kilif, sur la route de Bokhara à Balkh ou à Maïmene par Karchi. Sa largeur n'est alors que de 350 mètres, mais ses eaux sont extrêmement profondes et son courant très rapide. Les débris d'un pont, construit par Nadir-Shah, se voient encore en cet endroit.

Après un parcours de 500 kilomètres de l'est à l'ouest, l'Amou-daria entre dans le territoire bokhariote, près d'Akkoum, et s'infléchit vers le nord-ouest pour se jeter dans la mer d'Aral. Au passage du Transcaspien, à Tchardjoui, sa largeur varie de 650 mètres à 7 ou 8 kilomètres. Ses crues atteignent encore un maximum de 8 mètres.

Ce grand fleuve, dont le développement total, du Pamir à la mer d'Aral, atteint 2.500 kilomètres, suit cette direction depuis une époque relativement récente.

Jusqu'en 1630, l'une de ses branches, sinon le bras principal, l'Ouzboï actuel, se dirigeait vers la Caspienne à travers le désert des Kara-koum (Sables noirs). On peut encore suivre les traces de ce lit à moitié disparu dans les sables.

Pierre le Grand rêva de le rétablir et de faire de l'Oxus une voie fluviale vers l'Inde ; il envoya même (1717) une expédition chargée d'en vérifier la possibilité, mais elle échoua entièrement.

Ce vaste projet a été repris à une date récente (1) ; des

---

(1) Heyfelder, *Transkaspien und seine Eisenbahn.* Le niveau des grands lacs de l'Asie russe va en s'abaissant de l'est à l'ouest. Ainsi l'Issik-Koul, dans le Semiretchenk, est à 1.766 mètres d'altitude ; le lac Balkash n'est plus qu'à 268 mètres ; la mer d'Aral est à 81 mètres

études ont conduit à l'établissement de deux tracés, l'un impliquant une dépense de 40 millions de roubles, l'autre de 27 millions seulement. Tous deux ont été soumis (1893) à une commission spéciale. Si ces travaux aboutissent à une solution, la tâche des ingénieurs russes ne sera pas sans difficultés, car, à l'inverse de l'Indus, mais pour la même raison, le grand fleuve turkmène tend constamment à empiéter sur sa rive orientale.

Plusieurs villes afghanes sont situées dans le bassin de l'Amou-daria. Maïmene, à l'ouest, sur la route de Herat à Balkh, est une ancienne place entourée d'une forte muraille. Elle a beaucoup perdu de son importance depuis sa prise par les Afghans (1873), qui y massacrèrent 18.000 personnes ; sir Rawlinson y voyait l'une des clés de Herat. Balkh, l'ancienne Bactra, dans l'une des parties les moins connues de l'Afghanistan, est le centre des communications entre le Bokhara et les pays afghans. La plupart des rivières de cette région, celles de Khoulm, de Balkh, de Siripoul, de Maïmene, se perdent dans les sables avant d'atteindre l'Oxus.

A l'est, le Kataghan, le Badakshan et le Ouakkan appartiennent à une région montagneuse non moins ignorée et d'accès de plus en plus difficile à mesure qu'on se rapproche du Pamir. Ses deux points principaux, Koundouz et Faïzabad, n'ont qu'une importance relative. La soumission de cette partie de l'Afghanistan à l'émir de Kaboul est loin d'être absolue. Les prétentions de ce souverain sur ces territoires n'ont d'ailleurs été reconnues qu'à une date récente par l'Angleterre et la Russie. Encore en 1869, une carte adjointe à une publication confidentielle du ministère de la guerre anglais indiquait l'Hindou-kouch comme la limite nord de l'Afghanistan.

---

au-dessus de la Caspienne, qui, elle-même, est à 28 mètres au-dessous de la mer Noire.

Quant à la souveraineté du Pamir, elle est contest entre la Russie, la Chine et l'Afghanistan. On a mêm pu craindre récemment que cette question n'amenât d difficultés sérieuses (1).

---

(1) A la date du 10 avril 1895, la presse anglaise publiait le texte d'u arrangement conclu entre la Grande-Bretagne et la Russie concerna les sphères d'influence de ces deux pays dans la région des Pamirs.

III

LES POPULATIONS

Le Kashmir. — Le Pandjab, le Radjpoutana et le Sind. — Les Afghans. — Races diverses de l'Afghanistan. — Constitution politique du pays. — L'émir de Kaboul et l'influence anglaise. — Le Baloutchistan. — Le Seïstan et le Khorassan. — Le Turkestan russe. — La question du Pamir.

La région située au nord-ouest de l'Inde est habitée par des races très diverses. Limitrophe des steppes aralo-caspiennes, du plateau de l'Iran et des plaines hindoues, étroitement enserré au nord-est par les hautes terres du Pamir, au sud-ouest par les déserts du Baloutchistan et de la Perse méridionale, l'Afghanistan a constamment servi de passage aux grandes migrations humaines qui se dirigeaient de l'Asie septentrionale ou occidentale vers l'Indus. Ces invasions ont été d'autant plus fréquentes que, par son heureuse situation, par la fertilité de son sol, l'Hindoustan a toujours été une zone d'attraction pour les peuplades du nord, confinées dans des steppes glacées l'hiver par les vents polaires et desséchées pendant l'été par des chaleurs torrides. De même, les plaines bien arrosées de l'Indus ou du Gange ont joué le rôle d'une terre promise pour les montagnards afghans ou pour les nomades des hautes terres de l'Iran.

Chacune de ces migrations, qu'elle soit venue du nord de l'Asie, de l'Europe orientale, de la Mésopotamie ou de la Perse pour se diriger vers l'Inde, a laissé des traces dans le Turkestan, l'Afghanistan et les régions voisines. On peut dire que des premiers Arya au paysan russe arrivé

récemment des bords du Volga ou du Dniéper, les descendants de tous les conquérants orientaux s'y coudoient.

Dans le Kashmir, les éléments de la population sont presque exclusivement aryens ou touraniens. Ainsi les montagnes du nord sont surtout occupées par des Touraniens, proches parents des Tibétains de l'est; les Ladaki du Chayok, du haut Indus ou du Zanskar sont de pure race tibétaine; les Balti du Chayok, de l'Indus ou de son affluent le Souron sont déjà mêlés d'Aryens. Leur religion n'est plus la même: ils sont musulmans chiites (1) comme les Persans, tandis que les rites lamaïque ou brahmanique dominent dans le Tibet.

Vers l'ouest, à mesure qu'on se rapproche du berceau des Arya, c'est-à-dire de l'Hindou-Kouch, l'origine aryenne des peuplades devient plus accusée. Les Dardou de la vallée de Gilgit, des pays de Mastoudj et de Tchitral sont des Aryens, mahométans sunnites ou chiites. L'esclavage, les guerres de tribu à tribu, la traite, ont dépeuplé toutes ces hautes vallées, malgré leur climat tempéré, qui rappelle celui de l'Europe.

L'autorité du maharadja de Kashmir s'étend sur le pays de Gilgit; au nord les petits états du Kandjout, du Hounza et du Nagar, à l'ouest le Yasin, qui couvrent une partie du même bassin, sont plus ou moins directement sous sa dépendance (2). Au contraire, vers le sud-ouest, les petites

---

(1) Les musulmans sont partagés en deux grandes sectes: les *sunnites* dont le chef religieux est le sultan de Turquie, et les *chiites* qui obéissent au shah de Perse. Ces derniers ont un culte particulier pour Ali, neveu et gendre du prophète Mahomet, mais les différences qui les séparent des sunnites tiennent surtout aux origines des races. La presque totalité des Persans est chiite (6.860.000 contre 700.000 sunnites ou autres d'après E. Reclus). Les autres peuples mahométans et, en particulier, les Turcs sont sunnites ; on ne trouve quelques groupes de chiites que dans l'Afghanistan, la Transcaucasie, le Soudan, etc. Le dernier mahdi était un chiite.

(2) D'après le colonel russe Grombtchevski, bien connu pour ses explorations de l'Asie centrale, le protectorat anglais s'étendrait plus ou

républiques du Dardistan central sont à peu près indépendantes du Kashmir aussi bien que de l'Afghanistan. Le caractère belliqueux de leurs habitants vaut même à cette région le nom de Yaghestan, « pays rebelle ». La langue dominante est le pouchtou, c'est-à-dire un dialecte afghan.

Les Kashmiri, qui peuplent la plaine de Srinagar et quelques autres points, sont également Aryens ; ils appartiennent à la race hindoue et sont en majorité musulmans sunnites comme leurs voisins du Pandjab. Les Tchibhali du sud-ouest et de l'ouest, sur le Djhilam, les Pahari des montagnes de l'est ou du sud-est, ont aussi une origine aryenne.

Malgré la diversité des races qui le peuplent et le peu de densité de sa population, le Kashmir possède une importance particulière, due à sa situation à l'angle nord-ouest de l'empire anglo-indien, entre le Turkestan chinois et l'Afghanistan, dans le voisinage immédiat du territoire russe. C'est à cette dernière circonstance qu'il convient d'attribuer l'attention avec laquelle les Anglais suivent depuis longtemps tout ce qui se rapporte à ce pays.

C'est une ancienne possession afghane. Conquis en 1752-1754 par le grand chef afghan Ahmed-Shah, il resta près de soixante-dix ans sous la domination des émirs de Kaboul. En 1819 il passa aux mains du célèbre Rundjet-Singh et de ses Sikhs, mais son indépendance cessa avec celle de ces redoutables adversaires des Anglais. A une date récente (1889), le maharadja du Kashmir était déposé par le gouvernement de l'Inde, qui confiait à un conseil l'administration du pays. Si l'état de choses actuel n'est pas l'annexion pure et simple, du moins s'en rapproche-t-il beaucoup (1).

---

moins directement jusqu'au delà du fortin de Shah-i-Doulla-Chodja dans le bassin du Rouskem-Daria, à trois jours de marche de la frontière russe sur le Kara-Koul.

(1) *The Jummoo and Kashmir territories*, F. Drew, 1875. Voir, sur le

De même que dans le Kashmir, la proportion des musulmans est considérable dans le Pandjab, le Radjpoutana et le Sind; elle est surtout très notablement supérieure à celle du reste de l'Hindoustan (1), et cette constatation acquiert une véritable importance si l'on considère que les mahométans de l'Inde forment la partie de la population la plus guerrière, la plus énergique, la plus accessible aux influences du dehors. Les fanatiques Wahabites, ces ennemis acharnés de l'influence anglaise, font partie d'une confrérie sunnite. D'ailleurs les mahométans du nord-ouest de l'Inde appartiennent à diverses races; parmi eux figurent non seulement des descendants des conquérants turcomans, mongols, afghans ou persans, mais surtout des Hindous convertis à l'islamisme. Le fond de la population du Pandjab se compose de Djat, formés eux-mêmes d'éléments ethniques très variés, et peut-être provenant de peuplades autochtones qui habitaient le pays avant l'invasion des Arya de l'Hindou-Kouch. Une partie est mahométane, le reste se rattache aux cultes hindous et à celui des Sikhs.

Ces derniers n'ont constitué un peuple qu'après avoir adopté une religion commune, intermédiaire entre le brahmanisme et le mahométisme. Les disciples de Nanok, le fondateur de ce nouveau culte, devinrent rapidement redoutables à leurs voisins hindous et musulmans. Leur bravoure leur valut même le nom de Singh (lions), et il fallut que les Anglais entreprissent de longues et pénibles campagnes pour les soumettre. Aujourd'hui ils ne forment plus un corps de nation, mais un simple groupe ethnique

---

Kashmir actuel, le discours de lord Dufferin à la chambre de commerce de Londres, 30 octobre 1889.

(1) En 1868 il y avait, dans le Pandjab seul, 9.330.000 mahométans contre 6.130.000 Hindous et 1.130.000 Sikhs.

Dans l'ensemble de l'Inde il y aurait eu 160.000.000 d'Hindous sur 200.000.000 d'habitants (*The Pundjaub and North-Western frontier of India*, 1878).

qui jouit encore d'une grande influence dans la partie nord-ouest de l'Inde.

Les Radjpoutes ou « Fils de rois », qui ont donné leur nom à une vaste région située entre le Gange et l'Indus, sont probablement des immigrants venus de l'ouest après les Arya. Ils professent le culte brahmanique et se disent tous nobles. En réalité, la plupart des familles princières de l'Inde ont du sang radjpoute. Leurs goûts sont belliqueux et certaines de leurs coutumes rappellent celles de notre chevalerie. Ils sont surtout répandus dans le Mewar et le nord du Radjpoutana, mais nulle part ils ne constituent la majorité de la population ; à peine représentent-ils la dixième partie de celle-ci (1). Comme les Sikhs, ils figurent parmi les meilleurs éléments indigènes de l'armée de l'Inde.

Les Hindous proprement dits, relativement peu nombreux dans le bassin de l'Indus, habitent surtout les villes dont ils constituent la bourgeoisie. Les commerçants connus sous le nom de Bamians ou Moultani, qui parcourent tous les marchés de l'Asie centrale, sont des Hindous. C'est par eux que les nouvelles, les bruits de guerre ou d'insurrection se propagent avec une rapidité extrême entre les caravansérails et les bazars de l'Inde, de l'Afghanistan, du Turkestan et de la Perse.

Des restes d'anciennes tribus autochtones, les Bhil, habitent les montagnes à l'est du Radjpoutana et forment des colonies dans les plaines de l'ouest. Vers l'Indus au contraire, les Afghans, les Baloutches, les Persans, les Turkmènes et les Mongols ont apporté à la population ses principaux éléments.

A l'ouest de l'Indus, la composition ethnique se modifie. Des 6 millions d'hommes qui habitent l'Afghanistan, c'est-à-dire une région égale en superficie à l'Allemagne, la

(1) E. Reclus.

majorité sont des Pouchtou, comme l'indique le nom indigène du pays, Pouchtoun-Kwa. Dans l'Inde, on leur donne la dénomination générique de Rohilla, montagnards, ou de Pathans. Mais beaucoup d'autres races se sont greffées sur la leur, en contribuant à peupler les hautes terres afghanes. On n'y distingue pas moins de neuf groupes entièrement distincts.

Les Afghans proprement dits forment la moitié environ de la population totale : ce sont des Aryens, qui se prétendent d'origine juive. Ils descendraient, d'après leurs traditions, du roi Saül. Leur conformation physique semble donner raison à cette hypothèse, qui n'a d'ailleurs aucune base sérieuse. Ils sont en général vigoureux et bien proportionnés; leurs traits sont réguliers; leur teint varie du brun tirant sur le noir à l'olivâtre; leur regard est fier et assuré; ils sont des marcheurs intrépides, d'excellents tireurs et de vigoureux cavaliers. Mais leurs qualités morales laissent grandement à désirer; ils passent pour traîtres et vindicatifs : « Il y a trois vengeances implacables, dit un proverbe hindou : celles d'un éléphant, d'un cobra et d'un Afghan. » Mahométans du rite sunnite, ils considèrent les Persans chiites comme des ennemis héréditaires et voient dans le sultan leur chef spirituel.

Les Afghans se divisent en tribus dont les plus importantes sont celles des Dourani, des Ghilzaï, des Baṭanaï, des Mattaï, des Gourgoutchaï, des Sarabanaï et des Karalnaï. Ces fractions se subdivisent à leur tour en un grand nombre de clans, sous-clans ou kheil, dans lesquels le régime féodal et le système oligarchique sont étroitement combinés.

Indépendamment de cette division en tribus on peut distinguer dans la population, en dehors des Pouchtou, un certain nombre de races distinctes.

Les Tadjiks (Tats, Sarthes, Galchas, Parsivans), qui sont répartis dans tout l'Afghanistan et surtout dans l'ouest, ap-

partiennent à la race iranienne pure, antérieure aux invasions. Leur nom signifie *paysans,* par opposition aux guerriers pouchtous. Ils dominent également dans la haute vallée de l'Oxus, où ils se sont maintenus à peu près indépendants. Parmi eux, les montagnards du Ouakkan sont peut-être ceux qui ont le mieux conservé la pureté du sang aryen.

Dans le reste de l'Afghanistan, les Tadjiks vivent dispersés, cultivant le sol à titre de fermiers des Afghans ou exerçant des professions réputées inférieures. Comme soldats, ils sont beaucoup plus disciplinés que les maîtres du pays.

Les Djemchidi du haut Mourgh-ab et les Firouz-Kouhi des environs de Herat sont d'origine persane. Les Hezari du haut Helmend et du Heri-roud sont au contraire des nomades de race touranienne, quoiqu'ils aient adopté la langue persane. Ils descendent, dit-on, des familles transportées par Timour sur les bords du Mourgh-ab et que l'on appela les Mille (hazaraï, hezari). Aujourd'hui ils forment un groupe d'environ 160.000 habitants, répartis en un grand nombre de clans. Leur caractère indépendant, leur religion chiite en font les ennemis naturels des Afghans. La plupart des Hezari du nord sont habitués à combattre à cheval; leur courage les rend redoutables aux troupes de l'émir de Kaboul, qu'ils ont battues à maintes reprises, notamment en 1892. Le contingent de cavalerie afghane qui mit en déroute les Anglo-Indiens à Maïwand, sous les ordres d'Ayoub-Khan, provenait des Djemchidi et des Firouz-Kouhi.

Les Aïmak des environs de Herat sont également Mongols d'origine, mais ils appartiennent au mahométisme sunnite comme les Afghans. D'autres touraniens, les Ouzbegs, proches parents des Turkmènes du nord, habitent les khanats à peu près indépendants compris entre l'Oxus et l'Hindou-Kouch. Avec les Hezari, les Aïmak et les Kizilbachi (têtes rouges) des environs de Kaboul, ils représen-

tent les restes des anciens conquérants touraniens de l'Afghanistan. Il n'est pas sans intérêt de noter que ces peuplades d'origine turkmène ou mongole habitent le nord du pays, c'est-à-dire la partie qui confine à l'Asie russe, encore peuplée, en majeure partie, de populations issues des mêmes souches. Cette circonstance ne pourrait qu'être favorable à une opération entreprise par les Russes en Afghanistan.

Les Hindki ou Hindous forment un groupe numériquement important : il y en a 300.000 environ, de la caste des kchatria (guerriers) et qui vivent surtout dans les villes.

Les Djats (aborigènes) de l'Inde se retrouvent également en Afghanistan : ils sont répandus sur tout le territoire; quant aux Arabes ou Seïd (descendants du Prophète), ils habitent surtout le Kaboulistan méridional.

Les 150.000 Kafir (Infidèles) ou Siah-Poh (Noirs vêtus) se répartissent en dix-huit clans entre la rivière de Kaboul et l'Hindou-Kouch. Des montagnes ardues, des vallées étroites, des forêts inextricables rendent leur pays très peu accessible et leur ont permis jusqu'ici de garder leur indépendance. Ce sont des Aryens, restés idolâtres au milieu de populations musulmanes. On a prétendu parfois voir en eux, comme dans les Hunza-Nagari du pays de Gilgit, des descendants des Macédoniens d'Alexandre; des auteurs russes et anglais ont tour à tour proposé d'en faire les alliés de la Russie ou de l'Angleterre.

A l'est du Kafiristan et notamment sur les pentes des Black-Mountains (Montagnes Noires) vivent d'autres tribus non moins belliqueuses : les Swati, les Akazaï, les Chagarzaï, les Hassanzaï, les Momound, les Yousoufzaï, contre lesquels les Anglais ont souvent dû entreprendre des expéditions. Par leur langue, le pouchtou, par leur aspect physique, ce sont des Afghans, quoiqu'on ait vu en eux des descendants d'Israëlites échappés à la captivité de Babylone. Certaines particularités, notamment leur constitu-

tion en tribus, les rapprochent des anciens Juifs. Aujourd'hui, ils sont musulmans sunnites et très intolérants.

Les Afridi-Ourakzaï du Khaïber sont une autre tribu afghane encore plus belliqueuse. Pendant la dernière guerre d'Afghanistan, ils servaient en assez grand nombre dans les troupes anglo-indiennes, mais leurs désertions se multiplièrent au point qu'on interdit de les y admettre à l'avenir. Depuis cette époque, les progrès de l'influence anglaise ont permis de revenir sur cette interdiction et plusieurs régiments du Pandjab ont été autorisés à en former des compagnies.

Au sud, dans le Soulaïman-dagh, vivent un grand nombre d'autres tribus : les Kheel-Ouaziri, les Battani des environs de Bannou, les Mahmoud-Ouaziri du nord-ouest de Dera-Ismaïl-Khan. Plus au sud, les tribus de montagnards, toujours aussi belliqueuses, se rattachent plutôt aux Baloutches qu'aux Afghans. Toutes, indépendantes de l'émir de Kaboul, sont plus ou moins soumises à l'influence anglaise; mais leur soumission est de date récente et, par suite, assez incertaine.

De 1849 à 1878, les Anglais n'ont pas entrepris moins de vingt-six expéditions contre elles. Il y a quelques années, le général Wolseley évaluait à 170.000 le nombre des combattants qu'ils pourraient mettre sur pied; 20.000 seraient de race baloutche et le reste de race afghane (1). Il y aurait sans doute imprudence à compter sur l'ensemple de ces 170.000 hommes pour la défense de l'Inde.

L'Afghanistan est nominalement réparti en cinq provinces : le Kaboulistan, auquel on rattache le Kafiristan; le

---

(1) *L'Armée des Indes*, par le général Wolseley (*Revue militaire de l'étranger*, 2e semestre 1878).

D'après E. Reclus, la population de l'Afghanistan comprendrait : 2.100.000 Afghans; 800.000 Iraniens; 150.000 Kafir; 300.000 Tchoungani, Tchitrali, Dardou; 600.000 Mongols; 100.000 Turks ou Turkmènes; 150.000 étrangers de races diverses.

Hezareh à l'ouest; le Khorassan, qui comprend les pa de Kandahar et de Herat; le Turkestan afghan et enfin Seïstan. Mais ce ne sont là que des divisions géograph ques : elles n'ont aucune base administrative.

Les liens qui existent entre ces régions sont d'ailleu très faibles. Au nord, les sept khanats du Turkestan o depuis quelques années des gouverneurs nommés pa l'émir, mais qui jouissent d'une certaine individualit Quant à la province de Herat, elle constitue presque u état séparé et son vice-roi est souvent entré en lutte ave l'émir. Enfin le Kafiristan est tout à fait indépendant d ce dernier, malgré ses efforts pour y établir la domina tion afghane.

Dans l'ensemble du pays, l'organisation politique a pou base la famille, le clan, la tribu, ce qui laisse peu d'actio au pouvoir central. Les Afghans, les Tadjiks, les Hezari les Ouzbegs ont également adopté cette constitution s ciale; leurs chefs : *mirs*, *khans*, *malliks*, *sirdars*, *ketkoud* exercent un pouvoir plus ou moins étendu, quelquefo avec le concours de conseils nommés *djirgas*, qui const tuent des embryons d'institutions parlementaires.

Certaines tribus se sont groupées en fédérations plus o moins durables; d'autres, comme celles de la frontière d Pandjab, sont indépendantes de toute autorité. Dans c conditions l'Afghanistan ne peut être considéré comme u tout homogène; c'est une simple expression géographiq et non la patrie commune d'un même peuple. Ainsi que dit sir H. Rawlinson, le sentiment du patriotisme n'y sa rait exister. Il est remplacé par une passion inquiète vivace pour l'indépendance. Toute autorité, tout contrôl qu'il soit exercé par les Persans, les Russes, les Anglais o même par certaines tribus de même race, est à charge au Afghans. Mais ils ont surtout la haine de l'étranger, qu qu'il soit.

Quoique l'émir Abdourrhaman reçoive annuellemen

une forte subvention du gouvernement de l'Inde, il conserve vis à-vis de lui une attitude singulièrement défiante. Aucun officier anglais n'est admis à visiter le pays ; le vice-roi ne peut même être représenté à Kaboul que par un officier indigène, qui fait fonctions de chargé d'affaires. Toutes les démarches tentées pour obtenir l'autorisation de prolonger en Afghanistan les lignes ferrées ou télégraphiques de l'Inde ont abouti à des échecs. Récemment encore (1892) le gouvernement de Calcutta était obligé d'intervenir auprès de l'émir pour l'empêcher de faire occuper des points situés sur la frontière orientale de l'Afghanistan et faisant partie de la zone d'influence anglaise. Enfin Abdourrhaman déclinait sous un prétexte quelconque l'entrevue que lord Frédérick Roberts, commandant en chef de l'armée de l'Inde, lui offrait à Djellalabad.

Cependant, il semble que l'émir se rende suffisamment compte des dangers qui le menacent du côté de la Russie. En 1892, la presse anglaise a fait grand bruit d'une sorte de memorandum attribué à ce souverain et dont la traduction a été reproduite par la *Bombay-Gazette*. Dans ce document, qui aurait été écrit en 1886, Abdourrhaman cherche à établir que l'intérêt évident de l'Afghanistan est de s'allier à l'Angleterre plutôt qu'à la Russie. Il ne fait point de cette alliance une affaire de sentiment ; à ses yeux, elle est imposée par des considérations purement matérielles. L'Afghanistan pourrait-il demeurer neutre entre ces deux pays? Evidemment non, car si les Russes veulent envahir l'Inde, ils traverseront nécessairement les terres afghanes. Dans ce cas, deux éventualités pourront se présenter : ils désarmeront les Afghans, ce qui réduira ceux-ci à l'esclavage, ou ils s'en feront des alliés, et alors l'Afghanistan aura à supporter tout le poids de la lutte. Il succombera sous le poids des troupes d'occupation qui épuiseront un pays aussi stérile, presque toujours exposé à la famine. Des difficultés incessantes en résulteront entre les Afghans

et les Russes. Bref, pour conquérir l'Inde, la Russie dev d'abord détruire ou soumettre entièrement les Afgha Au contraire, l'émir admet qu'ils n'ont rien à redouter Anglais.

On voit combien est complexe le problème des rappo de l'Afghanistan avec l'Angleterre et avec la Russie. l Afghans tiennent à leur indépendance, ils ont la haine l'étranger, mais, pour l'instant, ils redoutent plus enc la Russie que l'Angleterre. C'est l'unique raison qui po rait guider leurs préférences dans une guerre à venir.

Comme l'Afghanistan, le Baloutchistan est surtout bité par des peuplades d'origine aryenne, mais il s'y ajouté des éléments turkmènes ou arabes. On y rencon aussi des tribus aborigènes : ainsi, les Brahoui du Balc chistan central sont de race dravidienne, de même que habitants du sud de l'Indoustan. Au contraire, les Dehv ou Dekkan (paysans) sont sortis de la même souche i nienne que les Tadjik de l'Afghanistan et du Turkesta

Aussi bien que les Afghans, les Baloutches sont en r jorité musulmans sunnites. Mais leur organisation pol que diffère beaucoup de celle de leurs voisins du nor tandis que les Afghans forment une infinité de petites ré bliques démocratiques, les Baloutches ont des tendan aristocratiques et féodales. Ils se sont groupés autour d petit nombre de chefs influents (1). Le souverain act du pays, le khan de Kelat, n'est que le plus puissant ceux-ci. Pensionné depuis 1854 par le gouvernement l'Inde, auquel il a reconnu le droit de tenir garnison d ses Etats, il n'exerce plus qu'une autorité nominale.

Le Baloutchistan est donc un simple appendice de l'In sa partie nord-est, celle qui touche au chemin de fer Sibi à Tchaman, est même devenue une province anglai récemment agrandie aux dépens de la zone frontière c

(1) *Across the Border*, Edward E. Oliver, 1890.

sépare l'Inde des états proprement dits de l'émir Abdourrhaman (1).

La partie de la Perse qui confine à l'Afghanistan est également habitée par des populations de races diverses. Aux éléments iraniens (Persans, Sartes, Tadjiks, Parsivans) sont venus se mêler d'autres groupes ethniques. Ainsi le Khorassan renferme une forte proportion de Turcs ou de Turkmènes. Le cours inférieur de l'Atrek divise en deux parties le pays des Yomout-Turcomans; la région nord appartient à la Russie, celle du sud à la Perse. Cette dernière province est à peine soumise : en 1888-1889, il s'y produisit une révolte qui exigea l'envoi d'un corps d'environ 13.000 hommes. D'après M. Curzon, ces derniers firent preuve de la plus insigne lâcheté. On peut rappeler à ce sujet qu'à l'époque où les Turkmènes dirigeaient encore des incursions fréquentes dans le territoire du Khorassan, parfois, dès l'apparition de leurs adversaires, les Persans jetaient leurs armes, tendaient les mains à la corde et liaient eux-mêmes leurs compagnons pour être traînés avec eux à une captivité pire que la mort (2).

Vers Boujnourd et Kouchan sont fixés des Kourdes venus du nord-est de la Perse et qui ont jadis été transportés sur cette frontière pour servir de barrière vivante aux *alamanes* (incursions) turkmènes. Au sud du Khorassan, les confins de la Perse et de l'Afghanistan sont habités par différentes tribus de race mixte, nominalement soumises au shah ; la plus importante, celle des Timouri, est d'origine arabe ; les Hazari sont des Tartares ; au contraire les Djamshidi appartiennent à la souche iranienne. La majorité de ces peuplades est sunnite comme les Turkmènes, les Afghans.

---

(1) Elle a été accrue du pays de Kaker et des vallées de Khitraï. Le Baloutchistan anglais est partagé en deux districts : Pishin et Thal-Chotiali. Le khan de Kelat vient d'être déposé par le gouvernement de l'Inde, en raison de sa cruauté, et remplacé par son fils (1893).

(2) Curzon, *Persia and Persian Question;* E. Reclus.

et les Baloutches, c'est-à-dire hostile aux chiites qui dominent presque exclusivement en Perse.

Contrairement aux pays qui viennent d'être étudiés, le Turkestan est surtout habité par des populations d'origine touranienne; les Aryens se sont bornés à y établir des colonies.

Le principal élément de la population est constitué par les Turkmènes, qui sont, avec les Kirghiz, les représentants les plus nombreux de la race turque dans les plaines aralo-caspiennes. Leur constitution en tribus, en hordes, en clans ou groupes de familles rappelle celle des Afghans. Mais, à l'inverse de ceux-ci, ils sont surtout nomades; quelques-uns seulement sont devenus sédentaires en se mélangeant aux Sartes ou aux Ouzbegs. Comme les Afghans, ils ont un goût passionné pour l'indépendance; ils sont musulmans sunnites comme eux.

Les Kara-Kalpaks ou Bonnets-Noirs, qui habitent certaines parties du Zerafchan, du bas Oxus et des rives de la mer d'Aral, sont des peuplades intermédiaires entre les Turkmènes et les Kirghiz. Leurs caractères généraux participent de ces deux races.

Quant aux Kirghiz, ils sont divisés à l'infini, encore plus que les Turkmènes. Sunnites comme eux, mais avec une extrême tiédeur, ils ont des goûts moins belliqueux, mais la même passion pour l'indépendance. Ils sont répartis en deux groupes principaux : les Kazaks, qui habitent surtout les plaines aux confins de la Sibérie ef du Turkestan, et les Bours ou Kirghiz Noirs du Thian-Shan. Ces derniers sont représentés par quelques groupes de tentes sur le Pamir et dans les montagnes du Zerafchan ou du Sir Daria; ils se rapprochent plus des Mongols que les autres Kirghiz.

Les Ouzbegs, dont il a été parlé déjà à propos de l'Afghanistan, sont des Turco-Tartares comme les Kirghiz. Ils parlent également un dialecte turc, le djouigour ou le djagataï

mais de nombreux croisements avec des éléments iraniens ont modifié leurs caractères ethniques et leur mode d'existence : on peut dire qu'ils établissent un lien entre les Turkmènes nomades et les Aryens sédentaires.

Les Sartes sont aussi le produit de mélanges entre les populations iraniennes et touraniennes, mais le premier de ces éléments y domine ; ils sont sédentaires et leur nombre s'accroît beaucoup plus rapidement que celui des Ouzbegs ou des Turkmènes.

Enfin la race aryenne plus ou moins pure est représentée par les Tadjiks ou Parsivans, qui diffèrent peu des

Persans, et par des Galtchas, montagnards du Pamir, du Ouakkan, du Badakshan. Tous sont sédentaires; les Galtchas ont subi moins de mélanges que les Tadjiks.

Politiquement la plus grande partie du Pamir se rattache à la province russe du Ferghana ou à l'état de Bokhara, vassal de la Russie. Les trois petits pays du Chignan, du Rochan et du Darwaz, qui occupent les hautes vallées de l'Amou-Daria, ont été récemment rattachés au Bokhara. La partie sud du Pamir confine au Ouakkan et au Kandshout, c'est-à-dire à des états tributaires de l'Afghanistan et du Kashmir. Enfin la Chine élève des prétentions sur toute la partie orientale de ces hauts plateaux. On voit que, si déshérités, si inhospitaliers qu'ils soient, leur situation aux confins de trois grands empires fait qu'on s'en dispute jalousement la souveraineté.

En juillet 1892, un corps de troupes russes, parti du Ferghana et dans lequel figuraient deux batteries de montagne, y a pénétré, sous le commandement du colonel Yanoff. Le colonel Grombtchevski, qui venait d'être nommé gouverneur d'Osh, y demeura avec une réserve, de manière à pouvoir soutenir le corps principal s'il était attaqué. Quant à Yanoff, il partagea ses forces en trois colonnes : l'une se dirigea sur Somatash, près du Yeshi-Koul, et là se heurta aux Afghans qu'elle repoussa : une autre marcha sur Ak-Tash, près de Tashkourgan, et obligea les Chinois à évacuer cette région : la troisième semble avoir atteint Langar-Khisht, près de Kala-Pendj, dans le Ouakkan.

Un moment on crut que le colonel Yanoff hivernerait sur le Pamir, mais il se retira dans la vallée du Mourghab, après avoir laissé un détachement sur les hauts plateaux. D'après la presse anglaise, ce dernier aurait beaucoup souffert de son hivernage.

Les Anglais, et notamment M. Littledale dans une conférence à la Société royale de géographie, assurent que les Russes auraient ainsi violé les territoires afghans et

chinois. La frontière sino-afghane passerait à 24 kilomètres environ à l'est de Somatash, à Bourzoula-Djaï. Les régions soumises aux influences russe et anglaise seraient donc séparées par une bande de territoire appartenant aux Afghans et aux Chinois. Il est aisé de comprendre que les Russes désirent être en contact immédiat avec les principautés vassales de l'Inde et que les Anglais s'y refusent obstinément. Ils voudraient même associer les Chinois à leurs protestations et former avec l'Afghanistan et la Chine ce qu'un de leurs écrivains appelait récemment « la Triple Alliance asiatique... (1). Il est de la plus haute importance, ajoute le même auteur, que l'Angleterre soit en bons termes avec la Chine. Les deux nations ont dans la Russie un adversaire commun, et le plus sage pour elles est de s'unir pour lui résister ». La même idée se retrouve dans un grand nombre de publications anglaises ; on peut dire qu'elle domine toute la politique de l'Angleterre en Extrême-Orient. Reste à savoir si les Chinois sont disposés à jouer, au profit des Anglais, le rôle de « tampon protecteur », dévolu actuellement aux Afghans.

En résumé, la région qui fait l'objet de cette étude est habitée par des races d'origine très variée, où les éléments mongols, turco-tartares, persans, hindous, aborigènes, se sont confondus de la façon la plus inextricable. Parmi ces populations divisées à l'infini, aucune race n'a acquis une prépondérance incontestée. Il ne saurait donc exister de nation fortement organisée au Turkestan, en Afghanistan, au Baloutchistan, dans le nord-ouest de l'Inde. Il n'y a même pas dans ces pays d'esprit de nationalité qui puisse entraver une conquête : c'est ce qui explique la facilité avec laquelle les invasions venues de l'ouest, du centre et du nord de l'Asie ont presque toujours pénétré en Hindoustan.

---

(1) *Quarterly Review*, octobre 1892.

IV

LES ROUTES ET LES COLS

Routes du Pamir. — Routes du Kashmir. — Cols de l'Hindou-Kouch. Cols du Paropamisus. — Routes de Herat à Kandahar. — Routes transversales de l'Afghanistan. — Route de Pechaver à Kaboul. — Col du Khalber. — Route du Kourram. — Route du Gomoul. — Route du Bolan.

Les principales voies de communication qui traversent la région afghane sont celles qui se dirigent du nord-ouest au sud-est, c'est-à-dire du Turkestan russe vers l'Inde. Comme on doit s'y attendre d'après la configuration du sol, elles sont d'autant plus difficiles qu'on se rapproche davantage du Pamir.

La partie des frontières nord-ouest de l'Inde qui est la plus voisine du territoire russe est aussi la moins abordable. Une distance inférieure à 100 kilomètres sépare la pointe nord-ouest du Kashmir de l'extrémité sud-est du pays de Bokhara (1), mais l'intervalle est occupé par l'une des régions les plus difficiles de la terre : elle n'est traversée que par des sentiers muletiers, impraticables pendant une grande partie de l'année.

Trois cols mènent du Ferghana au Pamir : celui de Tengiz-Beï, au sud-est de Marguilane, ceux de Taldik et de Terek à l'est. Le dernier est le seul qui soit pratiqué par

---

(1) D'après la carte de *Central Asia*, par Keith Johnston.

les caravanes en hiver; c'est aussi le plus long à franchir. La passe de Taldik, que M. Bonvalot suivit au mois de mars, est fort difficile, même au printemps (1). Après avoir traversé les chaînes parallèles de l'Alaï et du Trans-Alaï, on longe le Kara-Koul (lac Noir), à 4.020 mètres d'altitude, et on débouche dans la vallée de l'Ak-Sou (l'Eau Blanche), le principal des cours d'eau dont la réunion forme l'Oxus. De là, deux passages conduisent vers l'Indus. Le col de Kilik (3.900 mètres) relie le Tagdoumbash-Pamir à la vallée de la Hunza, qui débouche elle-même en aval de Gilgit. La passe de Baroghil, entre l'Ab-i-Pendjeh et le Kashkar ou Yarkand, est plus facile d'accès. D'après la carte d'Afghanistan publiée en 1891 par l'*India Survey Office*, elle n'aurait que 3.115 mètres d'altitude. Le major général Biddulph assure même qu'on pourrait la franchir en voiture. Un autre col, celui de Darkot, haut de 3.750 mètres, relie la passe de Baroghil au Yasin, c'est-à-dire les vallées du Yarkand à la rivière de Gilgit.

Parmi les cols situés plus à l'ouest entre le Yarkand et l'Ab-i-Pendjeh, le moins difficile est celui de Rich ou de Djanali (4.175 mètres). Mais son importance militaire est moindre que celle des précédents, car il conduit dans l'une des parties les plus difficiles et les moins connues de l'Afghanistan (2).

Quant aux voies transversales qui coupent le Pamir de l'ouest à l'est, la plus importante paraît être celle qui relie le Badakshan à Yarkand, par Tashkourgan. C'est peut-être celle que suivit Marco Polo dans son célèbre voyage.

En somme la traversée du Pamir entre le Ferghana ou

---

(1) Bonvalot, *Du Caucase aux Indes par le Pamir.*

(2) C'est sans doute la Djanali-Pass que suivirent en 1848 deux officiers anglais, Winterbottom et Vans Agnew. D'après Drew (*Kashmir and Jummoo territories*), elle serait complètement fermée aux animaux de charge dès la fin d'octobre et, pendant deux mois, tout trafic y serait impraticable.

le Bokhara et le Kashmir doit être considérée comme des plus pénibles. Il suffit de rappeler que l'altitude moyenne de ces vastes plateaux avoisine 4.000 mètres. De plus les difficultés d'alimentation y sont extrêmes (1).

Les routes qui convergent du Ouakkan ou du Pamir vers le Kashmir aboutissent à Gilgit, point dont nous avons déjà signalé l'importance, et qui est relié au reste du bassin de l'Indus par des voies plus faciles que celles conduisant vers l'ouest. Deux d'entre elles vont de Gilgit à Srinagar; l'une, par Poukarkot, toujours mauvaise pour les bêtes de somme, est complètement impraticable de novembre à mai; elle traverse deux cols dont l'altitude dépasse 3.900 mètres, le Radjiangan (3.933^{m}) et le Kamri (4.386^{m}).

L'autre route, qui passe par Bourzil et par la Dorikoun-pass (4.500), est fermée pendant cinq mois aux mulets; en hiver, elle n'est praticable aux piétons qu'au prix de sérieux dangers (2). On s'occupe actuellement de construire une route carrossable de Srinagar à Gilgit. De Boundipoura à Gilgit, sur une longueur de 215 milles, 40 milles ont été ouverts en 1890. La passe la plus élevée est celle de Hatou-Pin, qui dépasse 3.300 mètres. L'Indus sera traversé par un pont suspendu à Boundji, où il n'y a actuellement qu'un bac.

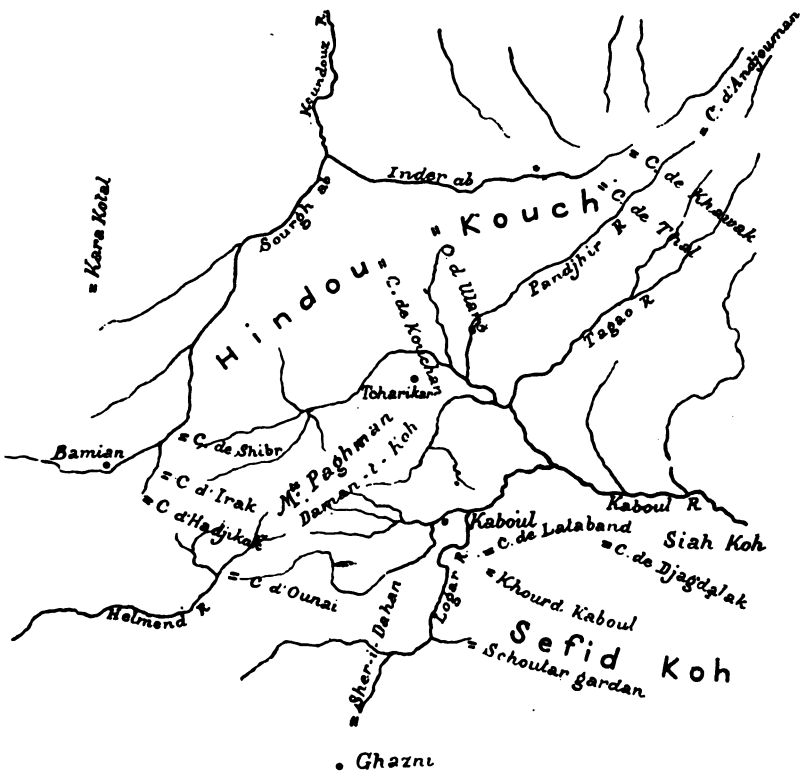
Les communications entre le Kashmir et le Pandjab ne sont guère moins difficiles. Jusqu'en ces derniers temps, il n'existait aucune route carrossable reliant ces deux pays; la meilleure, celle de Rawal-Pindi à Srinagar, par Abbottabad et Mouzaferabad, était un chemin muletier, ouvert, il est vrai, en toutes saisons. Les cinq autres étaient beau-

---

(1) D'après M. E. Reclus, le Baroghil aurait 3.660 mètres d'altitude. M. Bonvalot, qui traversa le Pamir du Ferghana au Kashmir, par Mastoudj, éprouva de très grandes difficultés. Il est vrai qu'il opéra cette traversée à la fin de l'hiver.

(2) Drew, ouvrage cité.

coup moins praticables (1). Mais, depuis 1889, une excellente route de montagne relie Kohala, sur la frontière du Pandjab, à Baramoula, point où le Djhilam devient navigable jusqu'au delà de Srinagar. Ainsi, à bref délai, il y aura des communications faciles entre le Pandjab et la



vallée de Gilgit, le poste avancé de l'Inde vers le Pamir et

(1) Drew, ouvrage cité : 1° de Djummoo à Srinagar, par Banihal; 2° de Djummoo à Srinagar, par Boudil; 3° de Bhimpar, près de Gouzerate, par Radjaori, à Srinagar; 4° de Djhilam, par Pounch, à Srinagar; 5° de Mari à Srinagar.

le Turkestan russe. De plus une voie ferrée relie déjà Djummoo, la capitale du Kashmir, avec le réseau de l'Inde. On étudie la construction d'une autre ligne, beaucoup plus importante, de Rawal-Pindi à Srinagar et à la tête de la vallée de Kashmir. Mais les difficultés seront considérables.

En résumé, il est permis d'affirmer que le faisceau de routes aboutissant au Kashmir et à l'Inde, par le Pamir et le Ouakkan, se prêterait difficilement au passage de colonnes d'une certaine importance. On ne pourrait guère tenter qu'une diversion par cette région.

Les voies de communication qui traversent l'Hindou-Kouch au sud-ouest des précédentes sont fort nombreuses et ont une importance plus grande. Pourtant la plupart sont de simples sentiers muletiers, dont certains atteignent une altitude très considérable. Ainsi, parmi les cols qui débouchent dans la vallée du Kashkar, figurent ceux d'Ishtirak, d'Agram, de Nouksan (5.185^{m}) de Khartaza, de Dora (5.032^{m} (1)); dans celle du Pendjhir, autre affluent de la rivière de Kaboul, les passes d'Andjouman, de Khawak (3.965^{m}), de Thal (2), de Zarya, de Yatoumak, d'Oumraz, de Schwa, de Bazarak, de Shakspal; dans celle du Parwan, les cols de Badjgah, de Sar, d'Oulang; dans celle du Ghorbend, ceux de Sar-Oulang, de Kouchan (4.575^{m}), de Gwalian, de Gwaziar, de Tchardarya, de Galahadj, de Farindjal et de Shibr. Le nombre des points de passage est donc très grand dans cette région.

De toutes les routes qui débouchent sur Kaboul à travers l'Hindou-Kouch, la plus importante est celle de Khoulm par « la porte » de Bamian. Elle franchit les monts Paghman à l'Ounaï-pass, puis la chaîne principale aux cols

---

(1) 4.800 mètres d'après d'autres auteurs.

(2) La meilleure d'après le sultan Baber; celle de Bazarak est la plus directe.

d'Arak (3.932m) ou d'Hadjigak (3.761m), qui débouchent tous deux du bassin de l'Helmend dans celui du Koundouz; la route de Kaboul traverse ensuite le col de Bamian (2.590m), et la Kara-Kotal (Passe Noire), à 3.500m; elle est difficile en hiver, mais dans la belle saison l'artillerie montée peut la suivre sans difficulté. Lors de la première guerre anglo-afghane, on a même fait franchir le col d'Hadjigak à des pièces de 18 livres.

Un troisième faisceau routier converge vers Herat, à travers les prolongements occidentaux de l'Hindou-Kouch; c'est celui qui a le plus d'importance au point de vue militaire, tant à cause des facilités qu'il offre à la marche de troupes nombreuses qu'en raison de la fertilité du pays dans lequel il a ses débouchés.

Une première route remonte le Mourgh-Ab à partir de Merv et du chemin de fer transcaspien, passe à Penjdeh, Bala-Mourgh-Ab, puis quitte cette vallée et se dirige vers celle du Heri-Roud par Kala-Nau et Kotal-i-Zarmast. Une autre se détache de la précédente près de Kala-Nau et descend directement sur Herat par Koushk; enfin, une troisième quitte la vallée du Mourgh-Ab à Ak-Tepe, remonte celle de son affluent, le Koushk, passe à Kara-Mene et se dirige sur Herat en coupant le Paropamisus près de Saïr-Kars. Elle est fermée par les neiges une grande partie de l'année.

D'après les notes de voyage du colonel Grodekof (1878), et bien que la hauteur moyenne du Paropamisus soit sensiblement inférieure à celle de l'Hindou-Kouch, aucune de ces routes ou plutôt de ces sentiers ne serait praticable pour des colonnes un peu considérables (1). Les vallées du Heri-Roud et du Tedjend sont suivies par des chemins beau-

(1) *Revue militaire de l'Etranger*, 2e semestre 1878, n° 552.
Voir également les *Excursions en Turkestan et sur la frontière afghane*, du lieutenant de Cholet, 1889.

coup moins difficiles; l'un des plus accessibles serait, d'après le colonel Malleson (1), celui de Herat à Khousan et à Sarakhs par Poul-i-Khatoun. Il franchit la passe de Zulfikar, très connue depuis le conflit russo-afghan de 1885.

De son côté, Sarakhs est relié par d'assez bons chemins avec Doushak et Merv, stations du chemin de fer transcaspien.

De Sarakhs à Kara-Kaleh, près de Khousan, la route de Herat est presque constamment doublée par une autre voie, qui suit la rive gauche du Heri-Roud sur le territoire persan. En outre, plusieurs sentiers la relient à la vallée du Mourgh-Ab, à travers les collines désignées parfois sous le nom de monts Barbouk. Les débouchés du Turkestan russe sur Herat peuvent donc être considérés comme relativement faciles. Ceux du Khorassan persan sur la même ville présentent les mêmes caractères. Herat est en effet relié à Meched par un chemin carrossable (2); quant à Meched, elle est unie à Doushak, c'est-à-dire au Transcaspien, par un sentier muletier. Un projet de voie ferrée entre ces deux points a même été établi par une société russe (3).

De Meched à Koushan, il existe un assez bon chemin qui met en communication les vallées du Heri-Roud et de l'Atrek. D'Ashk-Abad, l'une des stations du Transcaspien, à la frontière persane, les Russes ont construit une route de 12 mètres de largeur, que les Persans se sont obligés de continuer jusqu'à Koushan, aux termes de la convention de 1881 (4). D'après M. Curzon, les travaux auraient été activement poussés sur le tronçon persan, et les pentes

---

(1) *Herat, the Garden and Granary of Central Asia.*

(2) Docteur Heyfelder, *Transkaspien and seine Eisenbahn.*

(3) Curzon, *Persia and Persian Question.*

(4) Celle qui a réglé la question des frontières du Turkestan russe et du Khorassan. D'après le *Times* du 14 octobre 1890, une voiture pourrait aller, dès maintenant, d'Ashk-Abad, par Kouchan, à Meched.

auraient été réduites à leur minimum dans toute la longueur de cette route, afin de permettre plus tard l'installation d'un chemin de fer à voie étroite ou d'un tramway à vapeur.

De toute façon, Herat peut être facilement mis en relation avec le Transcaspien, c'est-à-dire avec la Caspienne et la Russie d'Europe. On en fera plus loin ressortir les conséquences.

Quant aux routes conduisant de Herat à Kandahar, les renseignements publiés à leur égard sont loin de concorder. D'après le général Rawlinson, aucun pli de terrain ne mériterait le nom de colline sur tout ce parcours; le fourrage et les vivres y seraient, presque partout, en abondance et ne manqueraient nulle part. Au contraire, suivant une correspondance du *Times* (1), le pays qui s'étend de Herat à Kandahar serait montagneux et aride; on y trouverait fort peu d'eau, et celle que l'on rencontrerait ne serait pas toujours potable.

Des trois routes de Kandahar à Herat, l'une passe par Ouashir (2); une autre par Farah; une troisième enfin coupe la grande courbe de l'Helmend, se dirige sur le Seïstan, traverse Lash, la capitale de cette province afghane, et remonte sur Sebzewar, parallèlement à la frontière persane. Ces trois voies se réunissent à Girishk, pour aboutir à Kandahar après avoir franchi l'Helmend. Ainsi que nous l'avons indiqué, c'est en ce point qu'on a proposé de construire les fortifications destinées à couvrir Kandahar.

Les deux dernières de ces routes, quoique plus longues que la première, sont plus abondamment pourvues d'eau,

---

(1) 1er et 3 octobre 1878, rédigée d'après des renseignements dus à l'état-major général russe.

(2) Il existe deux itinéraires distincts pour celle-ci : l'un, décrit par le général français Ferrier, passe par Hadji-Ibrahim; l'autre, décrit par l'Anglais Conolly, par Djambouran.

de fourrage et de bois. On considère surtout celle de Lash comme préférable (1).

Dans tous les cas, la marche d'une armée de Herat sur Kandahar et réciproquement ne présenterait pas de difficultés insurmontables.

Avant d'étudier les débouchés qui conduisent de l'Afghanistan dans l'Inde, il est bon de donner un aperçu des communications transversales qui relient les diverses voies existant entre le Turkestan et l'Afghanistan.

De Herat à Maïmene, dans le bassin de l'Oxus moyen, il y a deux routes : celle de l'ouest, la plus courte et la moins difficile, traverse un pays fertile et bien peuplé ; elle serait, dit-on, praticable à l'artillerie montée ; celle de l'est, au contraire, suit un col fort difficile.

De Maïmene part une route qui prolonge les deux précédentes jusqu'à l'extrémité orientale de l'Afghanistan, par Balkh, Khoulm, Koundouz et Faïzabad. Entre Maïmene et Khoulm, elle est praticable aux voitures. Il serait donc possible d'établir, au nord de l'Hindou-Kouch, des communications transversales entre les colonnes opérant à la fois sur Herat, sur Kaboul et sur les vallées de Tchitral ou de Gilgit, c'est-à-dire suivant les trois lignes d'invasion de l'Afghanistan.

Une autre voie, située en partie au sud de l'Hindou-Kouch, celle de Herat à Kaboul par Tarsi, Shiniyah, Khanahoudi, Bamian, serait moins avantageuse. Cette route, qui franchit sur plusieurs points la crète de l'Hindou-Kouch, est néanmoins assez abordable pour que le sultan Baber ait pu la suivre aux mois de décembre et de janvier.

Enfin, une dernière route relie Kaboul au troisième sommet du triangle stratégique afghan, Kandahar. Cette

(1) Journal *of the R. U. S. Institution*, tome XXIV, page 651, d'après le major général Biddulph.

route, l'une des meilleures de l'Afghanistan, est d'un parcours facile, au moins pendant la belle saison. Cependant, le col de Sher-i-Dahan, qu'elle traverse entre Ghazni et Kaboul, est obstrué par les neiges durant quatre mois et ne peut être franchi que par des piétons. Les deux vieilles places de Kelat-i-Ghilzaï et de Ghazni sont supposées la défendre.

Un grand nombre de chemins plus ou moins praticables relient l'Afghanistan à l'Inde. Le principal, au nord, est celui de Pechaver à Kaboul, par le col du Khaïber, qui a joué un si grand rôle dans les guerres anglo-afghanes.

En sortant de Pechaver, cette route se dirige sur le fort de Djamroud, où elle quitte le territoire anglo-indien; elle s'y bifurque. La branche principale se prolonge directement vers l'ouest et l'autre suit une vallée plus au sud. Ces deux chemins se réunissent de nouveau à l'est du vieux château-fort afghan d'Ali-Mesdjid, qui s'élève sur une roche isolée et ferme l'entrée d'un passage nommé Kafir-Tangi (Défilé des Infidèles); un fortin en flanque les abords.

La route s'engage ensuite, sur une étendue de 53 kilomètres, dans le défilé du Khaïber proprement dit, dont le sommet, qu'elle franchit pour redescendre vers la rivière de Kaboul, est à une altitude de 1.030 mètres, supérieure de 675 mètres à celle de Pechaver. Elle atteint, près de Loï-Daka, la vallée du Kaboul-Daria, qu'elle suit sur 25 kilomètres, et se bifurque de nouveau à Bassoli. La branche du nord, seule carrossable, passe au pied de la vieille place afghane de Djellalabad; celle du sud, beaucoup moins praticable, coupe plusieurs contreforts du Sefid-Koh et vient rejoindre la première à l'est de Gandamak.

La route du Khaïber se dirige ensuite vers Djagdalak, en traversant les monts Karkatscha par une seconde passe considérée jadis comme très difficile et beaucoup améliorée depuis; elle débouche dans la plaine de Kaboul après

avoir franchi le col de Lataband. Deux sentiers partant de Djagdalak permettent de tourner ce dernier tronçon, l'un par le col de Tschinar, l'autre par celui de Sokhta. Ils se réunissent à l'est du defilé de Haft-Kotal (Les Sept Passes), gardé par le château-fort de Djabar, et rejoignent la route directe en passant près de Khourd-Kaboul, qui donne souvent son nom à cette voie.

Un certain nombre d'autres sentiers permettent de tourner le col du Khaïber, le plus difficile de ceux franchis par la route du même nom entre Djamroud et Loï-Dakka. Les principaux sont, en allant du sud au nord : la passe de Takhtara, qui débouche de Pechaver vers Lalabeg, sur le Khaïber, à l'ouest d'Ali-Mesdjid ; celle d'Abkhama, qui part du fort anglais de Michni, sur la rivière de Kaboul, et aboutit à Loï-Dakka ; le chemin d'Abazaï, qui quitte au fort de ce nom la vallée du Swat, et aboutit également près de Loï-Dakka. De cette énumération, il ressort évidemment que le défilé du Khaïber est susceptible d'être aisément tourné par le nord. Mais il convient d'ajouter que ceux de ces sentiers qui longent ou traversent la rivière de Kaboul sont impraticables dans la saison des pluies, lorsque ce cours d'eau, sujet à des crues subites d'une extrême violence, remplit entièrement les gorges qu'il traverse.

Pendant la dernière guerre d'Afghanistan, les Anglais avaient considérablement amélioré la route du Khaïber. Depuis leur retraite, l'émir s'est engagé à la maintenir en bon état et il paraît avoir tenu ses promesses. On peut donc admettre qu'une voie praticable prolonge jusqu'à Kaboul le *trunk*, c'est-à-dire la grande route militaire longue de 2.500 kilomètres, qui va de Calcutta à Delhi et Pechaver en longeant les avant-monts de l'Himalaya.

Parallèlement à la route du Khaïber court celle du Kourram, au sud du Sefid-Koh ; elle met en communication Kohat, Bannou et Dera-Ismaïl-Khan avec Kaboul et Ghazni, par Thal.

De Pechaver, elle se dirige vers Kohat en longeant le fort Mackeson; puis elle atteint à Thal la vallée du Kourram, où elle est rejointe par une autre voie venant de Bannou et de Dera-Ismaïl-Khan, c'est-à-dire de l'Indus. Elle suit quelque temps le Kourram, passe au col de Darwaza, au pied du château-fort de Kourram, traverse la passe de Païwar-Kotal à 2,125 mètres d'altitude, celle de Shoutargardan qui dépasse 3,900 mètres, et tourne brusquement au nord pour atteindre Kaboul par la vallée du Logar; des sentiers la mettent en relation avec Ghazni. En hiver la partie moyenne de cette voie est souvent encombrée par les neiges.

La route du Kourram a été suivie par le général sir Frederik Roberts lors de l'invasion de l'Afghanistan en 1878. Les deux autres colonnes anglo-indiennes s'étaient engagées sur les routes du Khaïber et du Bolan.

La route de Tochi, de Bannou à Ghazni, par le Djardran, est moins connue que la précédente; toutefois, on la considère comme praticable. Elle se relie par le Dwa-Gomoul avec la suivante.

La route du Gomoul, qui fait communiquer Dera-Ismaïl-Khan et Ghazni, est la principale des artères commerciales entre l'Afghanistan et l'Inde. Elle est surtout fréquentée par les Povindah, colporteurs afghans dont les bandes armées descendent chaque année vers l'Indus, suivies d'immenses caravanes de femmes et d'enfants, de bétail et d'animaux de bât.

La vallée secondaire du Zhob, qui débouche dans celle du Gomoul, attire depuis plusieurs années l'attention des Anglais. Son importance particulière tient à ce qu'elle met en communication les routes du Draband, du Gomoul et de Tochi avec celle de Soukkour à Kandahar. Des expéditions ont eu lieu dans cette région en 1889 et en 1891. De plus, à la suite des opérations entreprises en 1889, un fort a été construit à Apozaï, près du débouché ouest de la

passe du Draband. On fait prévoir également la construction d'une voie ferrée qui suivra la vallée du Zhob pour aller de Dera-Ismaïl-Khan vers le plateau de Pishin.

De Dera-Ghazi-Khan, plusieurs chemins remontent les hauts plateaux afghans : le plus important est celui de Chotiali-Thal, qui aboutit à la route de Kandahar entre Quetta et Tchaman. Il est assez praticable pour qu'une armée de plus de 100.000 hommes ait pu le suivre au XVIIe siècle (1).

Enfin, la dernière et la plus importante des routes qui débouchent de l'Afghanistan sur l'Indus est celle de Shikarpour à Kandahar. Après avoir traversé le désert de Katchi-Gandava, elle se bifurque à Sibi; la branche du nord traverse la passe de Harnaï (2.013 mètres); celle du sud, la meilleure, suit le défilé de Bolan (1.769 mètres) et passe par Guelta. Ces deux branches se réunissent au sud-est de Tchaman et traversent à 2.240 mètres d'altitude le col de Khodjak, dernier obstacle à franchir avant d'atteindre Kandahar.

Un grand nombre de sentiers remontent de l'Indus au Baloutchistan; le plus praticable est celui de la Moula-pass, qui longe la Gandava et atteint Kelat, la capitale baloutche. Des chemins latéraux le mettent en relation avec la route de Kandahar.

On peut se rendre compte par cette rapide énumération que le système du Souleïman-Dagh, relativement facile à traverser dans un grand nombre de directions, est pour l'Inde un rempart de valeur tout à fait problématique. Au contraire l'Indus, sur lequel il n'existe que deux points de passage permanents, les ponts-viaducs d'Attok et de Soukkour, tous deux couverts par des têtes de pont ainsi que

(1) Celle de Dara-Shonkoh, fils de l'empereur Shah-i-Jahan (1653). Le sultan Baber paraît avoir suivi, sinon cette route, du moins l'une de celles débouchant sur Dera-Ghazi-Khan.

par les places de Pechaver et de Quetta, l'Indus, disons-nous, constitue une barrière beaucoup plus facile à surveiller et à défendre. Si des considérations autres que celles purement militaires ne devaient être pesées en pareil cas, les Anglais auraient avantage à s'établir le long de ce grand fleuve pour couvrir leurs possessions de l'Inde. Mais nous verrons qu'il n'en est pas ainsi.

V

LES VOIES FERRÉES

Le Transcaspien. — Ses prolongements. — Son importance. — Chemins de fer russes. — Chemins de fer de l'Inde. — Lignes en projet. — Ligne de Pechaver à Kaboul. — Ligne de Tchaman à Kandahar. — Chemins de fer de la Turquie d'Asie. — Route de l'Inde par le Canada.

Outre les routes qui viennent d'être citées, un certain nombre de voies ferrées donnent plus ou moins directement accès au territoire afghan ; d'autres sont projetées et l'ensemble aurait à jouer un rôle important dans la défense ou l'attaque éventuelle des frontières nord-ouest de l'Inde.

L'un des chemins de fer les plus importants, à cet égard, est l'œuvre du général Annenkof, le Transcaspien. Construit à voie unique, à l'écartement normal des lignes russes (1^m 524), il quitte le littoral de la Caspienne à Ouzoun-Ada, s'infléchit au sud-est en longeant le pied des montagnes du Khorassan et se dirige ainsi, à peu près en ligne droite, jusqu'à Doushak. Il s'éloigne ensuite de la frontière afghane en décrivant une courbe au nord-est, passe à Merv, traverse l'Amou-Daria près de Tchardjoui et se termine provisoirement à Samarkande, après un trajet total de 1.352 verstes (1).

Malgré les difficultés spéciales qu'a présentées sa construction à travers les sables du Kara-Koum, le Transcaspien se prêterait à faire mouvoir des troupes d'effectif con-

(1) La verste vaut 1.067 mètres.

sidérable, si l'eau douce y était plus abondante. En effet, la pente générale de la ligne ne dépasse pas 0m 006 de Kizil-Arvat à l'Amou-Daria, et 0m 002 de l'Amou à Samar-

kande. De plus ses courbes sont à grand rayon, ce qui permet à la vitesse normale d'y varier de 15 à 50 verstes à l'heure, pour des trains souvent très longs.

Entrepris dans le but de faciliter le ravitaillement et les communications des troupes russes du Turkestan, le Transcaspien a pris un caractère offensif de plus en plus accentué, à la suite du conflit russo-afghan de 1885. D'a-

près M. Curzon, on peut le considérer actuellement comme une menace permanente pour l'Afghanistan et, par suite, pour l'Angleterre (1). Ce fait deviendra encore plus évident à l'avenir, lorsque les améliorations prévues auront été apportées à l'œuvre du général Annenkof et que les prolongements dont la construction est prévue seront en exploitation. Parmi eux figure la ligne de Molla-Kara à Krasnovodsk, qui est destinée à doter le Transcaspien d'un nouveau terminus vers l'Europe. Molla-Kara est la deuxième station après Ouzoun-Ada ; Krasnovodsk est un port de la Caspienne, beaucoup mieux placé que celui d'Ouzoun-Ada, qui est situé au fond d'une baie encombrée par les sables, si bien que le tirant d'eau des navires ne peut y dépasser 9 pieds et demi (2). Cette raison a déjà conduit, en 1886, à l'abandon de Michaïlovsk qui avait été quelque temps la tête de ligne. Au contraire Krasnovodsk ou Kizil-Sou (Eau Rouge) est située à l'entrée même de la baie ; le tirant d'eau y est sensiblement supérieur. Mais l'eau douce y fait presque absolument défaut.

La construction d'un autre prolongement du Transcaspien de Samarkande à Tashkend est également décidée depuis 1893. L'ouverture de cette section facilitera beaucoup les communications entre le Ferghana, le district du Sir-Daria, celui de Semiretchensk d'une part, le cours moyen de l'Oxus, le Mourgh-Ab ou le Heri-Roud de l'autre.

Il avait aussi été question de construire un embranchement de Tchardjoui à Kerki, sur l'Amou-Daria, non loin de la frontière afghane. Mais ce projet paraît avoir été abandonné, du moins provisoirement. D'ailleurs les Russes n'ont pas renoncé à améliorer la navigation de l'Oxus, malgré les obstacles de son lit, encombré de bancs de sa-

---

(1) Curzon, *Russia in Central Asia.*

(2) Heyfelder, *Transkaspien und seine Eisenbahn.*

bles qui se déplacent constamment (1). Dans le cas où ils y réussiraient, l'embranchement de Kerki perdrait beaucoup de son utilité. D'ailleurs, comme nous l'avons dit, on étudie en ce moment (mars 1893) la possibilité d'unir l'Amou-Daria et la Caspienne, peut-être en se servant de l'ancien lit de ce fleuve. Si les projets qui ont été établis devaient aboutir au résultat souhaité, c'est-à-dire à permettre de remonter en steamer de la Caspienne aux frontières afghanes, les dépenses nécessaires ne paraîtraient certes pas trop considérables.

D'autres projets consisteraient à construire une ligne entièrement nouvelle de Tashkend à Orenbourg, en reliant ainsi la capitale du Turkestan russe au réseau ferré de l'empire. Déjà la route entre ces deux points est fréquentée par de nombreuses caravanes.

On a proposé également de prolonger le Transcaspien vers Herat et Kandahar. Le général Annenkof avait conçu le vaste plan d'une ligne transeuropéenne reliant Paris à Soukkour, par Varsovie, Moscou, Bakou, Ouzoun-Ada, Doushak, Sarakhs, Herat et Kandahar. M. Lessar, l'ingénieur bien connu, avait reconnu la praticabilité de ce projet, au moins jusqu'à Herat. Il s'est, dit-on, rallié plus tard à une variante passant par Merv et Pendjeh (2). D'ailleurs l'hostilité de la Grande-Bretagne rendra long-

---

(1) Curzon, ouvrage cité ; les steamers *Czar* et *Czaritza* ont mis plus d'une semaine pour aller de Tchardjoui à Kerki, un peu plus de 200 kilomètres.

(2) Longueur des lignes projetées et des routes marines entre Londres et Calcutta (d'après E. Reclus) :

	Kilomètres.
Par Calais, Constantinople et Kandahar	9.120
Par Ostende, Varsovie, Bakou et Téhéran	9.800
Par Ostende, Varsovie, Orenbourg et Tashkend	10.800
Par Brindisi, Alexandrette et Bassorah	11.475
Par Brindisi, Suez et Bombay	12.000
Par le Cap	21.450

temps, sans doute, tout projet de ce genre purement spéculatif; ainsi que le dit M. Curzon, si le chemin de fer de l'Europe aux Indes devenait une réalité, « il y aurait à l'une des extrémités du tronçon russo-indien une petite armée britannique, appuyée par des troupes indigènes de fidélité douteuse et, à l'autre, une énorme armée russe ».

En ce moment, le matériel qui existe sur le Transcaspien est relativement peu important. D'après M. Curzon (1), il ne comporterait que 104 locomotives et 1.200 wagons de toute espèce. On aurait commandé en outre 15 locomotives et 86 wagons, dont 80 citernes destinées à l'approvisionnement de la ligne. Le manque d'eau serait, en effet, l'une des difficultés les plus sérieuses qu'on aurait à vaincre, s'il s'agissait de transporter de grandes masses de troupes.

Quoi qu'il en soit, l'importance actuelle du Transcaspien est indiscutable. Ainsi que nous le dit M. Curzon, « ce railway est, pour la Russie, une arme beaucoup plus puissante qu'une demi-douzaine de Geok-Tepe ou qu'une douzaine de Pendjeh. » Déjà, les marchandises russes remplacent celles de provenance anglaise dans l'Asie centrale, dans le nord de l'Afghanistan et de la Perse; l'influence du grand empire du Nord fait des progrès parallèles dans les mêmes régions. De leur côté, les Turkmènes de l'Asie russe exercent une puissante action de gravitation sur les peuplades de même origine, soumises à l'Afghanistan ou à la Perse; le Transcaspien rendra cette attraction plus sensible.

Enfin, vis-à-vis de la Perse, la même ligne constitue une

---

(1) *Persia and Persian question* (*Times* du 30 novembre 1889 au 11 mars 1890).

D'après l'ouvrage officieux du docteur Heyfelder (1888), ce total serait de 110 locomotives, 1.242 wagons de marchandises et 569 trucs découverts.

menace permanente ; elle rendrait singulièrement aisée la conquête du Korassan ; il suffirait que la Russie la voulût sérieusement (1).

L'importance militaire du Transcaspien ne pourra que s'accroître au fur et à mesure de l'achèvement du réseau ferré de la Russie. En ce moment, de Moscou à Samarkande, il existe deux lacunes : l'une entre Vladikavkas et Tiflis, l'autre pour la traversée de la Caspienne. La première sera comblée en partie par la construction d'un embranchement reliant Vladikavkas à Petrovsk, port de cette mer dont les glaces n'interdisent jamais l'accès ; une autre ligne projetée irait de Petrovsk à Derbend et à Bakou par le littoral de la Caspienne.

Quant à la traversée de cette mer intérieure, elle n'exige actuellement qu'une moyenne de huit heures, de Bakou à Krasnovodsk. Enfin, la construction du chemin de fer transsibérien (2) facilitera peut-être le rattachement du Transcaspien à l'extrémité orientale du réseau russe. Dès maintenant, cette ligne est en relation, par la Caspienne, avec un certain nombre de voies ferrées. Le railway de Poti et de Batoum à Bakou la relie à la Transcaucasie ; par le Volga, elle communique à Tsaritzin, à Saratof et à Samara avec tout le réseau ferré du nord et du centre de la Russie ; la ligne de Vladikavkas à Petrovsk la mettra en relation facile avec la partie sud de l'empire. Quoi qu'il en soit, dans l'état présent, le Volga n'étant navigable que pendant sept mois sur douze, la seule route permanente entre la Russie centrale et la Transcaspienne est celle

---

(1) Curzon, *Russia in central Asia.*

(2) D'après la *Revue militaire de l'Etranger* (1er semestre 1891, page 557), le tracé général du transsibérien paraît devoir être Slatooust, Tchéliaba, Kourgan, Ichim ou Petropavlosk, Omsk, Kolyvan, Tomsk, Atchinsk, Krasnoïarsk, Nijné-Oudinsk, Irkoutsk, Verkhné-Oudinsk, Tchita, Striétensk, Blagovietschensk, Khabarovka, Grafskaïa, Vladivostok.

d'Odessa à Batoum et à Bakou; elle peut toujours être coupée dans la mer Noire, éventualité qu'il faudrait nécessairement prévoir en cas d'hostilités entre la Russie et l'Angleterre.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le réseau ferré anglo-indien présente encore des lacunes importantes dans sa partie nord-ouest, celle qui fait face à l'Afghanistan (1). Actuellement, deux lignes de concentration seulement y aboutissent : la première vient de Calcutta par Cawnpore, Toundla, Ghaziabad, Delhi, Oumballa, Lahore, Rawal-Pindi, Attok et Pechaver. Elle est à l'écartement normal de 5 pieds 6 pouces (1^m,68, *l'irish Gauge,* normal dans l'Inde) sur tout son parcours. Elle n'est à deux voies que de Calcutta à Moghalsara, entre Allahabad et Ghazipour et sur des tronçons insignifiants.

La deuxième ligne traverse du sud au nord tout l'Hindoustan, en reliant Madras, Bombay, Ahmedabad, Adjmir, Bandikoui, Rewari, Firozpour, Raewind, Moultan, Shinshah, Bahawalpour, Soukkour, Ruk-Junction, Sibi, Quetta et Kila-Abdoulla. Elle est à écartement normal de Madras à Ahmedabad et de Firozpour à Kila-Abdoulla; partout ailleurs, elle est à voie d'un mètre (*metre-Gauge,* 3 pieds 3 pouces 37). Elle n'est à deux voies que de Lonavla à Virar, dans les environs immédiats de Bombay.

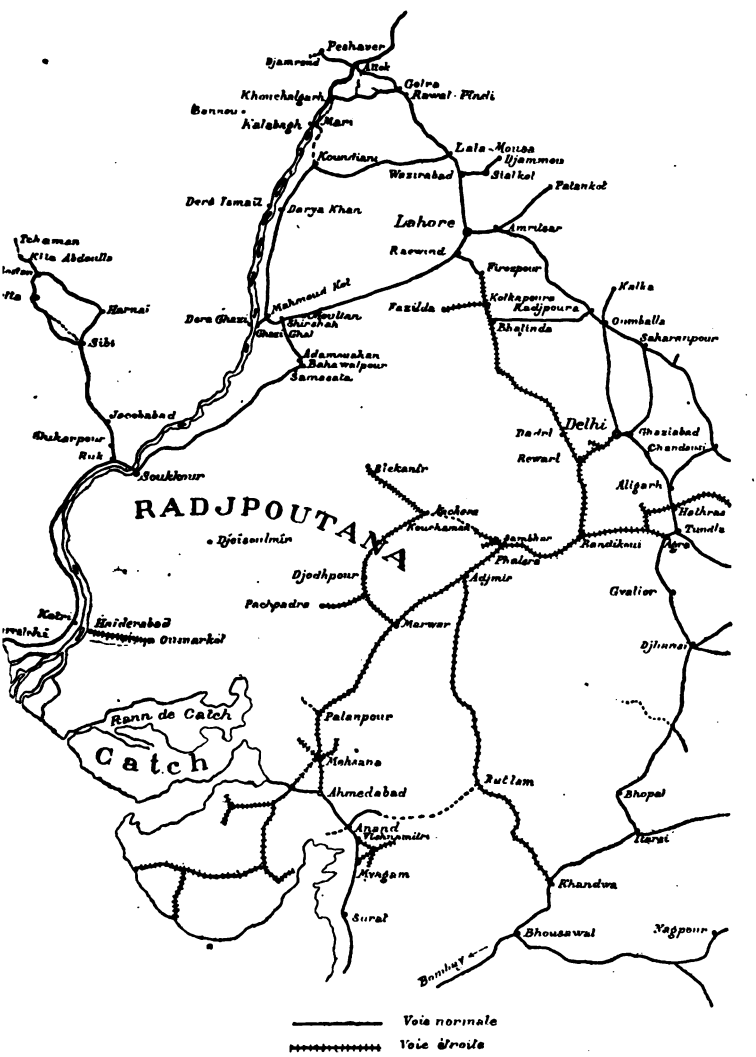
De ces deux lignes, la première est de beaucoup la plus importante, parce qu'elle dessert les principaux centres militaires de l'Inde, échelonnés comme nous l'avons dit déjà de Calcutta à Pechaver, au pied des contreforts de l'Himalaya.

En outre, un certain nombre d'embranchements pourraient jouer un rôle dans la défense de la frontière de l'Indus. Ce sont :

---

(1) Voir, dans la *Revue militaire de l'Etranger,* les *Chemins de fer du nord-ouest de l'Inde,* 1er semestre 1893.

Les lignes d'Amritsar à Patankot et d'Ouazirabad à Sialkot et à Djammou, qui débouchent toutes deux vers les limites du Kashmir et de l'Inde;



La ligne qui se détache à Golra de celle de Lahore à Pechaver, pour aboutir à Kouchalgarh sur l'Indus, point dont nous avons à plusieurs reprises signalé l'importance ;

Un second embranchement, parallèle au précédent, se détache à Lala-Mousa de la ligne Lahore-Pechaver, atteint la vallée de l'Indus à Koundiani et longe ce fleuve jusqu'à Mahmoud-Kot, à hauteur de Dera-Ghazi-Khan. Là, il se bifurque ; l'une de ses branches aboutit sur l'Indus, à Ghazi-Ghat ; une autre à Shirshah, près de Moultan, c'est-à-dire à la deuxième ligne de concentration citée plus haut ;

Enfin, de Ruk-Junction à Kourratchi, une ligne importante relie le réseau ferré de l'Inde à celui de ses ports qui est le plus rapproché du Royaume-Uni ; mais elle a été construite en dehors de toute préoccupation stratégique, sur la rive occidentale de l'Indus, ce qui pourrait singulièrement réduire sa valeur au cas d'une guerre anglo-russe.

Un certain nombre de ces lignes, celle de Soukkour à Quetta notamment, ont été construites hâtivement, sous la pression des circonstances. Aussi leur tracé laisse-t-il fort à désirer. On en a pourtant sensiblement amélioré différentes sections ces dernières années. Ainsi, on a réduit de 1/50 à 1/55 les pentes entre Sibi et Nasak, sur la ligne Soukkour-Quetta. La même opération a été faite sur le tronçon Lahore-Rawal-Pindi. On a construit des voies de garage, remplacé des rails, bref accompli nombre de travaux accessoires dans le but d'augmenter le rendement militaire de cette partie du réseau.

Pourtant, elle présente encore une lacune considérable, car aucune ligne ne traverse le Radjpoutana pour relier directement les provinces centrales et méridionales de l'Inde à la frontière nord-ouest. Toutefois, les Anglais travaillent activement à développer les lignes ferrées de cette région, et un certain nombre d'embranchements et

de lignes nouvelles sont à l'état de projet ou en construction.

Ainsi, malgré de très grandes difficultés techniques, on projette la construction d'une ligne destinée à desservir le Kashmir, jusqu'à présent resté en dehors du réseau ferré de l'Inde; elle se détacherait vers Rawal-Pindi de la section Lahore-Pechaver et se dirigerait sur Srinagar par Pundjar, Kohala et Baramoulla. Son but évident serait de faciliter la défense du Kashmir et de la vallée de Gilgit.

L'embranchement de Radjpoura à Bhatinda, qui existe actuellement, relie les deux lignes de concentration dont nous avons parlé. On projette de le prolonger jusqu'à Bahawalpour, ce qui doublerait la ligne Lahore-Moultan, tout en réduisant la distance entre Delhi et Quetta.

La construction de divers tronçons compris entre Koundiani, Mari, Gagan, sur la ligne de Rawal-Pindi à Koushalgarh, et Attok, sur celle de Lahore-Pechaver, permettra aux Anglais de disposer, entre Attok et Soukkour, d'une voie ferrée parallèle à l'Indus et reliant les deux grandes lignes de concentration dont on a parlé. En cas d'opérations militaires dans cette région, l'importance de son rôle serait considérable.

On a commencé la construction d'une ligne qui va de Phoulera à Bickanir, dans le désert Radjpoute, par Kouchaman-road et Kathera; des études ont été faites en vue de la prolonger jusqu'à Samasata, entre Moultan et Soukkour. En outre, d'autres tronçons la relient à Djodhpour, Pachpadra et Marwar. On a également ouvert les travaux d'une ligne à voie large reliant Palanpour, entre Ahmedabad et Adjmir, sur la ligne de Bombay-Lahore, et Haïderabad, sur l'Indus inférieur. Elle établirait des communications directes entre Bombay et Kourratchi, parallèlement au littoral, tout en donnant aux Anglais une nouvelle ligne de concentration débouchant sur l'Indus.

Enfin on a étudié un tracé de Phoulera à Rewari, qui

abrègerait sensiblement la distance entre Ahmedabad, Delhi et le réseau du nord-ouest, ainsi qu'une ligne longue de plus de 880 kilomètres, qui traverserait le Radjpoutana du nord-ouest au sud-ouest, par Delhi, Dadri, Djeïsoulmir-Oumarkot.

Ce dernier point est déjà relié à l'Indus par une section de la ligne en construction de Palanpour à Haïderabad.

Indépendamment des travaux et des études qui viennent d'être signalés, on a examiné la possibilité de construire un nouveau pont fixe sur l'Indus, dans l'intervalle des ponts-viaducs d'Attok et de Soukkour.

Quatre projets ont été étudiés à cet effet, mais l'autorité militaire a rejeté les deux premiers, parce que les emplacements proposés, Kouchalgarh et Kalabagh, sont trop rapprochés d'Attok. Restaient les deux autres, Dera-Ismaïl Khan et les environs de Dera-Ghazi-Khan. On s'est arrêté finalement à un projet qui consiste à rétrécir le lit de l'Indus près de Dera-Ismaïl-Khan, en lui laissant seulement une largeur de un kilomètre environ. On établirait ensuite un bac à vapeur sur le fleuve, en attendant que les observations recueillies permissent d'entreprendre la construction d'un pont. Plus tard on ferait de même à Dera-Ghazi-Khan, si la nécessité s'en manifestait.

Nous avons dit qu'une partie du réseau nord-ouest de l'Inde est à voie étroite d'un mètre, tandis que le reste est à voie normale ($1^m,68$). Cette situation est naturellement un obstacle au mouvement rapide des trains militaires aussi s'est-on occupé d'y remédier. On a porté à l'écartement de $1^m,68$ la plupart des voies situées dans le voisinage immédiat de la frontière. Cependant des lignes importantes sont encore à voie étroite : celles d'Ahmedabad à Firozpour d'Adjmir à Khandwa, par exemple. La plupart des embranchements projetés ou en construction seront à écartement normal, mais à voie unique, comme la très grande majorité des lignes de l'Inde. En 1886, pour l'ensemble de

celles-ci, il n'y avait que 1.300 kilomètres de double voie sur les directions Calcutta-Delhi-Bombay-Madras et Bombay-Calcutta. Cette proportion n'a pas sensiblement varié.

Les Anglais ont poussé deux lignes ferrées au delà de l'Indus : la première, très courte, d'Attok à Pechaver et à Djamroud, prolonge la grande ligne de Lahore ; la seconde, de Soukkour à Tchaman, est destinée à atteindre Kandahar, de même que la première ira sans doute à Kaboul. Pour le moment, la ligne Attok-Djamroud n'est prolongée, au delà de la frontière afghane, que par la route du Khaïber. Mais le gouvernement de l'Inde a fait étudier un tracé dans la direction de Kaboul. On paraît même devoir suivre la vallée de la rivière de Kaboul, de préférence au Lundi-Kotal et à la Moullagori-pass, qui entraîneraient des travaux trop coûteux. Mais, jusqu'ici, toutes ces études sont restées purement spéculatives, en raison de la volonté nettement affirmée de l'émir, qui s'obstine à refuser aux Anglais le droit de prolonger leurs lignes ferrées dans ses Etats.

Quant à la ligne de Soukkour à Tchaman, elle était à peine ébauchée de Ruk-Junction à Sibi et à Jacobabad, au commencement de la dernière guerre anglo-afghane. Il fallut en pousser les travaux avec la plus grande énergie, non sans compromettre leur solidité et le bon fonctionnement futur du trafic. Des tâtonnements, des essais malheureux conduisirent à construire des tracés distincts, de Sibi vers Kandahar. Le premier, celui du col de Bolan, occupe en partie le lit d'un torrent ; aussi presque chaque année il subit des destructions pendant la saison des pluies, ce qui entraîne des dépenses de réfection considérables. D'ailleurs les pentes y sont encore très accentuées, malgré de nombreux travaux complémentaires (maximum, 1/25) ; ses courbes sont à faible rayon (minimum, 240 mètres). On a dû adopter l'usage d'un rail central pour certaines de ses sections.

Toutes ces circonstances ont conduit à entreprendre la construction d'un nouveau tracé par la vallée de Mashkef ; il permettra de tourner le col de Bolan dans des conditions techniques moins défectueuses.

La seconde ligne conduisant vers Kandahar traverse le col du Harnaï ; ses pentes sont accentuées également (maximum 1/45) et ses courbes de faible rayon (minimum 180^{m}). Son existence ne se justifie que par la nécessité de dégager la ligne du Bolan avec laquelle elle se réunit à Bostan.

Au delà de ce point, la ligne de Kandahar se prolonge jusqu'à Kila-Abdoulla, au pied du massif du Khodja-Amran, qu'elle traverse au moyen d'un tunnel de 4,150 mètres, celui du Kodjak. Il est creusé à une altitude de 2,500 mètres avec une pente ascendante de 1/1000e et une pente descendante de 1/40e. Sa construction, qui a duré de 1887 à 1891, fait grand honneur aux ingénieurs anglais. Il a été établi pour deux voies, bien qu'une seule ait été posée jusqu'ici.

Actuellement le terminus de la ligne est à Tchaman ; il n'existe plus, entre cette station et Kandahar, qu'une lacune de 120 kilomètres environ, aisée à combler en quelques semaines de travail. Le matériel nécessaire est tenu en réserve aux abords du tunnel ou à Tchaman, et la construction du tronçon Tchaman-Kandahar ne présenterait aucune difficulté technique. On peut donc admettre que les locomotives anglaises atteindront Kandahar aussitôt que l'émir y aura donné son assentiment, ou même dès que le gouvernement indien, contraint par les circonstances, aura lancé les ordres nécessaires.

Dans les conditions présentes, les trains militaires partant de Lahore et destinés à Tchaman auraient à décrire un long détour vers le sud pour aller franchir l'Indus à Soukkour. De plus les lignes de Bolan ou du Harnaï, même après l'achèvement des travaux en cours d'exécution, ne pourront permettre une circulation rapide. Ces circonstances ont amené les Anglais à rechercher un tracé plus direct

et moins difficile entre l'Indus et le plateau de Pishin, par la vallée du Zhob. Les études entreprises sont même assez avancées pour qu'on puisse s'attendre à voir, dans un avenir rapproché, une nouvelle voie ferrée déboucher de l'Indus, vers Dera-Ismaïl-Khan, sur les environs de Quetta. L'armée de l'Inde aura ainsi à sa disposition une troisième ligne de concentration sur la frontière afghane.

D'autres projets de lignes ferrées se rattachent indirectement à la défense de l'Inde, ceux relatifs à la Turquie d'Asie, par exemple; il est bon d'en dire ici quelques mots.

Cette question remonte à plus d'un siècle.

Dès 1829, à la suite des guerres entre la Russie et la Perse, le gouvernement de l'Inde faisait valoir auprès du duc de Wellington la nécessité d'établir des communications terrestres entre l'Angleterre et l'Hindoustan, de manière à parer aux progrès de la Russie dans l'Asie occidentale. Près de trente ans après, en 1857, un comité proposait au premier ministre anglais, lord Palmerston, la construction d'une ligne ferrée entre la Méditerranée et le golfe Persique, par la vallée de l'Euphrate. Pour obtenir l'appui financier du gouvernement britannique, il insistait sur l'utilité de relier les deux armées anglaise et indienne par des moyens de communications faciles, « ce qui quadruplerait le pouvoir et l'ascendant de la Grande Bretagne ».

L'année suivante, dans un memorandum souvent cité, le feld-maréchal-lieutenant baron Kühn de Kühnenfeld, ministre de la guerre autrichien, tentait de démontrer que la Russie chercherait tôt ou tard à atteindre la mer libre en Asie. Pour cela, elle disposerait de quatre lignes d'opérations : 1° de Kars, vers la vallée de l'Euphrate ; 2° d'Erivan à Momoul, par le Tigre et Bagdad ; 3° de Tabriz à Shuster, par la vallée du Kercha; 4° de Téhéran, par Ispahan à Shuster et au golfe Persique. D'après le feld-maréchal, la possession de l'Euphrate, que ces lignes traver-

sent, permettrait seule d'arrêter la marche des Russes vers le sud.

Pendant quelques années la question demeura stationnaire; elle fut reprise en 1872 seulement. Un comité de la Chambre des communes publia un rapport entièrement favorable à ces projets, établissant que les difficultés techniques seraient de peu d'importance relative; qu'une somme de 250 millions de francs suffirait sans doute pour la construction d'une ligne d'Alexandrie (Scanderoon) sur la Méditerranée à Grane (Koweyt) sur le golfe Persique.

La vallée de l'Euphrate était indiquée comme devant être plus propice à l'établissement d'une voie ferrée que celle du Tigre. Enfin, on estimait que le trajet de Londres à Bombay serait réduit de 1.156 kilomètres et la durée de la traversée de quatre-vingt-douze heures.

Le comité faisait surtout valoir l'utilité d'une deuxième route doublant celle de Suez. Un accident, prémédité ou non, suffirait à mettre le canal provisoirement hors de service, peut-être au moment d'une crise, lorsque la rapidité des transports serait devenue de la plus extrême importance (1). Malgré le poids de ces considérations, la question du chemin de fer de l'Euphrate n'a pas fait un pas depuis 1872, du moins en Angleterre. Le Parlement n'a pas jugé qu'il y eût là un intérêt national, de nature à justifier

(1) Cinq tracés de lignes ferrées furent examinés par le comité en 1871-1872 :

1° Alexandrette ou Suedra (bouches de l'Orontes), Alep, rive droite de l'Euphrate par ou près Jaber, Koweyt ;

2° Alexandrette ou Suedra, passe l'Euphrate à Belis, suit la rive gauche ou la rive droite du Tigre jusqu'à hauteur de Bagdad, le traverse de nouveau et atteint Grane ;

3° Alexandrette ou Suedra, traverse l'Euphrate à Bir, va à Orfah, Diarbekir, suit la rive droite du Tigre jusqu'à Bagdad et se confond avec le tracé n° 2.

4° Même tracé que le précédent, sauf qu'il suit la rive gauche du Tigre.

5° Tripoli, Damas, Palmyre, l'Euphrate et l'un des tracés ci-dessus.

(*New lights on the Eastern question*, Londres 1876).

une dépense aussi élevée. Toutefois la guerre de 1877-1878 a montré au gouvernement turc la nécessité de renoncer à ses préjugés contre les chemins de fer, et des sociétés anglaises ou allemandes se sont disputé la concession de plusieurs lignes en Asie Mineure. Déjà Ismidt est uni par une voie ferrée à Scutari, qui fait face à Constantinople sur la côte d'Asie ; de plus on a entrepris la construction d'une ligne d'Ismidt à Angora, la capitale de l'Anatolie, ligne destinée à se prolonger un jour vers Tara-Hissar, Diarbekir, Bagdad et le golfe Persique. Le problème des communications terrestres entre l'Inde et l'Angleterre paraît donc toucher à une solution prochaine (1).

Enfin, avant de clore ce chapitre, il est bon de rappeler que l'ouverture du chemin de fer transcanadien, de Montréal à Vancouver, a donné aux Anglais une nouvelle route vers l'Inde. Si elle est sensiblement plus longue que celle de Suez ou du Cap, elle serait plus sûre dans certaines éventualités, et ce fait n'a pas échappé à l'attention des hommes d'Etat ou de l'amirauté britannique (2).

---

(1) Le canal de Suez est encore regardé avec une certaine défiance par une partie des Anglais. Dans son numéro d'août 1890, l'*United Service Magazine* rappelle qu'il a été exécuté contre la volonté de l'Angleterre et tente de démontrer qu'il a affaibli plutôt que renforcé la puissance britannique.

(2) Voir, dans la *Revue militaire de l'Étranger* (1er semestre 1891), *La Route de l'Inde par le Canada*. D'après ce travail, la distance de Southampton à Calcutta par Suez est de 7.540 milles marins ; celle de Liverpool à Calcutta, par le Cap, est de 11.380 milles ; celle de Liverpool à Calcutta, par le Canada, est de 14.900 milles, près du double de la première.

VI

LES INVASIONS DE L'INDE — LES ANGLAIS ET LES RUSSES DANS L'ASIE CENTRALE

Premières invasions de l'Inde. — Ougouz-Khan. — Mahmoud-le-Ghaznévide. — Mohammed-Ghouri. — Tchinghiz-Khan et Timour-leng. — Baber. — Nadir. — Ahmed-Shah. — Invasions du Kashmir par le Pamir. — Premières campagnes des Anglais en Afghanistan (1838-1840). — Guerre avec la Perse 1856-1857). — Apparition des Russes dans l'Asie centrale. — Testament de Pierre le Grand. — Progrès des Russes. — Circulaire Gortchakof (21 novembre 1864). — Conquête de la Transcaspienne. — Accord entre la Russie et l'Angleterre au sujet de l'Asie centrale. — Campagnes des Anglais en Afghanistan (1878-1880). — Situation actuelle de l'Afghanistan. — Les Anglais et les Russes dans l'Asie centrale.

Afin de se rendre nettement compte de la situation actuelle de la région qui nous occupe, il est indispensable d'étudier rapidement les principales invasions de l'Inde, ainsi que les campagnes des Anglais et des Russes en Afghanistan ou dans l'Asie centrale (1).

La série des invasions de l'Inde remonte à une très haute antiquité. Ainsi, les populations dravidiennes du sud de l'Hindoustan ont une étroite parenté avec les Brahoui du

---

(1) Voir *Les invasions de l'Inde* par le général Sobolef (*Revue militaire de l'Etranger*, 1er semestre 1886, nos 647 et suivants); *La question anglo-russe en Asie et la défense de l'Inde* (*Revue militaire de l'Etranger*, 1er semestre 1891, n° 762); *la Russie et l'invasion de l'Inde*, par P. Lehautcourt (*Revue d'infanterie*, 2e semestre 1891).

Baloutchistan. Il semble probable qu'elles ont été graduellement refoulées vers le sud-est par des Aryens venus de l'Hindou-Kouch, qui occupèrent à leur tour la plus grande partie de l'Inde.

La première invasion dont le souvenir ait été gardé par l'histoire est celle de l'Assyrienne Sémiramis (xxe siècle avant J.-C.). Les données recueillies à son sujet sont fort incertaines; il paraît toutefois établi qu'elle eut pour base la Bactriane, c'est-à-dire le Turkestan russe actuel, et qu'elle se termina par un immense désastre à l'est de l'Indus.

L'Egyptien Sésostris fut, dit-on, plus heureux et dépassa la ligne du Gange. De même, en 538 avant J.-C., eut lieu la première expédition des Perses sur laquelle on possède quelques détails : après avoir étendu les frontières de son royaume jusqu'à l'Indus, Cyrus pénétra dans le Pandjab, mais son invasion finit encore par un désastre.

Les campagnes d'Alexandre dans l'Asie centrale et en Hindoustan sont mieux connues. En 337 avant J.-C., il part des vallées du Tigre et de l'Euphrate, traverse la Perse centrale, pénètre dans l'Afghanistan méridional par le Seïstan, se dirige sur Kandahar et Ghazni pour déboucher, par le col de Sher-i-Dahan, dans la vallée du Loghar; puis il franchit en dix-sept jours l'Hindou-Kouch par l'un des cols au nord de Kaboul, et arrive enfin à Inderab sur le versant nord des montagnes. Il consacre alors plusieurs années à la conquête de la Bactriane, qu'il termine à peu près complètement; il va même jusqu'à la Caspienne et la découvre.

En 327 seulement, il entreprend l'invasion de l'Inde, traverse de nouveau l'Hindou-Kouch, cette fois en dix jours seulement, par l'un des cols débouchant sur la rivière de Kaboul, et détache une partie de son armée jusqu'à l'Indus. Pendant qu'elle descend le Kaboul-daria, il conquiert le Kafiristan actuel, c'est-à-dire la région peu connue au

nord-est de l'Afghanistan, où l'on retrouve, encore vivant, le souvenir de son passage (1).

Il pénètre enfin dans le Pandjab et bat Porus, le plus puissant des rois hindous, sur le Djhilam. Il pousse jusqu'à l'Hyphase, le Beïah actuel, et se voit contraint par une sédition de son armée à revenir sur ses pas. Il marche vers le Djilham, descend cette rivière, puis l'Indus jusqu'à la mer d'Arabie, et entreprend sa retraite définitive vers la Perse et la Mésopotamie, non sans de grandes difficultés. Sa gauche, qui traverse le Baloutchistan et la Perse méridionale, souffre beaucoup. D'après les historiens grecs, il ne ramène de l'Inde que le quart de son effectif au début de l'expédition.

A la mort d'Alexandre surgit des débris de son empire un nouveau royaume gréco-bactrien, qui couvrait une partie du Turkestan russe actuel, du Khorassan et de l'Afghanistan. L'un de ses rois, Démétrius, pénétra de nouveau dans l'Inde, probablement par la vallée de la rivière de Kaboul.

En 194 avant J.-C., Arsace II, roi des Parthes, c'est-à-dire de la Perse actuelle, conquit la Bactriane, puis se dirigea vers l'Hindoustan et atteignit l'Indus après avoir traversé tout le nord de l'Afghanistan. Cette invasion fut suivie de plusieurs autres. Peu avant l'ère chrétienne, les Scythes des steppes aralo-caspiennes s'emparèrent de la Bactriane, de l'Afghanistan nord, et pénétrèrent à plusieurs reprises dans l'Inde.

Jusqu'alors, la presque totalité des invasions étaient parties du Turkestan russe actuel. Ce fut encore le cas pour celle du Perse Nouchirvan, au VIe siècle de notre ère. Il conquit une partie de la Bactriane et de l'Afghanistan, puis déboucha dans les plaines de l'Indus.

---

(1) Les chefs à demi-sauvages des Hunza-Nagari se disent encore les descendants d'Alexandre.

Au VIIIe et au IXe siècle commence la série des invasions mongoles, qui accumulèrent tant de ruines dans l'Inde. Ougouz-Khan, originaire d'une tribu qui habite le Tibet, traverse le Turkestan, le nord de l'Afghanistan, entre dans le Kashmir et revient à Samarkande par Gilgit, Yasin, les passes de Darkot et de Baroghil, le Badakshan. Il entraîne avec lui une masse de cavalerie et parcourt, en trois ans, plus de 11.000 kilomètres. Cette rapide incursion présente un intérêt particulier; si les détails qu'on possède sur elle sont exacts, ils montrent la possibilité, pour des troupes d'un effectif considérable, de pénétrer dans le Kashmir en venant des hautes vallées de l'Amou et du Sir-daria.

Les Arabes avaient déjà envahi l'Afghanistan et même le Turkestan (VIIe siècle). Ils fondèrent la dynastie des Ghaznévides, dont les possessions dépassaient de beaucoup les limites actuelles de l'Afghanistan. Le plus connu de ces rois, Mahmoud le Ghaznévide (fin du Xe siècle), dirigea douze expéditions en Hindoustan et s'avança jusqu'à Delhi. Pour déboucher sur l'Indus, il suivait de préférence la passe de Gomoul. Toutefois, dans l'une de ses campagnes, il remonta de Pechaver vers le Kashmir, longea l'Himalaya et déboucha dans la vallée du Gange, vers le Népaul actuel. Comme celle d'Ougouz-Khan, son armée était surtout composée de cavalerie.

Dans la dernière de ses douze expéditions (1024), Mahmoud partit de Ghazni, suivit la route du Gomoul, atteignit Moultan avec 80.000 cavaliers et 20.000 chameaux, puis traversa le Radjpoutana pour arriver à Adjmir. Il s'avança ainsi jusque dans le Gouzerate, sur les bords de la mer d'Arabie, et revint en Afghanistan par le désert du Thar.

Une autre dynastie, celle-ci originaire du Khorassan, celle des Ghourides, chassa les Ghaznévides de l'Afghanistan. Mohammed-Ghouri déboucha même au delà de l'Indus

et atteignit Bénarès avec 150.000 cavaliers. Dans l'une des neuf expéditions qu'il entreprit en Hindoustan, il revint à Ghazni par le col de Hormal [Gomoul] ?).

A cette époque commencent les grandes incursions de Tchinghiz-Khan (1) et de Timour-leng, dont le lointain écho vint remplir d'effroi l'Europe du moyen âge. Le premier (XIIIe siècle) conquiert la Mongolie, le nord de la Chine, puis pénètre dans les bassins de l'Amou et du Sir-daria (1218). A ce moment la plus grande partie du Turkestan forme un Etat indépendant, celui de Kharism ou de Khiva ; il s'étend même sur l'Afghanistan, le Pandjab et la Perse. Tchinghiz prend Samarkande en 1220, franchit l'année d'après l'Hindou-Kouch aux cols d'Irak et d'Ounaï, c'est-à-dire par la porte de Bamian, et descend sur Ghazni, puis vers l'Indus, en suivant la passe de Gomoul. Il détache même des troupes au delà du fleuve (1221).

Ce *raid*, mené avec une très grande rapidité et accompagné de cruautés inouies dont le retentissement répandit la terreur dans l'Inde, fut suivi d'autres incursions presque aussi rapides et aussi imprévues. Vers le milieu du XIIIe siècle, Tourmenchir-Khan envahit encore une fois l'Hindoustan et parvint jusqu'à la Djumna. Quelques années plus tard, le célèbre bek Timour, surnommé *leng* (le boiteux), et originaire d'une tribu turkmène, conquit le Turkestan et le Khorassan, puis l'Afghanistan et une partie de la Perse. Il entreprit ensuite sa première expédition dans l'Inde. Son aile droite suivit la passe de Gomoul ou celle de Thal-Chotiali pour déboucher sur l'Indus ; sa gauche prit la route du Khaïber et atteignit Attok ; son centre marcha sans doute par le Kourram. Avec les irréguliers

---

(1) Avant Tchinghiz, un Turkmène nommé Hambar envahit le Kashmir, alors gouverné par le radjah Sang-Radj, et n'en fut expulsé qu'après de longs efforts.

Une autre invasion du Kashmir, par le nord-ouest, eut lieu sous le règne d'un fils de Tchinghiz, en 1235 ; une autre en 1325.

qu'il entraînait derrière lui, Timour disposait de plus de 300.000 hommes dont 200.000 cavaliers, dit-on. Il les mena jusqu'à Delhi et revint dans le Turkestan par le Kourram, Kaboul et le col de Shibr (1).

Un de ses descendants, Zaghir-ed-Dine-Mahomed, plus connu sous le nom de sultan Baber, était souverain du Ferghana. Après plusieurs années de guerres continuelles dans les vallées du Zerafschan et de l'Amou-daria, il conquit le Turkestan tout entier, franchit sans aucune difficulté l'Hindou-Kouch, déboucha sur Kaboul, suivit la route du Khaïber et arriva jusqu'à l'Indus. Il longea ensuite la rive droite de ce fleuve, pénétra à plusieurs reprises dans le Soulaïman-dagh pour entreprendre de courtes expéditions contre les montagnards afghans, puis revint à Kaboul par Thal-Chotiali, le lac d'Ab-Istadeh et Ghazni. Toute cette campagne en Afghanistan n'avait duré que quatre mois.

Baber consacra plusieurs années à s'établir fortement dans les territoires conquis, franchissant à plusieurs reprises l'Hindou-Kouch en automne ou même en hiver, allant notamment de Herat à Kaboul, par Bamian et les cols du Ghorbend, aux mois de décembre et de janvier.

Devenu entièrement maître de l'Afghanistan, qu'il considérait comme la base nécessaire de toute invasion de l'Inde, il se dirigea sur l'Indus au travers des montagnes du Swat, au nord de la rivière de Kaboul (septembre 1518). A la fin de la même année, il atteignait le Djhilam, après avoir conquis une grande partie du Pandjab. Il rentra ensuite à Kaboul par le Khaïber.

---

(1) Vers 1360, Shihab-oud-Din, radjah du Kashmir, envahit le nord de l'Afghanistan, puis pénétra dans le Badakshan et regagna le Kashmir par le Pamir et le Kohistan.

Vers 1424, un autre souverain du Kashmir, Zain-oul-Abidin, eut à repousser une invasion venue du Kashgar par le Tibet et le Baltistan.

Cette première expédition de Baber démontre qu'il est possible de déboucher de l'Afghanistan dans l'Inde, même pendant les derniers mois de l'année, en traversant les montagnes situées au nord-ouest du Pandjab et du Kashmir.

A la fin d'octobre 1525 seulement, Baber entreprit la conquête définitive de l'Hindoustan à la tête d'une petite armée de 12.000 hommes, sans les auxiliaires. Il suivit la route du Khaïber, franchit l'Indus, marcha sur Djhilam, Sialkot, Oumballa. Dans une grande bataille livrée près de Delhi, à Panipout, point historique où s'est cinq fois décidé le sort de l'Inde (1), il détruisit l'armée de l'empereur des Indes, Ibrahim. La péninsule était alors partagée en cinq grands royaumes musulmans et deux hindous, sans compter nombre d'Etats secondaires. Cette extrême division, qui paraît avoir constamment prévalu, explique la facilité des invasions. Elle permit à Baber de conquérir la majeure partie de l'Inde et de fonder la dynastie mongole, dont la domination devait durer jusqu'à la fin du XVIIIe siècle (2).

Cette grande invasion ne fut pas la dernière. Deux siècles après, Nadir, un Turkmène du Khorassan, devenu chef de bandes, puis shah de Perse après une série d'aventures (1736), s'empara de l'Afghanistan, qui était encore soumis au Grand Mongol de Delhi, et pénétra dans l'Inde par le Khaïber (1738). Il alla jusqu'à Delhi l'année suivante, après avoir détruit, avec 60.000 hommes seulement, l'immense armée du shah Mohammed, un million d'hommes, dit-on (3).

---

(1) En 1398 par Timour, en 1526 par Baber, en 1556 par Akbar, en 1739 par Nadir et en 1761 par Ahmed-Shah.

(2) En 1532, Saïd-Khan, le souverain mongol du Kashgar et du Yarkand, pénétra dans les deux petits Tibets et poussa jusqu'à Srinagar l'un de ses lieutenants. Ce dernier regagna le Kashgar par la même route.

(3) *Invasions of India from central Asia*, 1879.

Un instant la domination persane s'étendit sur tout l'Afghanistan, le Pandjab, le Radjpoutana. Mais, dès la mort de Nadir (1747), le premier de ces pays se constitua en royaume indépendant sous le shah Ahmed, de la tribu des Dourani. L'existence nationale de l'Afghanistan commençait à cette date.

Ahmed-Shah exécuta en 1761 la dernière des grandes invasions de l'Inde. Il arriva même jusqu'à Delhi, qu'il brûla, et écrasa les Mahrattes du Dekkan dans une grande bataille livrée à Panipout (7 février 1761).

Cette victoire des Afghans n'eut pas de lendemain, car les successeurs d'Ahmed exercèrent une autorité trop précaire pour entreprendre des conquêtes. Désormais ils allaient avoir à défendre leur pays contre des conquérants d'origine européenne.

C'est à 1809 que remontent les premières tentatives des Anglais pour établir des relations avec l'Afghanistan. Les bruits répandus depuis Tilsit au sujet d'une invasion franco-russe de l'Inde décidèrent le gouvernement indien à envoyer une ambassade à Kaboul, d'ailleurs sans succès. En 1831, le capitaine Burnes partit de Delhi pour Kaboul, y fut reçu gracieusement par l'émir Dost-Mohammed, poussa même jusqu'à Bokhara et revint à Calcutta par Pechaver. Les résultats de cette expédition encouragèrent le vice-roi, lord Auckland, à renvoyer Burnes à Kaboul avec une mission purement commerciale, du moins en apparence (1835). Mais, dès son arrivée, il se vit en présence d'un officier de Cosaques, Vickovitch, pourvu d'une mission non moins commerciale, et dont l'influence auprès de l'émir était déjà considérable. Ce second voyage n'eut donc aucun résultat.

L'insuccès de ces tentatives, le siège de Herat par les Persans avec le concours d'officiers russes, décidèrent lord Auckland à entreprendre une expédition en Afghanistan, pour tenter de détrôner Dost-Mohammed. Le 8 novembre

1838, il annonçait dans une proclamation que le principal but de la campagne prochaine serait « l'établissement d'une barrière permanente contre les projets d'agression sur la frontière nord-ouest de l'Inde (1) ».

Avant même que « l'armée de l'Indus » quittât Firozpour sous les ordres de lord Keane, la démonstration d'un petit détachement anglais au fond du golfe Persique et la défense héroïque de Herat sous la direction d'un jeune officier britannique, Eldred Pottinger, obligeaient les Persans à lever le siège. La première campagne d'Afghanistan n'en commença pas moins (10 décembre 1838). L'armée de l'Indus traversa ce fleuve à Soukkour et se dirigea sur Kandahar par la passe du Bolan. De là elle marcha sur Ghazni, qu'elle prit d'assaut, et enfin sur Kaboul, qu'elle atteignit à la fin de l'été de 1839; le manque d'eau et de ressources avait retardé son mouvement beaucoup plus que la résistance des Afghans.

Kaboul occupé, on détrôna aisément Dost pour le remplacer par une créature des Anglais, Shah-Shoudjah. Mais les difficultés commencèrent avec l'envoi de son prédécesseur dans l'Inde. Le commandement des troupes anglaises était échu au général Elphinstone. A en croire un écrivain anglais, « le motif de sa nomination semble avoir été celui que Talleyrand alléguait pour expliquer le choix de sa femme : il n'avait pu en trouver de plus bête » (2). Des mesures maladroites compromirent la sécurité du corps expéditionnaire : on supprima notamment les allocations accordées aux Ghilzaï du Khaïber. Ces tribus se soulevèrent et coupèrent la route sur les derrières d'Elphinstone. Enfin, après un siège de 61 jours, la garnison de Kaboul se mit en retraite sur l'Indus (6 janvier 1842). Sur 5.000 com-

---

(1) Rawlinson, *England and Russia in the East.*

(2) *Invasions of India*, page 312.

battants et 12,000 suivants d'armée un seul homme arriva à Djellalabad le 11 janvier; le reste était mort ou pris.

Pendant ce drame, les garnisons de Kelat-i-Ghilzaï, de Kandahar et de Djellalabad se défendaient avec la *bull-dog tenacity* spéciale à la race anglo-saxonne. Dès le mois d'août suivant, le général Pollok rentrait à Kaboul, après avoir complètement battu les Afghans; le 17 août, le général Nott, qui avait reçu des renforts de Kandahar et s'était mis en marche par Kelat et Ghazni pour rallier Pollock, parvenait en vue de la citadelle de Bala-Hissar et y voyait flotter les couleurs britanniques.

Cette deuxième campagne terminée, les Anglais se hâtèrent d'évacuer l'Afghanistan et rendirent le pouvoir à Dost-Mohammed, dont le successeur, Shoudjah, avait été massacré dès le départ d'Elphinstone. Dost consacra les années suivantes à étendre son territoire. En 1850, il occupait Balkh et commençait ainsi la conquête des petits Etats du Turkestan afghan, qui jusqu'alors s'étaient maintenus indépendants de l'émir de Kaboul et se rattachaient de préférence aux khanats du nord. Cette prise de possession ne devait être terminée que plus de vingt-cinq ans plus tard.

La guerre de Crimée ramena l'attention des Anglais sur l'Afghanistan. Dès mars 1855, ils signaient avec Dost-Mohammed un traité d'alliance perpétuelle, confirmé en janvier 1857 par l'allocation de larges subsides. La Perse avait occupé Herat (mars 1856), d'accord avec le gouverneur afghan de cette province; l'Angleterre crut encore une fois voir la Russie derrière la Perse; elle déclara la guerre au shah et, après une courte campagne sur le golfe Persique, obtint qu'il évacuât Herat (traité de Paris, 4 mars 1857). Cette ville n'en demeurait pas moins sous la suzeraineté de la Perse avec un gouverneur afghan, mais l'émir de Kaboul s'en empara définitivement en 1863.

Pendant que l'influence anglaise s'établissait lentement en Afghanistan et en Perse, les possessions de la Russie

croissaient beaucoup plus vite en importance. Les premières tentatives des Russes remontent à Pierre le Grand. Dès 1717, le prince Tcherkaski était chargé par le czar de chercher une route menant aux Indes à travers le Turkestan; mais il fut massacré, avec toute sa colonne, par l'armée khivienne, et, pendant une longue suite d'années, aucune nouvelle exploration ne fut tentée dans cette direction. Enhardis par cette inaction, les Turkmènes ne cessaient de piller les provinces orientales de l'empire.

Pourtant le testament de Pierre le Grand, ce document probablement apocryphe, mais qui synthétise si nettement les aspirations traditionnelles de la politique russe, avait indiqué la marche que les armées des czars devaient suivre dans l'Asie centrale.

« Faites tout pour vous rapprocher le plus possible de Constantinople et de l'Inde. Souvenez-vous que le maître de ces deux pays sera le vrai souverain du monde. Entretenez des guerres incessantes avec la Turquie et la Perse. Etablissez des arsenaux sur la mer Noire. Gagnez peu à peu la suprématie sur cette mer comme sur la Baltique. C'est nécessaire pour la réalisation de vos desseins. Hâtez la chute de la Perse. Ouvrez-vous une route vers le golfe Persique... Avancez ainsi vers l'Inde. Une fois que vous y serez, vous n'aurez plus besoin de l'or anglais (1) ».

C'est en 1839 seulement que Nicolas 1er chargea le général Perofski de mettre fin aux incursions des Turkmènes en territoire russe. Une première campagne dirigée contre Khiva échoua complètement. Huit ans après, une nouvelle tentative fut faite dans des conditions moins défavorables, avec l'appui d'une flottille naviguant sur la mer d'Aral et le Sir-daria. Les Russes s'avancèrent lentement,

---

(1) Karl Blind, *Russia's final aim in Asia* (*United service magazine*, janvier 1893). La paternité de ce testament a été attribuée au chevalier d'Eon et même à Napoléon 1er.

construisant des fortins derrière eux, le long du fleuve. Il leur fallut plusieurs années pour s'emparer d'Ak-Mesdjit, le premier point important dans la direction de Tashkend ; ils en firent le fort Perofski, et le khan de Khokand essaya vainement de les en chasser en 1853.

Pendant la guerre de Crimée, ce mouvement se ralentit ; mais une sédition survint fort à propos dans le Khokand, et l'émir de Bokhara ayant eu l'imprudence d'intervenir, les Russes se montrèrent aussi. Dès lors leurs progrès vers le sud-est ne s'arrêtèrent plus : Djoulek, Turkestan, Tchemkend, Tashkend, furent occupés avant 1866.

Le gouvernement anglais n'avait pas attendu cette date pour manifester ses inquiétudes. Mais, dans une circulaire demeurée célèbre (21 novembre 1864), le prince Gortchakof invoquait une explication toute naturelle de ces progrès ininterrompus.

« La position de la Russie dans l'Asie centrale est celle de tous les Etats civilisés qui se trouvent en contact avec des peuplades à demi-sauvages, errantes, sans organisation fixe...

» On a d'abord à repousser des incursions et des actes de pillage. Pour y mettre un terme, on est forcé de réduire à une soumission plus ou moins directe les peuplades limitrophes. Une fois ce résultat atteint, celles-ci prennent des habitudes plus tranquilles, mais elles sont à leur tour exposées aux agressions des tribus plus éloignées. L'État est obligé de les défendre contre ces déprédations et de châtier ceux qui les commettent. De là la nécessité d'expéditions lointaines continuelles contre un ennemi que son organisation sociale rend insaisissable ; si l'on se borne à châtier les pillards et qu'on se retire, la leçon s'efface bientôt, la retraite est mise sur le compte de la faiblesse ; les peuples asiatiques, en particulier, ne respectent que la force visible et palpable ; la force morale de la raison et des intérêts de la civilisation n'a point en-

core de prise sur eux. La tâche est donc toujours à recommencer... (1) »

On ne saurait nier l'exactitude de la situation dépeinte dans cette circulaire et la nécessité des conquêtes inces santes qu'elle entraînait. C'est ainsi que le successeur de Tchernaïef, général Romanofski, entreprenait une nouvelle campagne contre l'émir de Bokhara, qui avait emprisonné un envoyé de la Russie; les Bokhariotes étaient entièrement battus (1866) et Samarkande occupé (1868) par le général Kauffmann. Une insurrection survenue presque aussitôt dans cette grande ville était réprimée avec la dernière énergie et l'émir de Bokhara devenait le vassal du czar.

Enfin, après la brillante campagne de Skobelef (1875), le khanat de Khokand était annexé tout entier sous le nom de Ferghana (1876), et le Turkestan russe définitivement constitué avec ses quatre subdivisions actuelles : le Ferghana, le Zerafschan, le district du Sir-daria et celui de l'Amou-daria.

Pendant que les Russes s'étendaient toujours davantage de la mer d'Aral vers le sud-est, leurs progrès entre la Caspienne et l'Hindou-Kouch étaient encore plus rapides. C'est en 1869 seulement que fut occupé Krasnovodsk, la future tête de ligne du Transcaspien; quatre ans après, à la suite de difficultés avec le khan de Khiva, plusieurs colonnes partirent de la Caspienne ou du Turkestan russe, avec sa capitale pour objectif. Dès la fin de cette campagne le khan acceptait la suzeraineté de la Russie, qui étendait dès lors ses possessions vers l'est jusqu'à l'Amou-daria. Mais, au sud, les nomades Tekke étaient encore indépendants et il fallut plusieurs expéditions pour les soumettre. En 1879, celle du général Lazaref, partie de Tchikichlar, échoua devant les murs en terre de leur principal

(1) *Russland and England in central Asia*, F. Martens, 1880.

point d'appui, Geok-Tepe. Ce fut au commencement de 1881 seulement que Skobelef s'en empara, après un assaut demeuré célèbre.

En 1884, Merv était occupée pacifiquement, grâce à l'influence du colonel Alikhanof, et les possessions des Russes s'étendaient désormais, sans interruption, de la Caspienne au Sir-daria, le long du Khorassan et du Turkestan afghan. En trente-six ans, de 1848 à 1884, ils avaient parcouru la moitié du chemin qui les séparait de Pechaver.

Pendant longtemps, l'opinion publique anglaise s'était montrée indifférente aux progrès de la Russie dans l'Asie centrale. Le 22 mai 1865, le président de la société de géographie de Londres, sir Roderick Murchison, déclarait encore que l'invasion de l'Inde par la Russie constituait « une pure chimère, sinon une impossibilité absolue ».

De même, en 1868, le major général Rawlinson, ayant signalé, dans un memorandum devenu célèbre depuis, le danger que couraient les intérêts anglo-indiens, le commandant en chef de l'armée de l'Inde, sir Mansfield, risquait les affirmations suivantes : « En sa qualité de grande puissance militaire et politique, l'Angleterre n'a littéralement rien à craindre de la Russie, soit que celle-ci s'arrête dans ses limites actuelles, soit qu'elle continue à s'étendre jusqu'aux frontières britanniques. C'est une grande erreur que de chercher, pour une raison quelconque, à démontrer notre faiblesse dans l'Inde. Nous sommes tout simplement invincibles dans ce pays contre toutes les puissances du monde, pourvu que nous ayons foi en nous-mêmes (1) ».

De même, en mai 1876, le premier ministre Disraëli disait encore au Parlement : « Bien loin de m'effrayer des

(1) *Correspondance respecting the relations between the British Government and that of Afghanistan since the accession of Ameer Shere-Ali-Khan* (1878, page 75).

progrès russes en Asie, je ne vois aucune raison qui puisse empêcher la Russie de conquérir le Turkestan, comme l'Angleterre a conquis l'Inde. Je souhaite seulement que la population turkmène tire de cette conquête les avantages que les Hindous ont tirés de celle de l'Angleterre (1). »

Enfin, le 27 novembre 1879, M. Gladstone accentuait encore cette note rassurante : « Je n'ai moi-même aucune espèce de crainte des agrandissements territoriaux de la Russie. Je pense que de telles préoccupations sont uniquement des craintes de bonne femme (2). »

Il faut dire que certaines déclarations de la Russie étaient faites pour dissiper les inquiétudes de l'Angleterre. Ainsi, en 1879, le prince Gortchakof invitait le baron de Brünnow à informer le gouvernement anglais que « Sa Majesté impériale considérait l'Afghanistan comme tout à fait en dehors de la sphère où la Russie pourrait être appelée à user de son influence (7 mars) ».

Mais le gouvernement de l'Inde était loin de se désintéresser des affaires afghanes; la même année (1869), il concluait un nouvel arrangement avec Shir-Ali, le successeur de Dost-Mohammed à Kaboul. Sans aller jusqu'à lui promettre la protection britannique contre les ennemis intérieurs et extérieurs de l'Afghanistan, lord Mayo lui assurait une forte subvention en même temps que son appui moral. Ces conditions ne parurent pas suffisantes à l'émir, et il ne tarda pas à montrer une froideur croissante vis-à-vis des Anglais.

Dès 1869, lord Clarendon avait recommandé la création d'une zone neutre entre les possessions anglaises et russes, comme le meilleur moyen de prévenir toute difficulté. Ces vues furent admises par le prince Gortchakof, et les deux gouvernements convinrent de considérer le territoire ac-

(1) Martens, ouvrage cité, page 63.
(2) Marvin, *Shall Russia have Pendjeh*, 1885.

uellement en la possession de Shir-Ali comme constituant l'Afghanistan. En outre, l'Angleterre promit de faire tous ses efforts pour empêcher l'émir d'outrepasser ces limites, tandis que, de son côté, la Russie interdirait au khan de Bokhara d'attaquer le territoire afghan (1). Le protectorat de l'Angleterre sur ce dernier point était donc implicitement reconnu.

Il restait à déterminer les frontières de l'Afghanistan; l'accord ne fut complet à cet égard qu'en janvier 1873. Certaines parties du Turkestan, Maïmene et Andkhoï notamment, dépendaient encore du Bokhara en 1864. Néanmoins la Russie ne fit aucune objection à les voir rattacher définitivement à l'Afghanistan. Par contre, elle aurait souhaité d'obtenir l'indépendance du Badakshan et du Ouakkan, dans la région qui sépare le haut Amou-daria du bassin de l'Indus; ces deux provinces furent néanmoins attribuées à l'émir de Kaboul.

Cependant les relations de celui-ci et du gouvernement de l'Inde devenaient de plus en plus tendues. L'occupation de Quetta (1877) précipita les événements, quoique cette ville appartînt au Baloutchistan. Shir-Ali craignait que la présence des Anglais si près de Kandahar ne compromît son indépendance, et il éleva des protestations, d'ailleurs nefficaces. Sur ces entrefaites, le bruit de l'arrivée à Kaboul l'une mission russe décida le vice-roi à nommer également un envoyé auprès de l'émir, malgré l'opposition que hir-Ali et son prédécesseur avaient toujours faite à cette esure (2). Mais le représentant britannique ne put même as dépasser Ali-Mesdjid sur la route de Kaboul. Enfin, un

(1) Correspondance citée, page 105; dépêche du prince Gortchakof au aron de Brünnow.

(2) D'après M. Martens (ouvrage cité, page 69), les Anglais auraient herché à jeter Shir-Ali dans les bras de la Russie pour avoir l'occaion d'intervenir en Afghanistan. — M. Martens était fonctionnaire au inistère russe des affaires étrangères.

ultimatum lancé à la fin de 1878 étant resté sans réponse satisfaisante, l'Angleterre entreprit une nouvelle guerre afghane.

L'histoire en est bien connue (1). Il suffira de rappeler qu'elle s'ouvrit le 21 novembre 1878 par la mise en mouvement de trois colonnes anglaises : l'une à Ali-Mesdjid, sur le Khaïber, l'autre à Thal, sur la route du Kourram, et la troisième à Quetta, dans la direction de Kandahar. Dès le 23 décembre, Shir-Ali était contraint d'abandonner Kaboul ; Kandahar, Kelat-i-Ghilzaï étaient occupés par les Anglais. Enfin l'émir étant venu à mourir pendant qu'il fuyait vers l'Oxus, le traité de Gandamak fit de son fils Yakoub-Khan le vassal des Anglais (26 mai 1879). Ceux-ci occupèrent en outre une partie des défilés du Khaïber et du Kourram ; un détachement garda provisoirement Kandahar. Le vice-roi obtenait le droit d'accréditer un envoyé européen auprès de l'émir. Mais à peine le major Cavagnari avait-il pris ses fonctions qu'il était massacré (3 septembre). Ce fut le signal de l'ouverture d'une deuxième campagne : après avoir battu les Afghans à Char-Asiah, le général Roberts (2) s'empara rapidement de Kaboul (12 octobre). Les Anglais détrônèrent Yakoub-Khan et prirent en mains le gouvernement du pays. Mais plusieurs échecs survenus à de brefs intervalles (11, 12, 14 décembre) leur prouvèrent que la tâche entreprise n'irait pas sans de graves difficultés. Les communications de sir F. Roberts furent même coupées un instant. Enfin une marche brillante exécutée par sir Donald Stewart de Kandahar à Kaboul (1er avril - 2 mai 1880) dégagea complètement les troupes anglaises du nord.

Toutefois, ce répit dura peu : un nouveau prétendant, le sirdar de Herat, Ayoub-Khan, intervint contre les Anglais et investit Kandahar après avoir entièrement battu le géné-

(1) *Revue militaire de l'Etranger*, 2e semestre 1878, nos 431 et suivants.
(2) Plus tard commandant en chef de l'armée de l'Inde.

ral Burrow à Maïwand (27 juillet). Déjà le gouvernement indien avait reconnu un nouvel émir, le souverain actuel de l'Afghanistan, Abdourrhaman. Il fit commencer contre Ayoub-Khan une troisième et dernière campagne, que marqua le rapide mouvement exécuté de Kaboul à Kandahar par sir F. Roberts (8 au 31 août). Ayoub-Khan ne l'avait pas attendu pour lever l'investissement de cette dernière ville. La défaite qu'il subit à Bala-Ouali (1er septembre) mit fin aux opérations.

Les Anglais crurent devoir commencer aussitôt l'évacuation de l'Afghanistan. En avril 1881, cette opération se terminait par la remise de Kandahar à Abdourrhaman. Ainsi l'Angleterre renonçait entièrement à la *frontière scientifique* de lord Beaconsfield, pour en revenir au programme plus modeste d'une zone protectrice à créer entre la Russie et l'Inde. Elle ne conservait pas une parcelle de ses conquêtes afghanes. Ainsi que le dit M. Curzon (1), la combinaison adoptée consistait à faire de l'Afghanistan un pays indépendant, quoique recevant des subsides anglais, un allié fidèle, mais assez fort par lui-même pour n'avoir besoin d'aucun secours direct; en un mot un simple « tampon protecteur » pour l'empire indien. Ces conditions étaient malaisées à concilier.

A ce moment, on regardait encore comme peu vraisemblable l'hypothèse d'une intervention anglaise en faveur de l'Afghanistan et contre la Russie. En septembre 1880, le général sir H. W. Norman écrivait dans un document officiel : « La probabilité de circonstances qui nous amèneraient à lutter pour la possession de Herat, ou à combattre dans Kandahar pour la défense de l'Inde, est si faible qu'il est à peine besoin d'en tenir compte (2) ».

Le passage de Merv sous la suzeraineté russe troubla

(1) *Russia in central Asia.*
(2) Marvin, *Shall Russia have Pendjeh*, 1885.

cette quiétude. Dans un ouvrage publié en 1876, le colonel V. Baker avait insisté longuement sur les dangers qui résulteraient de cet événement : « Stratégiquement, l'occupation de Merv par les Russes équivaudrait pour ainsi dire à la formation d'un logement sur les glacis de Herat ; elle mettrait cette ville entièrement à leur merci (1) ». Cet événement accompli (1884), l'Angleterre parut décidée à considérer comme un *casus belli* tout mouvement ultérieur des Russes dans la direction de Herat. Cette éventualité fut sur le point de se produire la même année : l'occupation de Pendjeh par les Afghans sans entente préalable avec le gouverneur de la Transcaspienne décida celui-ci à établir ses troupes dans Poul-i-Khatoun, Sari-Yasi, Akrobat et Zulfikar. Les craintes de conflit devinrent encore plus vives lorsque, le 30 mars 1885, le général Komarof eut attaqué les Afghans sur les deux rives du Koushk, près de son confluent avec le Mourgh-ab, et les eut complètement battus. Cependant la nomination d'une commission anglo-russe pour la délimitation des frontières russo-afghanes fit bientôt disparaître toute cause de rupture immédiate.

Quant à l'émir il signait en mars 1885, à Rawal-Pindi, une convention précisant ses obligations vis-à-vis du gouvernement indien : elles se bornaient de sa part à une vague promesse d'amitié perpétuelle. En revanche lord Dufferin, le vice-roi, lui assurait un subside annuel de 12 lakhs de roupies (2).

Depuis 1885, la situation respective de l'Angleterre et de l'Afghanistan n'a pas sensiblement changé. L'émir a reçu du gouvernement de l'Inde des canons et des fusils ; des officiers anglais ont dirigé les travaux de fortification entrepris à Herat et sur d'autres points. L'armée afghane,

(1) *Clouds in the east.*

(2) Le lakh est de 10.000 roupies. Le cours de la roupie, très variable, est d'environ 1 fr. 40 (1893).

instruite par des déserteurs britanniques, a pris les allures des troupes appartenant aux princes indigènes de l'Inde; les commandements s'y font même en anglais. Pourtant l'émir garde encore une attitude singulièrement défiante vis-à-vis du gouvernement indien. Ce dernier n'est représenté à Kaboul que par un indigène et, depuis l'assassinat du major Cavagnari, il n'a fait aucune tentative pour envoyer en Afghanistan un représentant de race européenne. Les officiers anglais ne sont pas admis à voyager dans le pays; l'émir a refusé l'autorisation de prolonger les lignes télégraphiques et le réseau ferré de l'Inde en Afghanistan; il nuit gravement aux intérêts anglais en prélevant des droits écrasants sur les marchandises qui transitent dans son territoire. Enfin nous avons dit qu'à une date récente il avait eu recours à des prétextes pour décliner une entrevue avec le commandant en chef de l'armée de l'Inde (1).

Son autorité ne s'est pas établie sans lutte. Depuis neuf ans, il a entrepris des expéditions continuelles qui lui ont permis d'étendre sa domination même dans les régions difficiles du haut Amou-daria, où celle de Dost-Mohammed n'avait jamais pénétré. Mais des insurrections sont encore signalées fréquemment. De plus, la santé de l'émir est mauvaise : s'il venait à disparaître, sa mort serait le signal de troubles profonds.

D'ailleurs, les Afghans, hostiles à tous les étrangers, Russes ou Anglais, sont frappés de la faiblesse numérique de ceux-ci et des progrès continus de leurs rivaux. L'échauffourée du 30 mars 1885 à Dach-Kepri leur a fait sentir le poids des armes russes. L'Angleterre ne saurait donc avoir une confiance absolue dans l'alliance afghane (2).

---

(1) Quoi qu'il en paraisse, la visite du fils aîné de l'émir en Angleterre (1895) ne change pas sensiblement cette situation.

(2) Curzon, ouvrage cité, d'après les témoignages du lieutenant-colonel anglais Yates (*Northern Afghanistan*) et de M. Bonvalot (*du Caucase*

En 1868, le général Rawlinson signalait l'analogie entre les mouvements des Russes dans le Turkestan et ceux d'une armée faisant le siège d'une grande place. D'après cette comparaison leur première parallèle contre l'Afghanistan se serait étendue du nord de la Caspienne, par Orembourg, jusqu'à l'Irtich; elle était tracée dès 1847. La seconde aurait été de Krasnovodsk à l'Oxus et au Pamir par le sud de Khiva; elle était à peu près terminée vers 1870. Enfin la troisième s'étendrait d'Astrabad à Herat et de là par les montagnes des Hazareh à l'Oxus, en menaçant directement l'Inde. « De fait, ajoutait sir Rawlinson, il n'y a aucune exagération à dire que, si la Russie était un jour établie fortement à Herat et si ses communications étaient assurées avec Astrabad par Meched, avec Khiva par Merv, avec Tashkend et Bokhara par Maïmene et les passages de l'Oxus, toutes les forces indigènes de l'Asie ne pourraient l'en déloger (1) ».

Quelques années plus tard, le même officier général insistait longuement sur l'importance de Merv : « Merv est le centre autour duquel pivote tout l'intérêt présent et futur de la question d'Orient en ce qui concerne l'Inde... Tant que le désert du Kharism séparera la base russe aralo-caspienne de la vallée du Mourgh-ab, les Afghans seront en sûreté et nous pourrons continuer nos réformes administratives dans l'Inde sans nous inquiéter sérieusement de nos voisins du nord ; mais si les Russes continuent leurs mouvements des vingt dernières années, s'ils doivent traverser la steppe turkmène comme celle des Khirgiz, et si leur frontière est ainsi transférée de Krasnovodsk à Merv... alors la situation aura entièrement changé d'as-

---

aux Indes par le Pamir). Un prétendant au trône de Kaboul, Ishak-Than, s'est réfugié à Samarkande après son échec de 1888. En cas de guerre entre la Russie et l'Afghanistan, il pourrait aisément intervenir.

(1) Memorandum cité, 1868.

pect : l'Afghanistan sera directement menacé. Les causes qui ont forcé les Russes à remonter le Sir-daria les pousseront encore le long du Mourgh-ab ; si Herat n'est pas secouru, elle aura le même sort que Turkestan et Tchemkend (1). »

La plus grande partie de ces prédictions s'est réalisée. Merv a été occupée ; l'influence russe a gagné le long du Mourgh-ab et du Tedjend. De plus, il s'est produit un grand fait, que le général Rawlinson n'avait pu prévoir : une ligne ferrée relie la Caspienne à Samarkande par Merv. La base d'opérations aralo-caspienne s'est ainsi sensiblement déplacée vers le sud. Enfin, les Russes ont beaucoup accru leur prestige dans l'Asie centrale, et les Anglais le reconnaissent volontiers. Les causes en sont multiples : la principale est l'esprit de suite, la persévérance inébranlable, que la Russie a apportés dans ses mouvements. Parfois des agents trop zélés ont été désavoués pour avoir dépassé leurs instructions, mais leurs successeurs ont suivi la même politique. M. Curzon cite à ce propos l'exemple du général Tchernaïef rappelé en 1868 parce qu'il avait excédé les ordres du czar. Ce qu'il avait conquis n'en fut pas moins conservé.

Cette façon d'agir est la seule qui soit appropriée aux idées orientales et surtout au fatalisme qui en fait la base. D'ailleurs les raisons invoquées en 1864 par le général Gortchakof n'ont pas disparu : il est impossible pour les Russes de s'arrêter ou de revenir en arrière. Jusqu'aux crêtes du Paropamisus et de l'Hindou-Kouch, ils n'ont devant eux aucun obstacle réel, aucune frontière naturelle. La nécessité de refouler des hordes pillardes les pousse toujours en avant : elle les poussera jusqu'aux frontières de l'Inde.

De plus, la puissance militaire qu'étale la Russie en

(1) *England and Russia in the East*, 2e édition, 1875.

Turkestan est hors de proportion avec celle des Anglais dans les régions voisines. M. Curzon cite le cas d'une ville hindoue de 80.000 habitants qui est administrée par quatre fonctionnaires européens, sans un seul homme de troupe pour les garder. Il n'est pas surprenant que les populations de l'Asie centrale, respectueuses de la force brutale comme toutes celles de l'Orient, regardent vers le nord, les unes avec crainte, les autres dans l'attente d'une libération prochaine, mais toutes avec un sentiment très vif de la puissance du czar blanc.

Les procédés de conquête, qui diffèrent entièrement chez les deux peuples rivaux, sont également à l'avantage des Russes. Tandis que, dans leurs campagnes afghanes, les Anglais ont toujours montré une certaine indécision quant au but à atteindre, qu'ils ont souvent mis en œuvre des moyens insuffisants et que leurs conquêtes se sont d'ordinaire terminées par l'évacuation du pays occupé, les Russes ont procédé, en général, par des opérations rapides, par des coups terribles comme la prise de Geok-Tepe, quitte à faire preuve d'autant d'humanité ou même de « bonhomie insouciante » après l'action qu'ils avaient montré d'énergie quelques heures avant. M. Curzon ajoute que la conquête de l'Asie centrale par les Russes est une conquête d'Orientaux par d'autres Orientaux ; leurs caractères sont connexes, ce qui rend l'amalgame plus facile.

Au contraire la manière d'être des fonctionnaires ou des officiers anglais vis-à-vis des Asiatiques n'est pas toujours de nature à leur concilier les sympathies de ceux-ci. Ils semblent parfois les regarder comme appartenant à une race inférieure, comme des *niggers*, suivant l'expression consacrée. Il n'y a généralement pas entre Anglais et Hindous de ces relations confiantes qui se sont déjà établies au Turkestan de vainqueur à vaincu. Un abîme paraît encore séparer les deux races ; il y a eu superposition violente de l'élément européen, mais non fusion.

De là résulte que, malgré sa conquête toute récente, Samarkande est beaucoup plus russe que Bénarès ou Pe chaver ne sont anglais. Sir Charles Dilke est du même avis : « Les Russes ont non seulement avalé dans les vingt-quatre dernières années un morceau de l'Asie centrale aussi étendu que toute l'Asie mineure, mais, chose plus difficile, ils l'ont digéré » (1).

On sait l'importance que possèdent en Orient les bruits répandus dans les bazars, et la rapidité avec laquelle ils se propagent. Or, dès 1876, le colonel V. Baker citait en ces termes l'opinion d'un chef indigène : « Il n'y a pas un bazar en Hindoustan qui ne soit convaincu que la fin de votre empire est arrivée si Herat tombe entre les mains des Russes (2). » L'Inde s'est montrée jusqu'ici facile à gouverner parce qu'elle est sans communications directes avec des populations hostiles : la mer, des montagnes infranchissables, des régions difficiles comme l'Afghanistan ou la Haute-Birmanie l'isolent du reste du monde. Mais la seule apparition sur ses frontières de rivales des troupes anglaises l'agiterait profondément. De 1838 à 1842, lors des premières opérations en Afghanistan, il fut question pour la première fois dans l'Inde des progrès de la Russie au Turkestan. Aussitôt on signala une certaine inquiétude parmi les populations. C'était plutôt l'attente ignorante de graves événements, dont la portée apparaissait à peine, que de la désaffection pour le régime anglais (3).

Pour conclure, nous nous bornerons à rappeler l'opinion d'un haut fonctionnaire de l'Inde, sir Richard Temple, citée en 1868 par le général Rawlinson dans le memorandum déjà mentionné. D'après sir Richard Temple, aux Indes les ennemis de la domination britannique compren-

(1) *The British Army.*
(2) *Clouds ins the East.*
(3) *The Punjaub,* par un vieux Punjabi, page 158.

dront toujours quatre classes distinctes : les prêtres hindous ou musulmans ; l'élément militaire ou politique ; les princes et les chefs indigènes dépossédés ; enfin le *mob,* la canaille, hostile à toute organisation régulière. Sir Rawlinson ajoutait : « La conclusion est aisée à tirer : en réalité, les Anglais de l'Inde vivent sur un volcan qui peut, à toute heure, faire explosion et les détruire. »

On doit ajouter que ces vues pessimistes ne sont pas celles de tous. Récemment encore lord Dufferin, le général J. Adye, défendaient avec énergie la thèse opposée. Toutefois on peut démêler de leurs assertions comme de celles de leurs adversaires que les Anglais manifestent pour leur empire indien des inquiétudes toujours plus vives ; ils suivent d'un œil attentif les progrès de la Russie dans l'Asie centrale et ils se rendent compte que, tôt ou tard, leurs frontières seront en contact immédiat avec le territoire russe. De ce jour ils seront devenus une puissance continentale avec toutes les charges et tous les risques que comporte cette situation en Europe.

VII

PROJETS D'INVASION DE L'INDE. — DIRECTIONS PRINCIPALES. — PLANS DE DÉFENSE.

Premiers projets d'invasion de l'Inde. — Bonaparte et l'expédition d'Egypte. — Bonaparte et Paul Ier. — Projet Skobelef. — Le Transcaspien. — Lignes d'opérations à travers l'Afghanistan. — Routes du Pamir. — Route de Balkh-Kaboul. — Route de Herat-Kandahar. — Effectif des Russes en Asie. — Effectif mobilisable dans l'Asie centrale. — Effectif des Anglais dans l'Inde. — Leur effectif mobilisable. — Troupes bokhariotes et afghanes. — Lignes de défense des Anglais. — Réflexions finales.

Nous avons dit que l'attention de Pierre-le-Grand, devançant la marche des événements, s'était déjà portée sur la route terrestre de l'Inde. La grande Catherine suivit cet exemple : en 1791, elle jugea digne de son examen un projet d'invasion de l'Inde, dû à un Français émigré, M. de Saint-Génie. Il consistait à marcher d'Orembourg sur Bokhara et Kaboul. Mais le développement des possessions asiatiques de la Russie n'était pas encore tel qu'il pût être donné une suite quelconque à cette idée.

Ce fut Bonaparte qui ramena vers l'Inde les yeux des Russes. On sait quel rêve grandiose l'avait conduit en Egypte : « Occupons l'Egypte, écrivait-il au Directoire le 29 thermidor an V ; nous aurons la route directe de l'Inde et il nous sera facile d'y établir une des plus belles colonies du globe. C'est en Egypte qu'il faut attaquer l'Angleterre... ». La même idée le poursuivit au cours de l'expédition. De Suez, il écrivit au sultan de Mysore, le célèbre Tipou-Saïb, lui annonçant son arrivée sur la mer Rouge « avec une armée innombrable..... remplie du désir de le

délivrer du joug anglais. » Il envoya des agents en Perse pour se préparer des voies, et la pensée d'une invasion de l'Inde contribua sans doute à lui faire entreprendre la désastreuse expédition de Syrie. Son échec lui fit simplement ajourner ses projets; il les reprit dès 1800, lors de sa passagère alliance avec Paul Ier. Il s'agissait d'une opération combinée ayant l'Inde pour objectif : 35.000 Français devaient descendre le Danube jusqu'à la mer Noire, se joindre à une armée russe d'effectif un peu plus considérable et se diriger sur Astrabad par le Volga et la Caspienne. D'Astrabad, ils auraient marché sur Herat, Farah et Kandahar, à travers la Perse et le Khorassan.

L'assassinat de Paul Ier et le traité d'Amiens survinrent peu après, et ce projet aventureux ne reçut même pas un commencement de réalisation. Mais Napoléon ne renonça jamais à ses vues sur l'Inde auxquelles s'associait le plus habile de ses diplomates. En 1805, par exemple, quinze jours après la capitulation d'Ulm, Talleyrand lui conseillait de pousser les Russes du côté de l'Asie, afin de préparer et de hâter le choc inévitable entre eux et les Anglais dans la région de l'Himalaya (1). D'autres dépêches de l'ancien évêque d'Autun, notamment celle du 15 mars 1807, à Varsovie, montrent que Napoléon ne cessait de s'intéresser à la Perse et à l'Inde. Le général Gardanne fut envoyé à la fin de la même année comme ambassadeur à Teheran (2).

---

(1) Lettre du 21 vendémiaire an XIV, datée de Strasbourg (F. Bertrand, *Lettres inédites de Talleyrand à Napoléon,* 1889.)

(2) 2 février 1808, Napoléon à Alexandre :

« Une armée de 50.000 hommes, russe, française, peut-être même un peu autrichienne, qui se dirigerait par Constantinople sur l'Asie ne serait pas arrivée sur l'Euphrate qu'elle ferait trembler l'Angleterre et la mettrait aux genoux du continent. Je suis en mesure en Dalmatie ; Votre Majesté l'est sur le Danube. Un mois après que nous en serions convenus, l'armée pourrait être sur le Bosphore. Le coup en retentirait aux Indes, et l'Angleterre serait soumise. Je ne me refuse à aucune des

Les entrevues de Tilsit fournirent encore une fois à Napoléon l'occasion de revenir sur l'un de ses projets favoris : de nouveau il fut question d'opérations combinées en Asie. Mais les guerres d'Espagne, la campagne de 1809 et la désastreuse rupture de Napoléon et d'Alexandre firent abandonner ces plans, restés d'ailleurs à l'état d'ébauches.

Les Russes les reprirent pour leur compte personnel, mais seulement lors de la guerre de Crimée. Les généraux Duhamel et Khroulef proposèrent en 1855 l'adoption d'un projet rappelant celui de 1800 : on devait opérer par Astrabad, Meched, Herat. La fin de la guerre y fit renoncer.

Vers 1876, lorsque la situation se tendit en Orient et que l'on put prévoir des hostilités entre la Russie et l'Angleterre, les yeux des Russes se portèrent de nouveau sur l'Inde. En 1876, Skobelef, alors gouverneur du Ferghana, envoya au général Kauffmann, gouverneur général du Turkestan, un projet d'opérations ayant cet objectif. D'après M. Marvin (1), il s'agissait tout d'abord d'ouvrir des négociations avec l'émir de Kaboul, en les appuyant par l'envoi rapide d'une colonne vers sa capitale. Puis, Kaboul occupé, on aurait cherché à entrer en relations avec tous les mécontents de l'Inde, à leur donner l'organisation et la direction d'ensemble qui avaient fait défaut aux cipayes en 1857. Ce travail préparatoire achevé, on eût réuni des masses de cavalerie irrégulière, pour les jeter sur l'Inde « sous la bannière du sang et de l'incendie », comme aux temps légendaires de Timour et de Tchinghiz.

Ce projet nécessitait évidemment de longs délais; mais, en 1878, entre la conclusion du traité de San-Stefano et celle du traité de Berlin, lorsque les hostilités furent sur

---

stipulations préalables nécessaires pour arriver à un si grand but. Mais l'intérêt réciproque de nos deux Etats doit être combiné et balancé. »

(1) *Annexation of Merv.*

le point d'éclater entre l'Angleterre et la Russie, la première appela ses réserves et envoya à Malte une partie des troupes indigènes de l'Inde, tandis que la seconde menaça l'Afghanistan dans trois directions à la fois. Une colonne, général Grotengelm, remonta l'Oxus jusqu'à Tchardjoui; elle devait être ralliée par des troupes venant de la Caspienne et opérer sans doute vers Merv et Herat. Une autre, général Kauffmann, s'avancerait par le Bokhara sur Karchi et l'Oxus, puis sur Balkh, Bamian et Kaboul. Enfin la troisième, général Abramof, devait partir du Ferghana, franchir l'Alaï et le Trans-Alaï, s'engager sur le Pamir dans la direction du Tchitral et du Kashmir.

Le traité de Berlin arrêta ces opérations dès leur début; mais elles avaient permis au général Abramof de démontrer que le Pamir est relativement abordable, même pour l'artillerie (1). D'ailleurs les Russes ne disposaient pas d'un effectif suffisant pour leur permettre d'entreprendre l'invasion de l'Afghanistan, *a fortiori* de l'Inde. Il s'agissait uniquement de fortes démonstrations. Depuis 1878, les conditions se sont entièrement modifiées. La construction du Transcaspien, surtout, a déplacé vers le sud la base d'opérations des Russes, en leur permettant d'accroître dans de très fortes proportions les effectifs de leurs troupes de campagne. En 1878, avant d'atteindre l'Indus, le général Kauffmann aurait eu à franchir l'Oxus, l'Hindou-Kouch et le Soulaïman-Dagh. La tête de sa ligne d'étapes eût été à Orembourg, à plus de 1.600 kilomètres de Samarkande. Aujourd'hui elle serait à Samarkande même ou à Merv, et une voie ferrée la relierait à la Caspienne, c'est-à-dire à une mer russe (2), que le chemin de fer de Bakou à Batoum

(1) En 1876, une batterie russe traversa le col de Kara-kazik, dans l'Alaï, à 4.718 mètres, hauteur supérieure à celle du Mont Rose. (E. Reclus.)

(2) Le traité de Gulistan (1813), confirmé par celui de Turkmantchaï (1828), interdit à la Perse d'entretenir des bâtiments de guerre sur la Caspienne.

met en communication avec le Caucase et la mer Noire, et qui, par le Volga, communique avec tout le réseau ferré de l'empire.

En 1878, Krasnovodsk était séparé de Herat, sur un millier de kilomètres, par une région presque infranchissable, dont les oasis étaient peuplées de tribus hostiles. Aujourd'hui le Transcaspien traverse ce désert; il relie la Caspienne à l'Amou-Daria, Krasnovodsk à Merv, à Bokhara, à Samarkande, bientôt même à Tashkend. Les avant-postes des Russes sont à 130 kilomètres seulement de Herat, tandis que ceux des Anglais n'ont pas dépassé Tchaman, à 650 kilomètres de la même ville. La situation s'est donc grandement modifiée au profit de la Russie, et les Anglais s'en rendent très bien compte. Ce qu'ils redoutent pour l'instant n'est pas une invasion même de l'Inde : la tâche offrirait de trop grandes difficultés. Mais ils considèrent comme beaucoup plus sérieuses les chances d'une invasion de l'Afghanistan; ils croient que la prise de Herat ou de Balkh par les Russes compromettrait gravement leur sécurité dans l'Inde. Quant à l'intérêt que présenterait cette conquête, il est évident : la question d'Orient serait plus facile à résoudre sur l'Helmend et l'Indus que dans les plaines de Roumélie ou de Bulgarie. En menaçant Calcutta, on atteindrait plus aisément la Corne-d'Or. On obligerait surtout l'Angleterre à demeurer neutre en Europe, sous peine d'être frappée au cœur en Asie (1).

Ainsi la possibilité d'une offensive russe dirigée contre l'Afghanistan et indirectement contre l'Inde est admise aujourd'hui. Quels en seraient les axes principaux? On admet généralement avec le colonel V. Baker qu'ils seraient au nombre de cinq : la route de Samarkande à Balkh, celles de Bokhara à Balkh, de Merv à Herat, de Sarakhs

(1) Curzon, ouvrage cité.

à Herat et enfin de Meched à Herat. Cette dernière emprunterait une partie du territoire persan.

On voit que ces routes se réduisent à deux faisceaux principaux : l'un conduisant à Kaboul et l'autre à Herat. Il est nécessaire d'en ajouter un troisième : celui des sentiers du Pamir. Les faits historiques cités précédemment par nous prouvent en effet que le Pamir n'est point aussi inabordable qu'on a voulu le prétendre. Les expéditions du général Abramof de 1870 à 1878, celles que les Russes ont faites en 1891 et en 1892, l'ont également démontré. Enfin les préoccupations croissantes que les Anglais laissent voir à l'égard du Kashmir, du Kandjout et du Yasin montrent qu'ils sont loin de considérer comme négligeables les chemins qui mènent du Ferghana dans le Kashkar, le Swat et le Kashmir, par le Pamir ou les hautes vallées de l'Oxus supérieur. Il est vrai que ces routes traversent une région très difficile, d'altitude considérable, presque sans aucune ressource. Elles seraient donc appropriées surtout à une diversion.

Quoi qu'il en soit, d'après M. Curzon, une colonne russe pourrait déboucher du Ferghana sur le plateau de l'Alaï par la Taldik-Pass (3,866 mètres), passer sur le Pamir par le Kizil-Art (4,666 mètres), longer le lac de Kara-Koul (4,266 mètres) et se diriger au sud-est, par la vallée de l'Ak-Sou, sur Tashgourgan. De là elle descendrait par le col de Baroghil (3,115 mètres) sur Yasin, Gilgit et le Kashmir, ou sur Tchitral, le Kafiristan et Djellalabad. Cette opération ne serait praticable, il est vrai, que de juin à septembre, mais les Russes ne pourraient être arrêtés par les troupes anglo-indiennes avant leur débouché dans le Kandjout ou le Yasin, vers la rivière de Gilgit.

D'ailleurs une route moins difficile les conduirait du Bokhara au Tchitral, à travers le Badakshan et l'Hindou-Kouch. Il n'y aurait à prévoir que la résistance armée des Afghans dans le Badakshan.

Les routes débouchant sur Kaboul et sur Herat ont plus d'importance stratégique, et cela pour des raisons multiples. Elles sont beaucoup plus praticables et traversent des régions moins dénuées de ressources. En outre et surtout, elles aboutissent, non à une impasse, presque absolument isolée de l'Inde, comme le Kashmir, mais à des points d'où il est relativement facile d'atteidre la frontière anglo-afghane.

L'offensive russe pourrait donc se produire en prenant le Bokhara pour base, dans les directions de Balkh ou de Khoulm. On atteindrait ainsi la «porte» de Bamian ou l'une des nombreuses passes voisines. La résistance qu'opposeraient les habitants du Turkestan afghan, de même race que les Turkmènes russes, serait probablement insignifiante. Enfin on pourrait utiliser l'Amou-daria, de Tchardjoui à Kerki, pour le ravitaillement des colonnes. Les Anglo-Afghans ne feraient sérieusement tête qu'aux environs de Kaboul ; si cette opposition était vaincue, les Russes disposeraient d'une bonne route conduisant à Pechaver et à Rawal-Pindi, c'est-à-dire à deux des principaux centres de résistance des Anglais. Ils menaceraient directement la partie la plus riche, la plus peuplée de la frontière, celle qui a vu passer le plus grand nombre des invasions de l'Inde.

Malgré tous ces avantages, des juges autorisés estiment que la véritable route des Russes à travers l'Afghanistan devrait être celle de Herat à Kandahar. Leurs colonnes pourraient atteindre Herat, soit par Meched en traversant le Khorassan, soit en remontant le Heri-roud par Sarakhs, soit en longeant le Mourgh-ab de Merv à Pendjeh.

De Herat à Kandahar les obstacles physiques à vaincre sont beaucoup moindres que de Balkh ou de Khoulm à Kaboul ; les opérations ne seraient pas arrêtées par les neiges comme dans ce dernier cas ; enfin la région traversée paraît présenter plus de ressources en vivres. L'inconvénient

le plus grave serait l'accroissement des distances à parcourir jusqu'à la frontière indienne. En outre on déboucherait sur l'Indus, non pas en face des provinces les plus riches du nord-ouest de l'Inde, mais à hauteur du Radjpoutana et de ses plaines désertes. L'objectif stratégique de l'opération serait moins directement atteint par Herat que par Kaboul.

Quoi qu'il en soit, le général Rawlinson écrivait dès 1868 : « Si une armée étrangère descend jamais sur notre frontière indienne, ce sera par Herat et Kandahar... et non par les cols difficiles entre Kaboul et Pechaver. (1) » Le général sir Frédéric Roberts, ancien commandant en chef de l'armée de l'Inde, s'exprimait en termes analogues dans un mémorandum du 12 mai 1881. Enfin un haut fonctionnaire de l'Inde, sir Richard Temple, a énoncé la même idée dans la *New-Review* (2). C'est d'ailleurs la possibilité d'un mouvement des Russes sur Herat et Kandahar qui a déterminé les Anglais à s'emparer de Quetta, à s'y fortifier et à construire la ligne ferrée du Sind-Pishin. C'est la même considération qui les engage à construire la ligne de la vallée du Zhob, à améliorer les passages de l'Indus au sud d'Attok.

Dans l'hypothèse de la marche des Russes sur Herat, la province persane du Khorassan acquiert une importance particulière; elle couvre le flanc droit du Transcaspien entre Kizil-Arvat et Doushak; elle donnerait aux Russes une double route dirigée, soit sur Herat, soit sur le Seïstan. Cette dernière permettrait de tourner Herat, Kandahar, Quetta et d'aborder l'Inde par le Baloutchistan. Il convient d'ajouter que la longueur des distances, la difficulté de vivre sur les plateaux baloutches compenseraient et au delà les facilités que présente cette route par rapport à

(1) Mémorandum cité.

(2) *The weak points in our Indian Frontier Defense*, septembre 1889.

celle de Herat. Mais l'un des principaux avantages du Khorassan serait l'abondance des ressources qu'on pourrait en tirer pour l'alimentation des troupes. D'après M. Curzon, les populations n'opposeraient pas la moindre résistance à la conquête russe (1).

De ce qui précède, on peut conclure que les Russes prendraient pour axe principal d'opérations la route de Herat à Kandahar et ses prolongements sur Meched, Sarakhs ou Merv. Leur véritable base serait constituée par la Caspienne et leurs communications avec celle-ci s'effectueraient par le chemin de fer transcaspien. Nous avons dit dans un autre chapitre de quel matériel ils pourraient disposer sur cette ligne. En tenant compte de ce fait qu'elle est à une seule voie, que l'eau y est peu abondante dans la plupart des points d'arrêts, on est amené à conclure que sa capacité de transport ne saurait être très considérable. Cette condition, seule, limiterait l'effectif que les Russes pourraient concentrer sur les frontières afghanes, car leur flotte de la Caspienne représente un ensemble de moyens de transports supérieur de beaucoup au Transcaspien (2). La seule difficulté sérieuse tiendrait au débarquement des troupes et du matériel sur la côte est de la Caspienne. Ouzoun-Ada est un port médiocre, peu profond, souvent pris par les glaces. On espère que Krasnovodsk sera dans de meilleurs conditions, dès que le Transcaspien aura été prolongé de Molla-kara jusqu'à ce point, comme on en a le projet.

Il faut ajouter que les relations entre la Transcaspienne et la Russie d'Europe ne sont pas encore assurées d'une façon satisfaisante. La ligne de Poti à Tiflis et à Bakou éta-

---

(1) *Persia and Persian question.*

(2) D'après M. Curzon, le gouvernement russe y posséderait 70 steamers; il y aurait 790 bateaux à vapeur de commerce et 12 à 1.500 bâtiments à voiles.

blit seule des communications rapides de la mer Noire à la Caspienne (1). Elle permettrait aux troupes de la Russie méridionale, de la Crimée et de la Transcaucasie d'affluer à Krasnovodsk. Mais, au cas d'une guerre entre la Russie et l'Angleterre, celle-ci ne tarderait pas à être maîtresse de la mer Noire et à bloquer ses ports, ce qui réduirait grandement la valeur militaire de la ligne ferrée transcaucasique.

Quant au réseau de l'empire proprement dit, on a vu qu'il n'est pas encore relié directement à la Caspienne. Le Volga, que les glaces ferment en hiver, forme seul la liaison entre le centre de la Russie et cette lointaine mer intérieure. Nous avons dit qu'un embranchement est en construction de Vladikavkaz à Petrovsk ; il contribuera à assurer dans de meilleures conditions les transports de troupes jusqu'à la Caspienne.

Telles sont les lignes de concentration qu'auraient à utiliser les Russes pour se porter sur leurs bases d'opérations. De quels effectifs pourraient-ils disposer ?

D'après un travail très complet, publié en 1892 par le capitaine autrichien Eugen Schuler (2), l'effectif de paix des troupes russes du Caucase serait de 118 bataillons, 90 escadrons, 36 batteries, 2 bataillons du génie, 6 bataillons d'artillerie de forteresse, 23 sotnias de cosaques à cheval et 2 sotnias à pied. Le tout représenterait 111.760 hommes, destinés à être portés à 275.190 en temps de guerre (213 bataillons et demi, 261 escadrons, 36 batteries).

A cette masse déjà considérable viendraient s'ajouter les troupes de la Transcaspienne (12 bataillons, 14 escadrons,

---

(1) Un embranchement la relie à Batoum, port que les Russes ont acquis lors de la dernière guerre turco-russe et qui est de beaucoup supérieur à Poti.

(2) *Dislocations-karte der Indo-britischen streitkräfte in Ost-Indien und der Russischen streitkräfte in Asien* (Vienne, Artaria und Co. 1892).

1 batterie, 2 bataillons du génie, c'est-à-dire 13.940 hommes en temps de paix et 17.710 après la mobilisation); celles du Turkestan (25 bataillons et demi, 32 escadrons, 13 batteries; 27.590 hommes en temps de paix et 41.450 en temps de guerre); celles du district d'Omsk (6 bataillons, 6 escadrons, 1 batterie; 5.350 hommes en temps de paix, portés à 17.360 par la mobilisation).

L'ensemble représenterait 161 bataillons et demi, 142 escadrons, 51 batteries (158.640 hommes en temps de paix et 351.710 après la mobilisation) (1).

D'ailleurs, l'exactitude matérielle de ces chiffres n'a qu'une importance restreinte. Les ressources en hommes de la Russie peuvent être considérées comme illimitées, du moins dans le cas spécial qui nous occupe. Les seules conditions qui interviendraient, pour limiter l'effectif d'une armée russe opérant en Afghanistan, seraient la capacité de transport du Transcaspien et les ressources en vivres que pourraient fournir la Transcaspienne, le Turkestan et les régions voisines.

C'est en tenant compte de ces circonstances que M. Curzon arrive à conclure qu'en quatre semaines seulement les Russes pourraient concentrer une première masse de cinquante mille hommes dans la zone de Doushak à Merv, c'est-à-dire à proximité de Herat. Une seconde masse à peu près équivalente serait groupée sur l'Oxus, face à la direction de Balkh et de Kaboul, mais dans un laps de temps sensiblement plus considérable. D'après cette hypothèse, les Russes auraient à leur disposition environ cent mille hommes, répartis en deux fractions de même force et disposés de manière à envahir l'Afghanistan, soit par la route de Herat à Kandahar, soit par celle de Balkh

(1) Les totaux du capitaine Schuler sont plus élevés, parce qu'il tient compte des troupes des districts d'Irkoutsk et de l'Amour, évidemment trop éloignées pour prendre part à une campagne en Afghanistan.

à Kaboul. Ces conclusions de M. Curzon se rapprochent beaucoup de celles du colonel sir Mac Gregor (1) et de l'auteur anonyme d'articles parus en 1890 dans le *Militär-Wochenblatt* (2). Il est donc permis de croire à leur exactitude. En outre, nous l'avons dit déjà, la situation se modifiera sensiblement à l'avantage des Russes après l'achèvement des prolongements du Transcaspien et de la ligne de Vladikavkaz à Petrovsk. Tout kilomètre de voie ferrée posé dans la Russie méridionale ou dans la Transcaspienne accroîtra la puissance offensive du czar en Arménie et en Afghanistan.

En résumé, l'effectif que les Russes pourraient jeter dans ce dernier pays ne serait limité pratiquement que par la capacité de transport du Transcaspien et par les difficultés du ravitaillement en vivres, en fourrage et en eau. Du côté de l'Angleterre il en serait autrement. Nous allons en voir les raisons.

Les hommes d'Etat anglais paraissent aujourd'hui admettre comme un axiome que tout empiétement des Russes sur le territoire afghan constituerait un *casus belli*. Un ancien vice-roi l'a dit récemment : « Tout mouvement ultérieur d'une grande puissance militaire vers les frontières de l'Inde imposerait à celle-ci des dépenses si excessives, sous la forme de fortifications ou d'autres défenses, que la situation en deviendrait absolument intolérable; toute autre éventualité serait préférable, quelque sérieuses que dussent en être les conséquences » (3).

On peut donc admettre, d'une façon à peu près positive, qu'au cas où les Russes s'empareraient de Herat, les Anglais

---

(1) Dans un mémorandum inédit, cité par M. Curzon.

(2) *Russland und Anglo-Indien*. Ces articles ont été très remarqués en Angleterre et l'*United service Magazine* en a publié une traduction suivie d'une réfutation peu concluante.

(3) Discours du marquis de Dufferin et d'Ava au banquet de Mansion-House, 29 mai 1889.

entreraient dans Kandahar et probablement dans Kaboul. Mais de quelles forces pourraient-ils disposer pour défendre l'Afghanistan, tout en gardant leur immense empire indien? Le budget de l'armée anglaise pour 1893-1894 attribue aux troupes anglo-indiennes les forces suivantes : Européens de tout grade détachés de la métropole, 74.384; indigènes encadrés par des officiers anglais, 145.363; soit un total de 219.747 hommes de troupes régulières (1). De ces 220.000 hommes, en chiffres ronds, les 74.000 Anglais peuvent passer pour l'élite de l'armée britannique. En quittant le Royaume-Uni, chaque corps destiné au service de l'Inde laisse au dépôt les recrues, les soldats trop jeunes ou de santé douteuse, bref les non-valeurs de toute espèce. Dans l'Inde, il jouit des bénéfices de longues marches, de grandes manœuvres, d'expéditions fréquentes, d'un entraînement régulier à la vie de campagne qui lui fait défaut en Angleterre. Ses qualités militaires ne peuvent qu'y gagner. Il faut donc voir dans les soldats anglais de l'Inde l'équivalent des meilleurs de l'Europe. Si la recherche excessive du confort en fait de médiocres marcheurs, peu susceptibles de mouvements rapides quand leurs besoins matériels ne sont pas parfaitement assurés, ils n'en sont pas moins d'admirables soldats, dignes en tout point d'être comparés à ceux de la Péninsule, de Waterloo, de Crimée ou de la révolte des cipayes. Mais il ne faut pas oublier que leurs qualités natives les rendent surtout aptes à la défensive.

L'armée indigène de l'Inde a moins de cohésion et de valeur propre. Si les Goorkhas ou les Sikhs du Bengale et du Pandjab valent les meilleures troupes indigènes encadrées par des Européens, d'autres, appartenant aux armées de Madras et de Bombay, n'ont qu'une valeur très contes-

(1) Les chiffres relatifs aux troupes indigènes sont empruntés au budget de l'Inde pour 1889-1890 ; ils ont été très peu modifiés depuis.

table. Le gouvernement anglo-indien s'en est si bien rendu compte que, depuis quelques années, il ne cesse d'augmenter l'importance numérique des fractions recrutées parmi les populations belliqueuses du nord-ouest, en réduisant celle des corps tirés du sud et du centre de la Péninsule. Mais ce travail d'épuration, entravé par la constitution bizarre des troupes de l'Inde en trois armées distinctes, pourvues d'organismes à peu près indépendants (1), est bien loin d'être terminé. Il en résulte que les Anglais ne pourraient certainement pas mettre, sans appréhension, la totalité de leurs corps indigènes en face d'adversaires européens.

Aux 219.000 hommes de troupes régulières que possède l'Inde pourraient s'ajouter les réservistes indigènes, cipayes pensionnés, astreints à revenir sous les drapeaux en cas de guerre. Ils sont en trop petit nombre, 10.000 seulement, pour constituer une réserve sérieuse aux 145.363 hommes de l'armée native. En outre, l'âge de la plupart n'est plus celui du véritable soldat, de 25 à 35 ans; enfin, ils ne sont astreints à aucune période d'instruction, et leurs aptitudes militaires ne peuvent que disparaître promptement dans la vie civile.

Il serait imprudent de compter davantage sur les 19.000 volontaires européens ou *eurasiens*. Ils sont organisés sur le même type que ceux du Royaume-Uni et présentent les mêmes défauts, accrus selon toute apparence par les distances et le milieu. On peut dire, en somme, que leurs cadres n'ont aucune instruction militaire; que l'organisation, la discipline, tout ce qui fait une véritable troupe, leur manquent à peu près entièrement. Grâce aux qualités natives de leur race, ils se défendraient vaillamment, sur-

(1) Depuis le 1er avril 1895, cette constitution a été modifiée. L'armée de l'Inde forme quatre grands commandements (Pandjab, Bengale, Madras, Bombay) sous l'autorité immédiate d'un seul commandant en chef.

tout contre une nouvelle révolte des cipayes, mais on s'exposerait à des mécomptes en les mettant, en rase campagne, devant des réguliers européens.

La presse anglaise fait volontiers grand étalage d'un autre élément des forces militaires de l'Inde : les 30.000 hommes, environ, des forces organisées appartenant aux princes feudataires. Mais on pourrait reproduire à leur sujet, en les accentuant, les critiques énoncées plus haut à propos des troupes indigènes régulières. Parmi elles figurent des contingents de valeurs très différentes, suivant leur degré d'organisation et surtout d'après les aptitudes guerrières des populations où elles sont recrutées. Aucune ne paraît posséder de cadres européens, du moins en permanence. C'est donc un élément d'importance tout à fait contestable.

Quant aux 344.000 irréguliers des princes feudataires, aux 54.000 hommes armés de la *police régulière*, il est impossible de les faire entrer en ligne de compte. La fidélité de ces bandes à l'égard des Anglais n'est même rien moins qu'assurée.

Ainsi les forces réelles de l'Inde se réduisent à 220.000 réguliers environ et à 50.000 ou 60.000 auxiliaires de valeur douteuse. Mais toutes les troupes régulières ne pourraient être employées contre un ennemi extérieur. D'après l'*East India Return*, rapport officiel publié en 1884, l'armée de campagne proprement dite, déduction faite des garnisons indispensables, se réduirait à 18 bataillons anglais, 40 bataillons indigènes, 5 régiments de cavalerie anglaise, 16 régiments de cavalerie indigène, 30 batteries à cheval ou montées, 3 batteries lourdes (batteries de position ou parcs de siège légers), 7 batteries de montagne, 21 compagnies du génie. Le total atteindrait 55.272 combattants d'infanterie, 12.674 chevaux et 240 canons, c'est-à-dire 80.000 hommes au plus avec les services accessoires, et sans tenir compte de la multitude des *suivants de camp* qui accompagnent toute armée anglo-indienne.

Depuis 1884, les troupes régulières de l'Inde ont été accrues de 5.000 Européens et de 15.000 indigènes environ. Mais la conquête de la Haute-Birmanie, l'occupation de divers districts des frontières nord-ouest et nord-est ont sensiblement accru l'étendue de la région à garder. Il ne faut pas oublier en outre que la population de l'Inde n'est pas moindre de 288.159.672 habitants, dont 221.356.187 pour les provinces directement soumises à l'Angleterre et 66.803. 485 pour les Etats indigènes (1). Le nombre des Européens est insignifiant, et celui des individus nés en Grande-Bretagne n'atteint pas 100.000. Dans ces conditions on peut admettre que les chiffres cités plus haut représentent, à peu près exactement, l'effectif maximum des troupes de campagne anglo-indiennes. En 1884, on estimait qu'il ne serait jamais nécessaire de l'atteindre, mais il est fort probable que les idées se sont sensiblement modifiées à cet égard.

Admettons avec sir Charles Dilke (2) qu'il soit possible aujourd'hui d'aller plus loin et de porter sur la frontière nord-ouest deux corps d'armée de 35.000 hommes chacun, composés par moitié d'Européens et d'indigènes, avec une réserve de 15.000 hommes. Le total n'atteindrait pas 100.000 hommes, effectif supposé des troupes russes qui pourraient être concentrées en trois mois sur la frontière afghane. Mais il faut tenir compte d'un autre facteur, les renforts que les Anglais enverraient de la métropole dans l'Inde.

Voici quels sont, actuellement (3), les éléments de l'armée anglaise, exclusion faite des troupes de l'Inde : l'armée

(1) Cens de 1891 ; les Hindous sont au nombre de 206.654.407 ; les musulmans, de 57.365.204 ; les chrétiens, de 2.284.191.

(2) Dans un article de la *Fortnightly Review* publié en avril 1889.

(3) D'après le budget de 1893-94. Les réservistes de la milice sont des miliciens qui s'engagent à entrer dans l'armée active en cas de mobilisation. Ils continuent à compter dans la milice, dont ils constituent l'une des non-valeurs.

active (Royaume-Uni et colonies) ne s'élève qu'à 144.334 hommes, auxquels viendraient s'adjoindre 76.595 réservistes de 1re classe et 30.417 réservistes de la milice, soit 117.012 hommes. Ces 261.346 hommes comporteraient une forte proportion de non-valeurs, recrues, malingres, réservistes insoumis, etc., et il faudrait se garder de les croire uniformément disponibles pour la guerre de campagne. D'ailleurs le Royaume-Uni et surtout l'Irlande, les îles normandes, Gibraltar, Malte, l'Egypte et les points fortifiés si nombreux que l'Angleterre a semés dans toutes les mers ne pourraient demeurer sans garnison. Ces deux circonstances expliquent la difficulté avec laquelle on put constituer en 1882 la petite armée de lord Wolseley, 25.000 hommes environ. Il est évident qu'elles s'opposeraient encore à l'envoi dans l'Inde de forces importantes.

Une partie de la milice (88.751 hommes, déduction faite des réservistes qui entrent dans l'armée active) pourrait, il est vrai, être employée hors du royaume, pour la garde de points particuliers, tels que les îles normandes ou Gibraltar. Mais le rôle de cette force auxiliaire paraît être plutôt d'alimenter les corps de l'armée active en recrues déjà dégrossies. Dans tous les cas il serait difficile d'envoyer quelques-uns de ses bataillons dans l'Inde, même en supposant que la loi autorisât cet envoi, ce qui n'est point le cas.

Restent encore les 10.830 cavaliers de la yeomanry et les 221.048 volontaires. Malgré les lacunes de leur organisation, de leur instruction, et l'insuffisance de leurs cadres, ils défendraient vaillamment la Grande-Bretagne, mais leur concours actif s'arrêterait là, et la loi actuelle ne permet pas davantage.

En tenant compte des faits qui précèdent, l'auteur anonyme de l'article du *Militär Wochenblatt* précédemment cité arrive à conclure que les troupes anglaises disponibles pour les opérations en dehors du Royaume-Uni ne sauraient

kour, sont couverts par des têtes de pont protégées elles-mêmes par les deux places de Pechaver et de Quetta. De plus, il est longé, sur la majeure partie de son cours, par une voie ferrée reliée au réseau de l'Inde. Toutes ces circonstances font que la valeur défensive de l'Indus est de beaucoup supérieure à celle du Soulaïman-Dagh, qui le double sur sa rive droite. D'ailleurs, nous avons dit au premier chapitre de cette étude que le Soulaïman n'est pas une simple chaîne montagneuse, mais un ensemble de chaînons parallèles, de hauteurs allant en croissant vers l'est. La frontière actuelle de l'Inde ne suit aucun de ces chaînons ; en outre, ceux-ci sont coupés par un très grand nombre de cols, plus de cinquante, dit-on, en dehors des passes classiques du Khaïber, du Kourram, du Gomoul et du Bolan. Il semble résulter de ces considérations que la défense de l'Inde devrait s'opérer sur l'Indus, comme le demandait sir W. P. Andrew en 1878, dans *Our scientific Frontier.*

Mais il ne faut pas oublier qu'un fleuve, de quelque largeur qu'il soit, ne constitue qu'une barrière insuffisante, souvent dangereuse parce qu'elle donne une fausse sécurité. Combien de fois, au cours de nos grandes guerres, avons-nous franchi le Rhin, le Danube, l'Elbe ou le Pô, même en présence de l'ennemi ? D'après Napoléon « Rien n'est plus dangereux que d'essayer de défendre sérieusement une rivière en bordant la rive opposée, car, une fois que l'ennemi a surpris le passage, et il le surprend toujours, il trouve l'armée sur un ordre défensif très étendu et l'empêche de se rallier » (1).

La défensive le long de l'Indus présenterait un autre inconvénient, plus grave encore : elle donnerait à l'assaillant un avantage moral d'une très grande portée. Les Anglais n'ont jusqu'ici dominé l'Hindoustan que grâce à leur prestige, à l'incomparable force morale qui fait respecter le

(1) *Lettre au prince Eugène en* 1813.

moindre de leurs fonctionnaires à l'égal des plus puissants radjahs d'autrefois. Ce prestige, qu'ils prennent tant de soin de maintenir et d'accroître, serait irréparablement atteint du jour où les troupes d'une autre nation européenne fouleraient les rives de l'Indus.

Il faut donc défendre l'Inde en Afghanistan, et cette nécessité est si bien reconnue qu'elle a déterminé l'Angleterre à occuper Quetta, à prolonger le réseau ferré indien vers Kandahar, à préparer la construction d'une ligne de Pechaver à Kaboul (1). Mais on ne pourrait se borner à défendre Quetta et Pechaver : plusieurs passes praticables, qui s'ouvrent entre ces deux villes, permettraient de les tourner et de pousser jusqu'à l'Indus. D'un autre côté, pour interdire à l'ennemi l'accès de ces cols, il faudrait construire une série de places dont la garde absorberait une nouvelle et importante fraction des forces de l'Inde. Cette sorte de muraille de Chine n'assurerait qu'imparfaitement la sécurité du territoire indien ; il serait toujours possible de la percer.

On peut donc admettre qu'au début d'opérations dirigées contre les Russes, les Anglais devraient, d'une façon inéluctable, occuper la ligne Kaboul-Ghazni-Kandahar. Elle est sensiblement plus courte que celle de Pechaver à Soukkour. Les trois places qui la jalonnent commandent les communications entre le Turkestan russe et l'Inde, comme entre l'ouest et l'est, le nord et le sud de l'Afghanistan. Une armée anglaise établie sur cette base pourrait faire front vers Balkh ou vers Herat, suivant la direction prise par le gros des troupes russes, et elle réunirait ainsi les avantages de l'offensive à ceux de la défensive.

Il faut ajouter que, si les lignes ferrées de l'Inde étaient prolongées jusqu'à Kaboul et à Kandahar, la situation des

---

(1) Dans le mémoire qui a obtenu en 1890 la médaille d'or offerte par le *Royal United Service Institution*, le capitaine Maguire préconise l'offensive comme le meilleur moyen de défendre l'Inde.

Pages

VI. **Les invasions de l'Inde. — Les Anglais et les Russes dans l'Asie centrale :** Premières invasions de l'Inde. — Ougouz-Khan. — Mahmoud-le-Ghaznévide. — Mohammed-Ghouri. — Tchinghiz-Khan et Timour-Leng. — Baher. — Nadir. — Ahmed-Shah. — Invasion du Kahsmir par le Pamir. — Premières campagnes des Anglais en Afghanistan (1838-1840). — Guerre avec la Perse (1856-1857). — Apparition des Russes dans l'Asie centrale. — Testament de Pierre le Grand. — Progrès des Russes. — Circulaire Gortchakof (21 novembre 1864). — Conquête de la Transcaspienne. — Accord entre la Russie et l'Angleterre au sujet de l'Asie centrale. — Situation actuelle de l'Afghanistan. — Les Anglais et les Russes dans l'Asie centrale..... 104

VII. **Projets d'invasion de l'Inde. — Directions principales. — Plans de défense :** Premiers projets d'invasion de l'Inde. — Bonaparte et l'expédition d'Egypte. — Bonaparte et Paul Ier. — Projet Skobelef. — Le transcaspien. — Lignes d'opérations à travers l'Afghanistan. — Routes du Pamir. — Route de Balkh. — Kaboul. — Route de Herat-Kandahar. — Effectif des Russes en Asie : effectif mobilisable dans l'Asie centrale. — Effectif des Anglais dans l'Inde : leur effectif mobilisable. — Troupes bokhariotes et afghanes. — Lignes de défense des Anglais. — Réflexions finales..... 129

TABLE DES CARTES

Pages.

Frontière nord-ouest de l'Inde..... 20
Khorassan et pays voisins..... 25
Pamir et pays voisins..... 71
Cols de l'Indou-Kouch vers Kaboul..... 77
Partie sud-est du réseau ferré russe..... 89
Les chemins de fer du nord-ouest de l'Inde..... 95

Paris et Limoges. — Imprimerie militaire Henri Charles-Lavauzelle.

Librairie militaire Henri CHARLES-LAVAUZELLE

Paris, 11, place Saint-André-des-Arts.

rmées étrangères contemporaines : Europe. Asie, Afrique, Amérique, Océanie, par A. Garçon. — 2 volumes in-32, brochés..... 1 »
Reliés toile anglaise..... 1 50

s corps d'officiers des principales armées européennes, par le ommandant Francfort, chef d'escadron breveté au 72e d'artillerie. — rochure in-8° de 116 pages..... 2 50

rmée russe, son histoire, son organisation actuelle, par E. Bujac, chef e bataillon breveté au 70e d'infanterie. — Volume in-8° de 428 pages, ac- ompagné de 42 figures dans le texte..... 6 »

truction sur le service en campagne des armées russes. — Ou- age in-8° accompagné de 6 croquis dans le texte..... 2 50

truction sur le combat de l'infanterie russe annexée au règlement r les manœuvres de l'infanterie, précédée d'un exposé sommaire des for- ations tactiques de l'infanterie russe en campagne et accompagnée de oquis hors texte. — Brochure in-8° de 50 pages..... 1 »

de sur l'armée et la marine russes, d'après les documents les plus ents, par un officier supérieur breveté. — Br. in 8° de 50 pages... » 75

rmée allemande, son histoire, son organisation actuelle, par le com- ndant A. Heumann. O. ✿, directeur des études à l'Ecole spéciale mili- re de Saint-Cyr (6e édition, entièrement refondue, 1895). — Volume in-8° 204 pages..... 3 »

rmée allemande telle qu'elle est en 1890, par P. de Pardiellan. — lume in-18 de 228 pages, couverture en chromolithographie..... 3 50

rmée allemande telle qu'elle est en 1892, par P. de Pardiellan. — lume in-18 de 268 pages, couverture en chromolithographie..... 3 50

mœurs politiques des Allemands, par P. de Pardiellan. — Vo- e in-18 de 224 pages..... 3 50

arine et les colonies de l'Allemagne, par le commandant A. Heu- nn. O. ✿, directeur des études à l'Ecole spéciale militaire de Saint- . Ouvrage accompagné de huit croquis. — 2 volumes, brochés... 1 »
Reliés toile anglaise..... 1 50

oire sommaire de l'infanterie prussienne, par Elie Mourin, capi- e au 16e bataillon de chasseurs à pied. — Br. in-8° de 60 pages... 1 25

-mémoire de l'officier français en Allemagne, par P. de Pardiel- , ouvrage accompagné de quatre gravures hors texte représentant les formes de l'armée allemande, et de feuillets blancs pour notes. — Vo- e in-32 de 160 pages, relié toile anglaise..... 2 50

méthodes stratégiques des Allemands en 1870. — Br. in-8°. 1 »

e sur le réseau ferré allemand au point de vue de la concentration. vrage accompagné d'une carte des chemins de fer allemands (2e édi- n). — Brochure in-8° de 32 pages..... » 75

lement du 20 juillet 1894 sur le service des **armées allemandes campagne.** — Volume in-32 de 236 pages, relié toile anglaise... 2 50

lement du 1er septembre 1888 sur les **manœuvres de l'infanterie llemande.** — Volume in-32 de 160 pages, relié toile anglaise..... 2 »

lement du 12 février 1887 sur le tir de l'infanterie allemande, ec figures et 1 planche. — Vol. in-32 de 190 pages, relié toile angl. 2 50

tir de l'infanterie, par un officier supérieur de l'armée allemande, tra- it par E. Jaeglé, professeur à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr. uvrage accompagné d'une planche. — Vol. in-8° de 346 p., broché.. 4 »

glement sur le tir du canon de l'artillerie à pied de l'armée alle- nande, traduit par P. Valério, capitaine d'artillerie. (*Paris*, 1893.) — Bro- hure in-8° de 40 pages..... 1 »

vie militaire à l'étranger. Un congé au Queen's-Royal-South- urrey-Regiment. Lettres d'un engagé volontaire, par George Tricoche, ncien officier d'artillerie. — Volume in-18 de 184 pages avec couverture mprimée en 2 couleurs..... 3 »

armée anglaise, son histoire, son organisation actuelle, par A. Garçon. olume in-32 de 128 pages, broché. » 50; relié toile anglaise..... » 75

Librairie militaire Henri CHARLES-LAVAUZELLE

Paris, 11, place Saint-André-des-Arts.

La marine anglaise, histoire, composition, organisation actuelle, A. Garçon. — Vol. in-32 de 96 pages, broché. » 50; relié toile angl.

L'armée italienne, son organisation actuelle, sa mobilisation. — Vol. in-32 de 128 pages, broché. » 50, relié toile anglaise.....

Instruction pour les formations de guerre, l'équipement et la mobi tion de l'**armée italienne.** Traduction française par le capitaine Sou du 112e de ligne. — Volume in-8° de 708 pages, broché..... 1

Instruction pour les convois alpins dans l'armée italienne, traduc française par le capitaine Soulié, du 112e de ligne. — Br. in-8°, 96 p.

Règlement du 23 novembre 1888 sur le tir de l'infanterie italien traduit par le lieutenant Jaguin, du 137e d'infanterie. — Volume in-3 160 pages, relié toile.....

L'administration militaire italienne, son organisation et son fonc nement en temps de paix et en temps de guerre, par L. Dupain, s intendant militaire de 2e classe. — Volume in-8° de 280 pages, broché

Règles générales pour l'emploi des trois armes dans le combat *Bureau du Chef d'état-major de l'armée italienne.* — Traduction franç par le capitaine Soulié, du 112e d'infanterie. Ouvrage orné de 3 plan hors texte et suivi d'un graphique en trois couleurs indiquant un exe du développement normal d'une attaque exécutée par des troupes e drées contre des troupes également encadrées. — Vol. in-8° de 72 p.

L'administration militaire austro-hongroise, son organisatio son fonctionnement en temps de paix et en temps de guerre, L. Dupain, sous-intendant militaire de 2e classe, 1894. — Vol. in-8°.

L'armée suisse, son histoire, son organisation actuelle, par le comman Heumann, O. ✠, directeur des études à l'École spéciale militaire de S Cyr (2e édition). — Vol. in-32 de 136 p., broché. » 50; relié toile angl.

L'armée belge, composition, recrutement, mobilisation, écoles milita institut cartographique, armement, manufacture d'armes de Liège, ré intérieur, alimentation, uniformes, système défensif. — Volume in-3 96 pages, relié toile anglaise.....

L'armée ottomane contemporaine, par Ch. Lebrun-Renaud. — Vol. i de 88 pages, broché. » 50; relié toile anglaise.....

L'armée espagnole. Aperçu historique et organisation; composition de mée; recrutement et mobilisation; établissements militaires, com instruction, service intérieur, alimentation; grades et uniformes; sys défensif de la Péninsule; colonies; retraites et pensions militaires Volume in-32 de 128 pages, broché. » 50; relié toile anglaise.....

L'Espagne et l'armée espagnole. — Brochure in-8° de 16 pages ...

La garde civile espagnole, traduction par E. Tailhades, capitaine de darmerie. — Vol. in-32 de 128 p., broché. » 50; relié toile anglaise.

L'armée portugaise, par A. Garçon. — Vol. de 108 pages, broché.. Relié toile anglaise.....

Une campagne des Portugais en Guinée (île de Bissau), avec croqui théâtre des opérations — Brochure in-8° de 16 pages.....

L'armée suédoise, par le capitaine R. R***. — Vol. de 62 p., broché. Relié toile anglaise.....

La guerre de sécession, par L. Auger, capitaine du génie. Ouvrage a pagné d'une carte hors texte du théâtre des opérations. — Volume in- 252 pages, broché.....

La guerre sino-japonaise et ses conséquences pour l'Europe, F. de Villenoisy. — Brochure in-8° de 48 pages.....

La Révolution et l'armée du Brésil (15 novembre 1889). — Fasc i in-8° de 16 pages.....

L'armée et la marine japonaises, par Pierre Lehaucourt. — Br. in-8°.

Le catalogue général de la Librairie militaire est envoyé gratuitement à toute personne qui en fait la demande à l'édit Henri CHARLES-LAVAUZELLE.

6

D 378 .P154
L'Inde et la question aADC9530
Hoover Institution Library
3 6105 080 587 418

STANFORD LIBRARIES

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below

10M-11-57-87212

Mar 24 1967